

SF, REALITE ET PSYCHANALYSE.

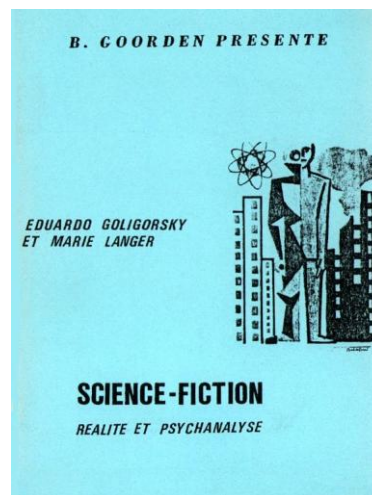
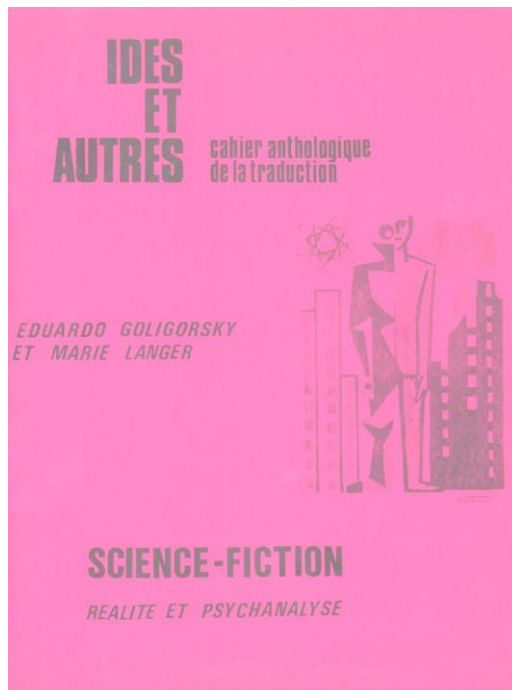
par Eduardo GOLIGORSKY et Marie LANGER

« *IDES... ET AUTRES* » N°15

Copyright, 1969, Eduardo GOLIGORSKY et Marie LANGER

(« **Ciencia ficción, realidad y psicoanálisis**).

Pour la traduction française, agence littéraire « **Ides...et autres** » &
Bernard GOORDEN, 1976 et 2009.



Il peut sembler « kitsch » de publier, 40 ans après sa première publication en langue originale, un essai qui devrait certainement être revu et augmenté pour sa partie « sociologique » (Eduardo GOLIGORSKY) et est probablement « dépassé » pour sa partie « psychanalytique » (Marie LANGER) – mais nous n’avons pas les compétences scientifiques pour en juger –. Toujours est-il que l’actualité récente – au moins sur le plan environnemental – ne fait que confirmer que l’on n’a pas été assez conscient de cette « sonnette d’alarme », tirée alors par cet écologiste avant la lettre : Eduardo GOLIGORSKY.

(son traducteur, Bernard GOORDEN)

SOMMAIRE

I) **La réalité de la SF**, par Eduardo GOLIGORSKY

1) L'homme et son égalité.

1. L'intolérance à nu
2. Les hommes sur Mars
3. La leçon du poète
4. Les étranges créatures du Cosmos
5. La science a la parole
6. La tragédie des "différents"
7. Qu'entend-on par "normal" ?
8. Les noirs sur la Terre
9. Les noirs dans le ciel
10. Ni maudits ni élus
11. La discrimination selon la saveur
12. Le "ghetto" du Cosmos
13. Vivre sous terre
14. Le règne de la fable
15. Les jugements canins
16. L'évolution des salamandres
17. Einstein et la loutre de mer
18. Nous serons le Peuple

2) L'homme et sa liberté.

19. La "menace" du progrès
20. La nostalgie du passé
21. La sanctification de la technologie
22. Du robot à l'enfer rural

23. Les nuances du bucolisme
24. La saveur des souvenirs
25. Les astronautes paysans
26. Un nouveau flambeau
27. Des saints et des électrons
28. L'homme sera savant et poète
29. Nouvelles formes d'esclavage
30. Le potage orgasmique
31. Le paradis de la libre entreprise
32. L'éducation à la consommation
33. Nudisme, nécromancie et "jingles"
34. Et, chez nous, quelle est la situation ?
35. "Vulgaires comme les ordures"
36. La rébellion des solitaires
37. Extase par contrôle à distance
38. En regardant la télévision
39. L'univers de bruits et d'images
40. Adieu à la culture
41. Le rite incinérateur
42. Les longues ténèbres du Saint Office
43. Les gardiens de la morale
44. Les photos les plus obscènes
45. Aristophane, l'"agitateur"
46. Le monde des écrans de télévision

3) L'homme et sa survie.

47. Je fais l'amour et pas la guerre
48. Presque la fin du monde
49. En effeuillant la marguerite nucléaire
50. La responsabilité des scientifiques

51. Les sauvages enchanteurs
52. Au seuil du massacre
53. Un oiseau appelé phénix
54. Une étincelle de vie
55. Les enfants du carbone 14
56. Lorsque nous serons seuls
57. Les festivals de haine
58. Une apocalypse optimiste
59. Le Pont sur l'abîme

II) Psychanalyse et SF, par Marie LANGER

1. Le malaise dans la civilisation
2. Science et fiction en rapport avec le destin des instincts
3. Alternatives

I) La réalité de la SF, par Eduardo GOLIGORSKY

A Julio A. Portas, pour ses conseils ;
à Francisco Porrúa et Alberto Vanasco, pour leur aide ;
et, comme toujours, à Ani et à ma mère, pour tout.

PROLOGUE (1969) , par Eduardo GOLIGORSKY.

"La SF développe ses thèmes dans une réalité qui est indiscutablement celle de notre monde, celle de notre vingtième siècle ... En effet : le délire - et souvent un délire gratuit - tient une place importante dans cette littérature du "tout est possible", qui ne refuse jamais

aucune extrapolation, aucune hypothèse démente, aucun tour de passe-passe avec l'impossible ; mais ce délire éclate sur un terrain qui est celui de notre monde moderne, encombré de machines et de fusées, d'usines et d'inventions sidérales, d'angoisse à l'égard de l'avenir et de désirs de conquêtes passionnantes."

Jacques STERNBERG

On a effectué dans la ville du Cap, en Afrique du Sud, des greffes de coeur. Dans l'une d'elles, on a eu recours à l'organe d'un mulâtre. Elles ouvrent à la science des perspectives insoupçonnées pour l'avenir... Dans ce même pays, scène des exploits chirurgicaux, 3.400.000 blancs exercent une dictature de fer sur 12.000.000 de noirs et, en vertu de la Loi de Contrôle de la Population, tous les Sud-Africains se trouvent répertoriés par races afin que le gouvernement sache à l'égard de qui il doit faire preuve de discrimination. Dans les villes où il y a des blancs à peau brune et des mulâtres à teint clair, les comités officiels siègent depuis 1948, s'efforçant en vain de les cataloguer : ils sont arrivés à la conclusion que, dans certaines familles, un membre est blanc alors que son frère est de couleur. Un cas pathétique de cette nature est celui de Sandra Laing, âgée de 12 ans, qui a quatre frères blancs et qui a été définie comme mulâtre. Minée par les moqueries de ses compagnes d'études, on la découvrit - avant qu'elle ne fût renvoyée de l'école - en train de s'éclaircir le teint avec du talc dans la salle-de-bain. A côté de ces contradictions, profondes comme des abîmes, à cheval

entre la science et l'irrationalité, le Vatican prend la précaution d'édicter que la greffe n'affecte pas l'âme humaine, tandis que le grand rabbin de la ville du Cap proteste parce que l'on a enterré l'opéré Louis Washkansky sans son cœur, greffé, qui, selon la loi juive, faisait bel et bien partie de son corps. L'Eglise Réformée Hollandaise d'Afrique du Sud, plus soucieuse de l'aspect terrestre, prêche l'"apartheid" et proclame que les noirs ne sont habilités qu'à être "tailleurs de bois et porteurs d'eau" (1).

L'homme a souvent assisté, au cours de son histoire, au choc de valeurs contradictoires, qui coexistent sur les plans chronologique et/ou géographique. Mais ce choc revêt, dans le monde contemporain, quelques caractéristiques particulières : son caractère public, dû en bonne partie à l'existence des moyens de communication de masse, et les chiffres écrasants qui traduisent l'ampleur des éléments en jeu. L'homme a donc d'une part assuré sa maîtrise de l'énergie atomique. De l'autre, par contre, si l'on n'utilisait - d'après les calculs de Linus Pauling - ne fût-ce que 10% de toutes les armes nucléaires recensées (32.000 mégatonnes en 1964) lors d'une guerre-éclair, "les bombes explosant en moyenne à 150 kilomètres de l'objectif..., 60 jours après cette seule journée de guerre - en supposant qu'elle touche la totalité de l'Europe, toute l'Union Soviétique et les Etats-Unis -, 720 millions des 800 millions de personnes qui vivent dans ces régions seraient mortes, 60 millions seraient gravement blessés et il n'y en aurait que 20 millions qui seraient affectées de blessures

et de maux mineurs mais elles seraient confrontées au problème de la destruction complète de toutes les villes et districts métropolitains, de celle des moyens de communication et de transport, ainsi qu'à la totale désorganisation de la société, à la mort de tout le bétail et à une intense contamination radioactive de tous les végétaux et céréales. Cela impliquerait la fin de cette partie du monde ... » (2)

Hermann Kahn, un des idéologues orthodoxes de la stratégie nucléaire, inspirateur du "*Docteur Insolite*", que le film du même nom a mis en scène, affirme précisément dans son livre "*On 'Thermonuclear War'*", qu'il est nécessaire, étant données les caractéristiques apocalyptiques de la guerre nucléaire, de soutenir - condition requise préalable à la discussion - "*un vocabulaire suffisamment réduit et simple pour l'apprentissage, suffisamment précis pour la communication et suffisamment vaste pour la description commode et facile de toutes les idées importantes en jeu*". A son tour, le journaliste nord-américain George G. Kirstein a favorablement accueilli l'initiative dans un article intitulé "Non-Survivalability Plus", et il a ironiquement proposé que l'on baptisât la nouvelle langue du nom de "desesperanto".(3)

L'art nécessite également, à notre avis, "un vocabulaire suffisamment vaste pour la description commode et facile des idées importantes en jeu" et a trouvé dans la SF et dans le théâtre de l'absurde les moyens appropriés pour soutenir son propre "desesperanto". Il est évident que la SF, tout comme les

genres connexes, augmente la portée du "desesperanto" et applique le nouveau lexique tant à la description de l'holocauste nucléaire, comme le propose Kirstein, qu'à celle d'autres circonstances qui affectent le développement équilibré de l'homme et qui s'expriment dans des faits qui, comme nous l'avons dit, sont d'une ampleur écrasante. Il est par exemple impossible de s'en tenir aux réalistes parcours descriptifs lorsque l'on désire transmettre littérairement l'idée qu'il existe "500 millions de personnes - presque un septième des 3,280 milliards d'habitants du monde - qui souffrent de "faim stomacale", pour employer les termes utilisés par un fonctionnaire de la F.A.O. Il en existe un milliard d'autres dans des conditions à peine meilleures, qui vivent plongés dans la léthargie, la maladie chronique et meurent prématurément à la suite de leurs diètes mal équilibrées. Les carences protéiniques et vitaminées, aussi répandues et paralysantes de la croissance que le "kwashiorkor", qui engendre des plaies cutanées, des membres enflés et de l'apathie ressentie... et qui affaiblit le cerveau à tel point que l'instruction est inutile, condamnent des millions de leurs enfants" (4).

Il est également nécessaire de chercher des formes artistiques inusitées pour évoquer une société de consommation qui, coexistant avec le cadre de misère que nous venons de décrire, investit 16 milliards de dollars dans la publicité afin de conquérir un marché de 200 millions d'habitants (5); ces chiffres nous amènent déjà aux domaines de la SF, où Frederik Pohl et Cyril M. Kornbluth imaginent une agence de publicité dont

les réclames "dépassent toutes les autres d'un mégadollar" et dont les objectifs pour l'avenir peuvent s'exprimer comme suit : "Ses agents ... avaient organisé le territoire de l'Inde en une seule unité commerciale, où tous les produits (depuis les bannes tressées à la main jusqu'aux lingots d'iridium et aux paquets d'opium) étaient vendus grâce à la propagande de Fowler Schocken. Il allait advenir la même chose de la planète Vénus ... Toute une planète, et de la taille de la Terre, aussi riche en théorie que la Terre, et chaque micron, chaque milligramme, nous appartiendra totalement !" (*Planètes à gogo*)

Le créateur, placé devant des situations limites qui dépassent la capacité descriptive du langage commun, recourt à la distorsion, à l'extrapolation logique et à l'hypertrophie des faits réels afin d'exercer un impact sur son public. En nous écartant brièvement du genre dont traite cet essai, nous dirons qu'il existe beaucoup de recours pour transmettre l'idée de "massification", mais le plus efficace est sans doute encore de montrer sur la scène comment les hommes se transforment progressivement en *Rhinocéros*, jusqu'à ce que les protagonistes de la pièce de théâtre mettent eux-mêmes les masques bestiaux au milieu des décors quotidiens, avec le doublage de casques multitudinaux en guise de musique de fond. Et même si nous répétons qu'il n'est pas permis d'inclure le drame de Ionesco dans le domaine de la SF - ce domaine si vaguement délimité, qui admet en son sein des incursions de la fable, de la littérature fantastique, de la politique-fiction, de l'utopie

et de l'anti-utopie -, il n'est pas non plus possible de mépriser comme un point de contact fortuit le fait que la SF ait avec une extraordinaire fréquence recours aux animaux pour établir des rapports allégoriques ou des contrastes criards avec les attitudes réelles des hommes. Des preuves en sont *Sirius*, le chien berger pensant de Stapledon, la société canine de "*Demain les chiens*" de Simak, et de nombreux autres cas que nous évoquerons ultérieurement.

Mais nous ne devons pas nous laisser entraîner par la tentation de situer exclusivement à notre époque les colossaux décalages qui se produisent entre les possibilités de réalisation humaine d'une part et les crises d'irrationalisme de l'autre. Il suffira de se rappeler que l'on a, à une autre époque, assisté à la subite expansion des frontières de la connaissance, tandis que les corps expéditionnaires européens découvraient d'autres continents et de nouvelles richesses, que l'on élevait dans le Vieux Monde les bûchers de l'Inquisition et que, dans des terres récemment découvertes, l'on infligeait des mauvais traitements aux natifs. Il est dès lors explicable que, au fil de toute l'histoire de l'Humanité, l'art ait récidivé dans la recherche de formes apparemment irréelles et fantastiques dans le but de représenter des situations limites typiquement contemporaines, tant sur le plan matériel que sur le plan spirituel. Sans nous engager dans l'infructueuse polémique au sujet de la plus grande ou de la moindre légitimité selon laquelle on catalogue certains auteurs de jadis comme des guides de la SF avant la lettre, nous

croyons opportun de rappeler que depuis les origines mêmes de la littérature, on sent les impacts d'un puissant courant qui utilise l'allégorie, la fable, la mythologie et la description d'Etats utopiques, terrestres ou extraterrestres, comme moyens pour représenter et faire la satire des passions des hommes et des défauts de leurs sociétés. Alors qu'il est possible d'inclure à l'intérieur de ce courant presque tous les classiques de l'antiquité, il convient de détacher quelques noms ultérieurs pour le rapport qu'ils ont avec la perspective de cet essai : "*Gargantua*" et "*Pantagruel*" de Rabelais; l'"*Utopie*" de Sir Thomas Moore ; la "*Cité du soleil*" de Campanella ; la "*Nouvelle Atlantide*" de Sir Francis Bacon ; "*Histoires comiques des Etats et Empires de la Lune et du Soleil*" de Cyrano de Bergerac ; les "*Voyages de Gulliver*" de Jonathan Swift (où les chevaux rationnels, les houyhnmms, sont les précurseurs des animaux savants de la SF) ; et le "*Micromégas*" de Voltaire.

On perçoit, au fil de cette généalogie littéraire fournie, la véracité de l'assertion de Ernst Fischer selon laquelle, bien que la fonction essentielle de l'art voué à promouvoir la transformation du monde "*ne soit pas de créer de la magie mais d'éduquer et de stimuler l'action*", qu'il est également certain que l'on ne peut pas complètement éliminer un résidu magique de l'art, car sans ce vestige minuscule de sa nature originelle, l'art cesse d'être tel. Sous toutes les formes de son développement, "*dans la gravité et l'humour, dans la persuasion et l'exagération, dans le bon sens et*

l'extravagance, dans la fantaisie et la réalité, l'art a toujours un rapport avec la magie" (6).

Une autre erreur que nous devons éviter, c'est d'identifier la branche de la SF, à l'analyse de laquelle est consacré notre essai, avec la totalité du genre. De ces pages surgira l'image d'une SF que nous dénommerons "adulte", une SF compromise avec la réalité de son temps, fondamentalement préoccupée par les problèmes sociaux qu'affronte le monde actuel : la menace de guerre, le racisme, l'aliénation de l'"*homo consumens*", l'influence des moyens de communication de masses ; le contraste entre les possibilités scientifiques et techniques et la très longue existence de la misère, l'ignorance, la faim et les structures physiques et mentales désuètes ; la violation de l'intimité par des moyens électroniques ou d'un autre type, la rigueur de la censure, etc. Celle-là constitue en fait une partie de la SF, une partie qui excite les meilleurs auteurs du genre et qui possède assez de courage pour se distinguer par un éclat personnel. Mais elle n'est pas la seule. Il existe une branche de la SF qui, faisant honneur au nom traditionnel, met avec une emphase spéciale l'accent sur les problèmes scientifiques et reconnaît en Verne son principal précurseur. Une autre branche dérive vers les dimensions fantasmagoriques de Poe et a eu son meilleur représentant en H. P. Lovecraft. Une troisième, qui est en train d'acquérir toujours plus de force, opte pour l'exploration des infinies possibilités de l'intelligence humaine en présence de celles de l'espace. La quatrième branche, qui est la plus diffusée par les

revues d'historiettes, par les romans de kiosque, et par quelques films cinématographiques et séries de télévision, est parfois marquée du sceau de l'évasion et de la superficialité, quand ce n'est pas de la propagande raciste ou de la guerre.

Il existe enfin un genre hybride dont l'action se déroule dans un avenir plus ou moins lointain, mais qui fait peu de cas des audaces imaginatives typiques de la SF. Nous faisons allusion à la politique-fiction, qui a engendré des romans d'une aussi grande qualité que "*It Can't Happen Here*" de Sinclair Lewis, qui a été écrit en 1935 et qui décrit la chute des Etats-Unis aux mains d'un dictateur fasciste, Berzelius Windrip, dont le programme politique avait beaucoup de points communs avec celui que devait soutenir Barry Goldwater ; "*Sept jours en mai*", de Fletcher Knebel et Charles W. Bailey II, qui raconte l'élaboration d'un coup d'état militaire d'extrême-droite aux Etats-Unis, en 1970, dans des circonstances étonnamment analogues à celles qui ont ultérieurement débouché sur l'assassinat du président Kennedy ; "*Alerte rouge*", qui a inspiré le film "*Docteur Insolite*" ; "*Fail-Safe*" (limite de sécurité), de Eugene Burdick et Harvoy Wheeler, sur un thème très semblable à celui du précédent ; "*Commander-1*", de Peter George, etc.

Mais nous répétons que dans notre essai nous pénétrerons dans la SF selon un critère sélectif - très sélectif - en quête du témoignage de notre époque. Il sera dès lors logique que nous consacrons une attention particulière à certains auteurs, au détriment d'autres, et

que les noms de figures littéraires comme Ray Bradbury, Theodore Sturgeon, Olaf Stapledon, Clifford D. Simak, Frederik Pohl, Cyril M. Kornbluth, Zenna Henderson ou Isaac Asimov apparaissent confrontées à des érudits qui se livrent à des réflexions sur la société actuelle comme Vance Packard, Erich Fromm, William H. Whyte, Bertrand Russell ou Linus Pauling, ou à des extraits de publications, de journaux.

En synthèse, nous envisagerons la SF en tant que genre réaliste, ou du moins lié avec la réalité sous un angle "distorsionnant", sans songer à la moindre contradiction que cela implique. Sprague de Camp n'affirme pas en vain que *"l'inspiration de Bradbury provient principalement des auteurs de fiction réaliste les plus remarquables : Sherwood Anderson, Willa Cather, Ernest Hemingway, Katherine Anne Porter et surtout John Steinbeck"* (7). Ce jugement est complété par un autre, non moins significatif, de Jorge Luis Borges, dans le prologue aux *"Chroniques martiennes"*: *"Dans ce livre d'apparence fantasmagorique, Bradbury a mis en scène ses longs dimanches mornes, son spleen américain, sa solitude, comme les a mis en scène Sinclair Lewis dans "Main Street". En partant de l'extrême opposé ou, en d'autres termes, de l'étude de la littérature réaliste nord-américaine, Maxwell Geismar découvre également la clé qui unit le réalisme du même Sinclair Lewis à une des branches de la SF ; "Babbitt" appartient en réalité à la tradition des fantaisies "anti-utopistes" du 20^{ième} siècle qui vont du "Meilleur des mondes" de Aldous Huxley à "1984" de George Orwell.*

L'intégrité avec laquelle Lewis s'est projeté vers l'avenir, ou plutôt, probablement, vers l'avenir-présent, est remarquable. Depuis le début du roman, dans la chambre à coucher du héros -"aussi pomponnée et négative qu'un bloc de glace"-, jusqu'à la conclusion de sa dernière et de sa plus importante transaction de biens immeubles, ce livre a été une brillante vision poétique d'une société totalement "massifiée" au niveau mental" (8).

Expliquons tout de suite que si, comme nous l'avons dit, le critère que nous avons adopté est bien sélectif, cela n'implique aucunement qu'il soit arbitraire, et que nous ne le soumettrons pas à une expurgation déformante pour justifier notre mise au point sociale et réaliste sur le genre. Des érudits de l'envergure de Kingsley Amis partagent l'idée qui préside cette étude :

"On a assisté, au cours des dix dernières années, à un déclin perceptible du rôle que joue la science véritable dans la SF. L'astronef, par exemple, a, pendant longtemps, été assez curieux pour mériter une description ; actuellement, il n'est souvent plus qu'un moyen pour situer les personnages dans un milieu étrange et on le mentionne avec autant d'indifférence que s'il s'agissait d'un avion ou d'un taxi. De nombreux récits d'anticipation, généralement les plus intéressants, utilisent en outre le thème des changements politiques et économiques, alors que la technique se trouve réduite à un détail de la toile de fond : un garçon-robot servira au protagoniste des côtelettes de singe volant vénusien, mais la principale occupation de sa soirée consistera à

persuader ses confrères du clan General Motors de prendre les armes contre le clan Chrysler. Le terme "science-fiction" perd chaque jour un peu de valeur en tant que dénomination pour ce genre, et la lutte d'arrière-garde que livrent les critiques pour le racheter, argumentant sur le fait que la politique, l'économie, la psychologie et l'anthropologie, et même l'éthique sont en réalité ou approximativement autant des sciences que la physique nucléaire, est surtout l'indice d'un état d'âme." (9)

Nous espérons également que soit, au fil de cet essai, élucidé un autre point qui, à notre avis, revêt un intérêt spécial, à savoir que la SF adulte est placée sous signe catégoriquement humaniste. Les pages des meilleurs auteurs du genre distillent un immense amour pour le genre humain. Les oeuvres les plus nobles de la SF, celles à qui nous osons promettre une longue survie, renferment toujours un hymne aux valeurs de l'humanisme. Et s'il est vrai qu'elles sont parfois teintées d'une nuance cruellement ironique en décrivant les actes de l'homme, que ce soit en les situant sur la Terre ou dans les derniers recoins du cosmos, dans le présent ou dans le lointain avenir, ou en les opposant aux vertus d'une race extraterrestre, cela s'explique par ce même amour, irrité par la frustration engourdie et aliénante des merveilleuses possibilités qui sont latentes dans notre civilisation. La considération pour les extraterrestres ou les animaux élevés à la catégorie d'héritiers de la raison ou de l'autorité sociale, si fréquente dans le genre, n'implique pas un amoindrissement de l'homme mais

veut attirer l'attention sur sa sensibilité endormie, tout comme sur la critique du mauvais usage des progrès techniques, émaillée parfois de mélancoliques descriptions du passé, ne contient pas une prise de position en faveur du bucolisme. En faisant allusion à Ray Bradbury, Charles Dobzynski écrit : *"C'est la destinée de l'homme, qu'il sent menacée non par le progrès technique ou l'opulence de la civilisation mais par les ferments destructifs qu'elle porte en elle, qui l'intéresse par-dessus tout. Il nous les dévoile sous une lumière de cruauté et de mystère qui les rend encore plus nets à nos yeux"*. (10)

Déclarons pour finir qu'il est impossible de comprendre l'intention des auteurs de SF adulte si ce n'est dans le cadre d'une lutte hardie pour la préservation de la liberté de pensées. Ainsi la réplique, aux coups de boutoir du "macarthysme" contre quelques-unes des meilleures valeurs de la riche tradition culturelle nord-américaine, a été donnée dans des oeuvres comme *"Fahrenheit 451"* et beaucoup d'autres que nous citerons au cours de ce travail et qui figurent déjà parmi les classiques du genre. A ce propos, Pablo Capanna écrit dans son excellent ouvrage *"El sentido de la ciencia-ficción"* auquel nous, qui sommes intéressés par ce thème, devons tellement :

"Une littérature de la possibilité ou une pure mythologie ne sont possibles que lorsque la culture qui les engendre croit à l'existence de nombreuses possibilités. Lorsqu'un dogme trop strict (même s'il contient des vérités) est imposé aux esprits de manière

coercitive, sans permettre la multiplicité de modes de vie, l'imagination languit et, avec elle, la vie intérieure ... Une mentalité habituée à remuer des possibilités, aussi échevelées soient-elles, ne peut en aucune façon être statique ou conservatrice. Nous croyons que le contact avec l'anticipation ou l'uchronie prédispose favorablement à la formation d'une attitude plastique, ouverte au changement social et culturel, qui ne soit en même temps ni rigidement conservatrice ni ne succombe à la mode. L'attitude ainsi définie sera critique et circonspecte devant les systèmes simplistes, qui ont réponse à tout, impliquant un certain respect pour les opinions d'autrui." (11)

Ayant la SF en point de mire idéal, nous considèrerons donc le genre sous une perspective résolument humaniste. L'homme fera l'objet de notre essentielle préoccupation et c'est parce que quelques-uns des matériaux sélectionnés n'admettent pas une classification stricte qu'ils réapparaîtront dans différents contextes ou nous obligeront à nous écarter occasionnellement du thème exposé et que nous emploierons la division qui s'adapte le mieux aux grands courants de pensée qui orientent la SF : l'homme et son égalité, l'homme et sa liberté, l'homme et sa survie.

Eduardo Goligorsky

Notes :

(1) Renseignements tirés de : "**Time**" (édition latino-américaine), 26 août 1966, page 16 et suivantes ; et de :

"*La Nación*" de Buenos Aires, 7, 19 et 23 décembre 1967.

(2) "Calculs alarmants d'un scientifique", in "*Le Courrier de l'UNESCO*", novembre 1964, page 6 et suivantes.

(3) George G. Kirstein, "The Logic of No Return", dans "*The Nonconformers*", comp. par Daniel Evanier et Stanley Silverzweig, Ballantine Books, New-York, 1961, page 175 et suivantes.

(4) "*Time*" (édition latino-américaine), 12 août 1966, page 34.

(5) Renseignements fournis par Vance Packard dans sa conférence sur "La publicité et ses nouvelles techniques", in "*La Prensa*" de Buenos Aires, 13 décembre 1967.

(6) Ernst Fischer, "*The Necessity of Art*", Penguin Books, 1964, page 14.

(7) L. Sprague de Camp, "*Science-Fiction Handbook*", Hermitage House, New-York, 1953, page 151.

(8) Maxwell Geismar, "Society and the Novel" dans "*A Time of Harvest*", comp. par Robert E. Spiller, Hill and Wang, New-York, 1964, page 38.

(9) Kingsley Amis, "*New Maps of Hell*", Victor Gollancz Ltd., Londres, 1961, page 25.

(10) Charles Dobzynski, "Bradbury, fabuliste de notre temps", in "*Europe*", juillet-août 1957, page 78.

(11) Pablo Capanna, "*El sentido de la ciencia-ficción*", Ed. Columba, Buenos Aires, 1966, pages 239 et 259.

N.B.: Pablo Capanna a réalisé une étude exceptionnelle, de près de deux cents pages, sur l'oeuvre de Cordwainer Smith.

1) L'homme et son égalité.

"Le concept d'humanité, dans le sens où il embrasse toutes les formes de l'espèce humaine sans discriminations de race ou de civilisation, est né dans une période très avancée de l'histoire et ne se trouve diffusé en aucune manière. La certitude qu'il soit à l'abri de la mauvaise interprétation ou de la régression n'existe pas - comme l'a prouvé l'histoire récente -, même où il semble plus vigoureux".

Claude LEVI-STRAUSS

« *Race and History* », dans « *Race and Science* »

"Le docteur Hans Thüring a découvert que la salamandre de la Baltique ... était d'une teinte plus claire, qu'elle marchait en se tenant plus droite et que son indice céphalique mettait en évidence un crâne plus long et plus étroit que celui des autres salamandres ... On mit particulièrement l'accent sur le fait que c'était en réponse au milieu allemand que cette salamandre s'était développée selon un type racial plus élevé et divergent, indubitablement supérieur aux autres salamandres ...

"De la salamandre géante à la supersalamandre allemande", disait la phrase diffusée à l'époque".

Karel CAPEK

« *La guerre des salamandres* »

*"Selon Gauch ("**Neue Grundlagen der Rassenforschung**", 1933), la différence de la structure anatomique et histologique (cheveux, os, dents et téguments) entre l'homme et les animaux est "moindre" qu'entre les nordiques et d'autres races humaines ; seuls les nordiques possèdent un langage parfaitement articulé ; ils trouvent la position bipède adéquate, etc. Il conclut en suggérant que l'on établisse une frontière stricte entre l'homme nordique" et le monde animal, qui comprendrait toute l'humanité non nordique".*

Juan COMAS

« *Racial Myths* », dans « *Race and Science* »

Les races jouent un rôle prépondérant dans la littérature de SF. Il ne pourrait en être autrement, car une quantité appréciable d'oeuvres du genre racontent la rencontre des hommes avec des êtres d'autres planètes, ce qui implique la nécessité de dévoiler la réaction des uns et des autres aux prises avec des civilisations différentes, des créatures différentes, des philosophies différentes. Mais le thème affleure non seulement parce qu'il est inévitable, mais aussi parce qu'il constitue un autre prétexte pour traiter de problèmes qui angoissent l'humanité depuis ses origines et qui n'ont rien perdu de leur vigueur. Il suffit de rappeler l'importance que revêtirent les doctrines racistes dans l'élaboration de l'idéologie nazie, et le fait que des dizaines de millions de citoyens d'un pays, qui s'était distingué par ses apports à l'art, à la science et à la technique, parvinrent à partager le délire insufflé par la propagande hitlérienne.

Plus grave encore est le fait que de semblables doctrines trouvent encore un écho auprès de milieux comme le nôtre, lorsque Hitler en personne s'est employé à définir préalablement, en des termes archi-méprisants, ses descendants créoles : *"L'histoire révèle clairement - écrivit-il dans **"Mein Kampf"** - que lors de mélange de sang arien avec celui de peuples inférieurs le résultat du métissage a invariablement contribué à la ruine des races civilisatrices. Aux Etats-Unis, où une grande majorité de la population est constituée par des éléments germains parmi lesquels il n'y a eu qu'un faible degré de métissage avec des peuples inférieurs qui appartiennent aux races de couleur, tant la population humaine que la civilisation diffèrent de leurs équivalents d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud où la majorité des immigrants s'est croisée avec les aborigènes ..."*

L'INTOLERANCE A NU.

L'apparition de races étranges dans la littérature de SF revêt des formes variées et recouvre une large gamme d'intentions. Leur présence semble, au premier abord, destinée à attirer l'attention de l'homme sur le fait que nos critères de normalité ou de perfection corporelle ne sont en aucune manière absolus, parce qu'il est possible que des silhouettes d'aspect déconcertant ou des êtres dotés de mentalités très différentes de la nôtre nous surpassent en intelligence ou en noblesse. Cela implique une critique de l'anthropocentrisme mais

également de la divinisation de certains traits raciaux ou de certains codes de conduite. L'arien, pas plus que le terrien, n'a droit à l'hégémonie cosmique, à la façon du blanc, par exemple, à l'encontre de l'hégémonie mondiale, semblent nous dire les auteurs de SF, les yeux rivés à notre planète. Rien ne vaut la confrontation avec une civilisation supérieure, fondée sur des bases très différentes de celles consacrées sur la Terre, pour prouver à quel point certains accès d'orgueil humain sont injustifiés.

En second lieu, les auteurs de SF tirent des morales opportunes du désir de persécuter les "différents", car les recours littéraires propres à ce genre leur permettent d'extrapoler didactiquement l'irrationalité implicite dans cette persécution. Rien ne peut rendre une silhouette plus ridicule que l'homme qui lutte contre un télépathe ou contre un mutant doté de pouvoirs curatifs. Ou mieux, il y a un recours encore plus efficace pour souligner l'aberration de l'intolérance, et celui-ci consiste à présenter l'homme lui-même, toujours aussi sûr de lui et de ses grands mérites, vu à travers les yeux extraterrestres, dans le rôle de monstre ou d'hallucination inconcevable, comme c'est le cas dans "*Les hommes de la Terre*" de Ray Bradbury ("*Chroniques Martiennes*"), "*La ballade des étoiles*" de G. Altov et V. Jouravleva ("*Les meilleures histoires de science-fiction soviétique*"), "*A Visitor from Outer Space*" et "*The Martian*" de Alexandre Kazantsev ("*Soviet Science Fiction*"), "*El menor soplo de vida - Le moindre souffle de vie*" de Alberto Vanasco ("*Adiós al*

mañana"), "Exilio - Exil" de Héctor G. Oesterheld ("*Los argentinos en la Luna*"), etc.

LES HOMMES SUR MARS.

Celui qui a indubitablement réussi la description la plus tendre et la plus séduisante des êtres extraterrestres est précisément Ray Bradbury, dont les personnages, au dire de Dobzynski, "*sont moins martiens que nous, moins étranges à l'homme que certains d'entre nous*" (1). Personne n'a pu comme lui transmettre la poésie de la vie de tous les jours dans la maison édiflée au bord d'une mer desséchée, sur la planète Mars :

"... et, tous les matins, on pouvait voir Mrs K. manger les fruits d'or qui poussaient aux murs de cristal, ou nettoyer la maison avec des poignées de poudre magnétique qui, après avoir attiré toute la poussière, s'envolait dans le vent chaud.

L'après-midi, quand la mer fossile était chaude et inerte, les arbres à vin immobiles dans la cour, la lointaine petite ville martienne refermée sur elle-même et nul habitant ne mettant le nez dehors, on voyait Mr K. lui-même, dans sa chambre, lire un livre de métal aux hiéroglyphes saillants qu'il effleurait de la main, comme on joue d'une harpe. Et du livre, au toucher de ses doigts, s'élevait une voix chantante, une douce voix ancienne qui racontait des histoires évoquant le temps où la mer roulait des vapeurs rouges sur ses rives, où les ancêtres avaient jeté dans la bataille des nuées d'insectes métalliques et d'araignées électriques ... Ils

avaient la belle peau bronzée, les yeux comme des pièces d'or et la voix douce et musicale des vrais martiens." ("Ylla", in "**Chroniques Martiennes**")

Les hommes arrivent sur ce monde nostalgique, en apportant avec eux leur vacarme et leurs aliénations :

"... on aurait bien le temps ... de jeter des boîtes de lait condensé dans les nobles canaux martiens ... le temps d'abandonner des peaux de bananes et des papiers gras dans les ruines frêles et polies des villes de l'antique vallée ...

Nous autres, gens de la Terre, avons un talent tout spécial pour abîmer les grandes et belles choses. Si nous n'avons pas installé de snack-bars au milieu du temple égyptien de Karnak, c'est uniquement parce qu'il se trouvait situé à l'écart et n'offrait pas de perspectives assez lucratives ... Pour les Américains, ... l'art est une ânerie qu'on relègue dans le galetas de l'idiot de la famille, une purge qu'on absorbe le dimanche, par petites doses, plus ou moins assaisonnée de religion. Chez les Martiens, tout coexiste, art, religion ..."
(*"Et la Lune toujours brillante ..."*, in "**Chroniques Martiennes**").

Et au cas où il subsisterait des doutes quant à l'identité réelle de ces martiens, l'auteur poursuit en faisant dire par un de ses personnages :

"Quand j'étais gosse, mes parents m'ont emmené à Mexico. Je me souviendrai toujours de l'attitude de mon père ... tonitruant, faisant du volume. Et ma mère n'aimait pas les habitants parce qu'ils étaient trop noirs de peau et pas assez bien lavés. Ma soeur, elle, ne leur

adressait pratiquement pas la parole. J'étais le seul de toute la famille à être content. Et je vois d'ici mon père et ma mère débarquant sur Mars et se conduisant exactement de la même façon. Tout ce qui sort un peu de l'ordinaire est détestable pour l'Américain moyen. Si l'estampille de Chicago n'est pas dessus, ça ne vaut rien. Quand je pense à ça, bon Dieu ! ... Sans parler de la guerre. Vous avez entendu les discours du Congrès avant notre départ. Si tout s'arrange comme prévu, ils espèrent installer trois centres de recherche atomique et des dépôts de bombes sur Mars. Autrement dit, Mars est foutue. Tout ce monde prodigieux anéanti. Qu'est-ce que vous diriez, vous, si un Martien venait dégueuler sur les tapis de la Maison Blanche ?" (ibid.)

Les pires pressentiments s'accomplissent :

"L'après-midi suivant, Parkhill se mit à faire du tir à la cible dans l'une des cités mortes, tirant dans les fenêtres de cristal et abattant les pignons des tours fragiles". (ibid.)

Apparaissent ensuite les sophistiqués :

"Ils venaient pour s'amuser, passer des vacances, acheter des bibelots-souvenirs, prendre des photos, goûter "l'atmosphère"; ils venaient aussi étudier et appliquer des lois sociologiques ; ils venaient aussi avec des étoiles, des galons, des règles et des règlements, amenant avec eux la routine bureaucratique, qui avait envahi la Terre comme du chiendent et le semant sur Mars partout où il était susceptible de pousser. Ils se mirent à organiser les vies des habitants, leurs bibliothèques ; ils commencèrent à

instruire et à tracasser ceux-là mêmes qui étaient venus sur Mars pour fuir l'instruction, les règles et les tracasseries."

("Nommer les noms", in "*Chroniques martiennes*")

Mais la race martienne, étrange, réduite à une existence spectrale dans les vallées perdues, a encore beaucoup à apprendre aux orgueilleux envahisseurs. Sam Parkhill, l'hercule, qui a fini par installer sa gargote de saucisses chaudes en face de la ville morte et des mines et qui, effrayé par l'apparition des martiens, les tue à coups de feu, reçoit des natifs un titre de propriété ironique : il devient le maître de la moitié de Mars au moment où les colonisateurs regagnent la Terre pour prendre part à une guerre atomique qui décimera les hommes ("*La morte-saison*", in "*Chroniques martiennes*").

Dans le dernier récit des "*Chroniques martiennes*", "*Le pique-nique d'un million d'années*", Bradbury met en évidence sa philosophie qui alimente sa chaude description de la race "différente" : les martiens peuvent être les terriens et ceux-ci peuvent être les martiens. Une famille, qui fait partie de la poignée de survivants de l'holocauste, arrive sur Mars dans sa petite fusée familiale. De là, "*la guerre était aussi lointaine, invisible, que deux mouches se battant à mort sous la haute voûte d'une cathédrale silencieuse. Et tout aussi absurde.*" Un des enfants, Michaël, demande à son père où sont les martiens.

"-Les voilà, dit papa. Il souleva Michaël sur son épaule et pointa le doigt vers le bas. Les Martiens étaient là. Timothy se mit à frissonner. Les Martiens étaient là - dans le canal - réfléchis dans l'eau : Timothy, Michaël, Robert, maman et papa."

Le thème de l'intégration au monde "différent" est un des favoris de Bradbury qui, dans "*Ils avaient la peau brune et les yeux dorés*" ("**Remède à la mélancolie**"), décrit d'une façon savoureuse la lente transformation d'une famille de terriens en martiens, malgré la résistance du père. Ils commencent à inclure dans leurs conversations des mots de la langue martienne, morte, et finissent par acquérir l'aspect physique des habitants originaires de la planète rouge : la peau brune et des yeux dorés. Mais ce qui est significatif, c'est qu'il change également de mentalité et que le nouveau processus engendre une communion avec la nature et, par conséquent, avec la vie pure et simple.

Une autre nouvelle de Bradbury, "*Les boules de feu*" (in "*L'homme illustré*") démontre jusqu'à quel point les tours de passe-passe avec les formes raciales extraterrestres ne sont plus qu'un prétexte pour tisser des allégories à propos des préjugés humains. Dans le cas qui nous occupe, un groupe de missionnaires part pour Mars dans le but d'évangéliser les habitants de cette planète. Ils y trouvent des êtres qui flottent en l'air comme des boules de feu et l'un des prêtres, le Père Pégrine, décide que le Christ sera symbolisé sur ce

monde par un globe de verre rempli de feu, installé sur l'autel.

"- De la basse magie - marmonna le Père Stone.

- Au contraire. Nous leur apportons Dieu sous une forme intelligible. Si le Christ était venu sur la Terre sous la forme d'un poulpe, l'aurions-nous accepté aisément ? ... Etait-ce donc de la basse magie, de la part de Dieu, de nous amener le Christ en tant que Jésus, en tant qu'homme ? ... Prenez les Chinois. Quelle sorte de Christ est-ce que les Chinois adorent ? Un Christ oriental, naturellement ... Comment est vêtu le Christ ? D'habits orientaux. Dans quel cadre se trouve-t-il ? Dans un cadre chinois de bambous, de monts embrumés et d'arbres tordus ... Chaque pays, chaque race ajoutent quelque chose à Notre-Seigneur. Je me rappelle la Vierge de la Guadeloupe que tout le Mexique vénère. Comment est sa peau ? Connaissez-vous ses images ? Une peau noire, comme celle de ses adorateurs. Est-ce un blasphème ?"

Les boules de feu martiennes apprécient et sont reconnaissantes au Père Pérégrine de son initiative mais elles lui expliquent qu'elles n'ont pas besoin de temple car elles vivent dans un état angélique, affranchies du péché.

"Non - pensa-t-il -, nous ne pourrions construire une église pour vous. Vous êtes la Beauté même. Quelle église pourrait-elle concourir avec les illuminations d'une âme pure ?"

LA LECON DU POETE.

Quelquefois, les habitants de l'espace ont besoin des humains et ont quelque chose à apprendre d'eux. Alors, avec une libéralité qui épouvanterait de nombreux racistes de notre monde réel, les auteurs de SF ouvrent les vannes du métissage. Dans "*Une rose pour l'Ecclésiaste*" de Roger Zelazny ("*Fiction*" N°151), les martiens mâles se sont retrouvés stériles à la suite d'un phénomène climatique. Gallinger, un poète et linguiste, qui est venu pour étudier les textes sacrés de cette civilisation lointaine, est choisi pour féconder Braxa, une séduisante danseuse qui est âgée de deux cent cinquante ans. Il jette de la sorte sur Mars la semence d'une nouvelle race et d'une nouvelle philosophie car, après avoir lu l'"Ecclésiaste" aux matriarches locales, il vante la capacité des êtres humains à affronter la dignité des dieux : "*nous avons grandi, assistés par nos propres blasphèmes, qui nous soutiennent et que les dieux admirent secrètement en nous*". Pourtant, là également, le préjugé fait son apparition. Le chef de l'expédition, ayant appris que Gallinger aime Braxa, lui raconte qu'il s'est épris d'une asiatique lorsqu'il était officier de marine au Japon : "*Ma famille n'approuvait pas les mariages avec des gens d'autres races, de sorte que nous ne nous mariâmes jamais. Mais elle fut ma femme. Je me trouvais à l'autre bout du monde lorsqu'elle mourut. Ils emmenèrent mes enfants et je ne les ai jamais revus depuis*". Et, faisant allusion à Braxa, il ajoute : "*Si vous voulez l'emmener avec vous, faites-le. Peut-être me couperont-ils le cou là en bas, mais je suis*

de toutes façons trop vieux pour commander une autre expédition comme celle-ci". Mais Braxa n'aime pas Gallinger, qui n'a été qu'un instrument pour assurer la perpétuation de la race martienne.

LES ETRANGES CREATURES DU COSMOS.

Dans leur quête de règles comparables aux attitudes humaines, certains auteurs semblent exprimer leur imagination dans le but de décrire les formes de vie les plus extravagantes, auxquelles ils attribuent ultérieurement des vertus qui les rendent dignes d'admiration ... ou des défauts qui ne suffisent pas pour les placer au bas de l'échelle humaine.

Dans "*Créateur d'étoiles*", de Olaf Stapledon, le protagoniste se heurte aux plus insolites habitants du Cosmos : des hommes-oiseaux qui ressemblent dans certains cas à des pingouins et qui, dans d'autres, conservent la faculté de voler; des hommes qui semblent descendre d'un ancêtre semblable à la limace ; des hommes développés à partir d'un animal marin à cinq pointes ; des hommes-mollusques pourvus d'une vessie natatoire et d'une membrane en forme de voile ("*les maîtres étaient ici plus élégants et plus aérodynamiques. Ils possédaient de plus grands voiles*"); des espèces symbiotiques de poissons et de crustacés, dont la civilisation est infiniment plus avancée que celle des terriens ; des êtres hybrides, formés par des créatures aériennes pas plus grandes que des colibris mais dotés d'une intelligence aiguë

"*gestaltique*" ; des plantes mobiles et pensantes, etc. Tous ces êtres servent bien sûr de prétexte pour symboliser les passions et intolérances humaines, ainsi que pour imaginer des sociétés utopiques qui sont en harmonie avec la philosophie socialiste et spiritualiste de l'auteur. "*Peut-être la tentative de présenter ce monde turbulent sur une scène d'étoiles* - affirme Stapledon dans la préface de son oeuvre, écrite en 1937 -, *éclaircit-elle encore plus la signification de la crise actuelle. Peut-être augmente-t-elle notre amour du prochain*".

La description des créatures extraterrestres revêt en certaines occasions un ton moqueur qui ôte de leur solennité aux impondérables considérations sur la destinée de la race humaine ou de n'importe quelle race présomptueusement supérieure. Dans "*La merveilleuse aventure du bébé hurkle*", de Theodore Sturgeon ("*A way home*", in "***Fiction***" N°7), on raconte comment un ustensile hurkle tombe sur la Terre d'un monde parallèle situé dans une autre dimension. Le hurkle est un étrange petit animal, folâtre et cordial, qui envahit la planète avec ses portées parthénogénétiques. Il a un seul défaut : il engendre une terrible démangeaison chez les hommes qui entrent en contact avec lui. Ce qui suit est très simple : "*Et les humains ? Oh, nous avons tellement proliféré ! Et quel bonheur a été le nôtre ! Mais les humains, eux, eurent le prurit et la grattelle, et la formication paresthétiqua, asticotante ou titillante. Et le plus beau, c'est qu'ils furent absolument impuissants à y*

porter remède. Alors ils vidèrent les lieux. Et n'y sommes-nous pas délicieusement bien ?"

LA SCIENCE A LA PAROLE.

Dans la SF, comme dans la vie réelle, la présence des races "différentes", qu'elles proviennent du Cosmos ou de la Terre même, qu'elles se distinguent par une particularité physique ou par une qualité mentale, marque le commencement d'un conflit qui peut prendre des dimensions effroyables. C'est l'un des cas où les auteurs du genre mettent à profit la liberté de l'imagination pour confronter l'homme à l'extravagance des préjugés racistes. Un long processus historique a accoutumé l'être humain à assister avec indifférence à n'importe quelle discrimination contre ceux de ses proches traditionnellement marqués pour en être les victimes. Mais lorsqu'un personnage sur lequel ne s'est pas accumulée une charge séculaire de préjugés - disons un martien ou un télépathe - fait une soudaine entrée en scène et qu'il devient la cible d'une haine injustifiée, destructrice, le lecteur éprouve la désagréable sensation que ce sont ses propres maladdresses qui sont passées en revue.

Les auteurs de SF adoptent dans ce domaine une attitude résolument humaniste et ils se soucient de donner une forme littéraire à ce que les gens érudits ont approfondi grâce à l'analyse attentive de l'histoire et des conditions réelles. Il vaut la peine de souligner que nous trouvons développées dans les oeuvres de SF

pratiquement toutes les thèses qui figurent dans un volume aussi sérieux que "*Race and Science*", compilé à l'initiative de l'UNESCO. Dans ce volume, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss signale, en évoquant les problèmes de l'exclusivisme racial - qui trouve tant d'écho dans la SF -, que durant des milliers d'années, l'humanité a été "*circonscrite aux limites de la tribu, du groupe linguistique, ou même, dans certains cas, au hameau, de sorte que de nombreux peuples dits primitifs se décrivent eux-mêmes comme "les hommes" (ou parfois - quoique pas avec la plus grande discrétion - comme "les bons", "les excellents", "les bien réussis")*, voulant signifier par là que les autres tribus, groupes ou hameaux ne prennent part ni aux vertus humaines ni à la nature humaine ... Ils vont souvent plus loin et dépouillent l'étranger même de cette petite dose de réalité, le cataloguant comme un "fantôme" ou une "apparition" ... Quelques années après la découverte de l'Amérique, dans les Grandes Antilles, tandis que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour vérifier si les natifs avaient ou non une âme, ces derniers passaient leur temps à noyer les prisonniers blancs pour vérifier si leurs corps se décomposaient ou non, au bout d'une observation prolongée." (2)

L'étude de l'UNESCO consacre bien sûr plusieurs essais à démontrer que "*il n'existe absolument aucune base scientifique valable pour établir une classification générale des races selon une échelle de supériorité relative*", et que "*les préjugés ou mythes raciaux ne sont rien d'autre qu'un moyen pour trouver un bouc*

émissaire lorsque la position des individus et la cohésion d'un groupe sont menacés. Les personnes d'aspect physique différent des blancs sont facilement identifiables pour l'agression aussi longtemps que, en termes psychologiques, le sentiment de "culpabilité" n'est pas éliminé ou atténué surtout qu'il existe une théorie "scientifique" plus ou moins plausible pour démontrer que le groupe attaqué est "inférieur" ou "nuisible". (3)

LA TRAGÉDIE DES « DIFFÉRENTS ».

Bien que les auteurs de SF partagent pleinement le critère selon lequel il n'existe pas de races supérieures au sein du genre humain et qu'ils aiguillonnent leur fantaisie pour développer cette thèse, l'imagination leur permet de concevoir des races supérieures extraterrestres, persécutées sur notre monde précisément à cause de leur supériorité, qui est ce qui les rend "*différentes*". En synthèse, ils soulignent le fait que le facteur déterminant de la persécution n'est ni la supériorité ni l'infériorité, mais bien la différence même. Leur recours est idéal pour souligner la stupidité du préjugé.

Zenna Henderson, un maître nord-américain, a imaginé une race sublime, prodigieusement rusée, humaine (vaille le paradoxe) et poétique : *le Peuple*. Les êtres du Peuple sont arrivés sur la Terre en quête d'une nouvelle "Demeure", après la destruction de leur planète

et après que leur vaisseau se soit écrasé à la fin de la "Traversée". Ils sont infiniment bienfaisants et purs, et ils possèdent des dons particuliers : ils sont télépathes, peuvent s'élever dans les airs, leurs esprits possèdent des facultés curatives et ils déplacent des objets par la pensée. Le Peuple cache pourtant ses vertus et vit à l'écart du genre humain car il est différent et cela constitue un grave danger : *"N'oublie jamais, où que tu te trouves, quoi que tu fasses, que ce qui est différent est condamné à mort. Tu dois te conformer ... ou mourir. Mais tu ne dois pas avoir honte, Peter, non. N'aie jamais honte ! ... Ne cesse pas d'être différent ! ... Aussi différent que tu peux ! Mais que personne ne le voie, que personne ne le sache !"* ("Galaad", ***Pilgrimage : the book of the People***)

Un groupe, qui a perdu ses liens avec le Peuple, vit dans un hameau, malade de peur et de tristesse. Une institutrice l'y découvre et, bien qu'elle n'appartienne pas au Peuple, elle en connaît les membres : *"Tout est éteint ici, pensai-je. Même le soleil inonde faiblement les coteaux et les ruisseaux. Il n'y a pas de joie, il n'y a pas de rires. Il n'y a pas de distractions ni de plaisanteries. Il n'y a pas de niaiseries infantiles, ni de sottises d'adolescents. Seulement des enfants silencieux et résignés."* Il est interdit aux enfants d'exercer leurs dons : *"Ce n'est pas bien ! Je le dirai à papa ! Il est défendu de rêver, de voler, ou de danser. Vous mourrez !"* Mais l'institutrice trouve dans la composition scolaire d'une de ses élèves la clé dramatique de cette peur : *"Ils nous ont attrapé et nous ont enfermé. Ils ont allumé un feu*

autour de nous. "Volez !" - ont-ils dit, "volez et sauvez-vous !" Nous avons volé parce que le feu nous faisait mal. Ils nous ont tiré dessus. "Monstres" - criaient-ils - , "monstres malveillants. Les gens ne volent pas. Les gens ne bougent pas des choses. Les gens se ressemblent. Vous n'êtes pas des gens. Mourez, mourez, mourez !". Si quelqu'un découvre que nous ne sommes pas de la Terre, nous mourrons. Que vos pieds ne quittent pas le sol ! " ("Potaje", in "**Minotauro**", N°6; ibidem).

Zenna Henderson prend bien garde de ne pas transformer le Peuple en un groupe exclusiviste, orgueilleux de sa ségrégation. Lorsque les membres du Peuple s'isolent, ils le font par crainte, non par vanité. Une de ses femmes épouse un terrien et les enfants conservent les dons, quoique modifiés. Un autre membre du Peuple unit son destin à celui d'une authentique terrienne, fière de son origine : *"Vous pouvez être ce qui vous chante mais, moi, je suis de la Terre. A tel point que c'est un miracle que je ne crache pas de la poussière lorsque je parle"*. Cette fille possède quelques dons du Peuple et d'autres, nouveaux. *"Notre provincialisme reçoit avec vous son coup de grâce"* - lui disent-ils -. Cette dernière union et la présence des pouvoirs chez une terrienne laissent transparaître l'intention humaniste de l'histoire qui, loin de constituer une apologie du ghetto, allégorise les possibilités illimitées du développement de l'homme.

Un personnage très semblable à ceux du Peuple est *"L'étranger"* de Ward Moore ("**Fiction**" N°81). Ash se

réfugie sur la Terre parce qu'il est dépaysé sur sa planète: "*Dans un monde scientifique, aux aliments synthétiques, doté de télékinésie, et en rupture définitive avec les forces élémentaires de la nature, Ash était né fermier*". Mais ses dons sont merveilleux pour la race humaine. Le contact de ses mains à quatre doigts guérit les personnes, les animaux et les plantes, et augmente la productivité des champs et le rendement du bétail. Malgré son aspect physique légèrement différent des humains, il épouse la fille du fermier Maxill, qui s'est profondément et sincèrement éprise de Ash. Elle songe à tout ce que Ash pourrait faire s'il donnait libre cours à ses dons.

"Mais l'image qui chassait toutes les autres était celle d'Ash sur le gril, victime d'inquisiteurs polis et incrédules. Ils ne croiraient pas un mot de ce qu'il dirait. Ils trouveraient les raisons les plus convaincantes pour réfuter les preuves fournies par le maïs, les fruits, le violon jouant tout seul ... Où était-il né, quels étaient ses nom et prénoms, qui étaient son père et sa mère ? ... Ou bien si les choses ne se passaient pas du tout ainsi ? Si le danger pour Ash n'était pas la soif d'informations manifestée par les humains dans un désir d'imitation, mais la peur et la haine féroce des humains envers un être supérieur ? Arrestation pour entrée illégale sur le territoire ou tout prétexte qu'ils choisiraient ; discours au Congrès ; tumulte dans la presse et sur les ondes. Espion, saboteur, agent de l'étranger. (Sommes-nous sûrs qu'il n'ait pas trafiqué les plantes qu'il a fait pousser? Qui

*nous dit que celui qui les consommera ne deviendra pas fou ou impuissant ?) Il n'y avait pas de possibilité de déporter Ash, mais cela ne signifiait pas que ceux qui avaient la terreur d'une invasion dont il était le précurseur ne sauraient pas se débarrasser de lui. Jugements, condamnation légale, internement, lynchage ... " ("L'étranger" de Ward Moore, in "**Fiction**" N°81)*

Ash regagne son monde et l'être humain est à nouveau l'héritier des facultés. Son épouse, la mère de son enfant, entrevoit tout ce qu'elle fera des produits de son jardin : *"Mais tout cela pousserait et ce seraient ses mains qui le feraient pousser. Ses mains à cinq doigts."*

Arthur C. Clarke, dans "*Les Enfants d'Icare*", adopte une liberté d'imagination maximale pour nous inciter à songer que beaucoup de nos préjugés nous asservissent à des images stéréotypées, qui peuvent être totalement étrangères à la réalité des faits. Les "*superseigneurs*", qui, dans ce roman, sont chargés de guider l'humanité vers une étape révolutionnaire de sublimation cosmique, doivent, pendant de nombreuses années, se garder d'être vus des hommes parce que leur silhouette est celle qui se trouve traditionnellement associée à celle du diable : *"Les ailes membraneuses, les cornes, la queue velue : tout y était"*.

Les auteurs de SF exploitent avec tant de profusion le thème des races extraterrestres, en tant qu'instrument critique des préjugés quotidiens, même dans des histoires qui n'ont aucun rapport direct avec le problème

racial, que l'analyse en serait lassante et redondante. Nous nous bornerons donc à ajouter aux nouvelles déjà citées, qui sont les plus originales, les plus réussies et les plus typiques, les noms de trois autres.

"Solo", de Robert J. Tilley ("*Fiction*" N°157), raconte la rencontre entre un musicologue perdu dans l'espace et un animal pacifique, semblable à un éléphant, capable d'entonner avec sa trompe de délicats airs de jazz. Il s'établit entre le professeur et son compagnon occasionnel une chaude amitié où il fuit les souvenirs d'un monde aliénant. Mais les membres d'une patrouille de sauvetage criblent de balles cet être prodigieux qui apparaît comme un monstre horrible par son seul aspect physique.

"Chasseur, reviens", de Richard McKenna ("*Fiction*" N°167), décrit comment une civilisation guerrière lutte cruellement pour exterminer les habitants d'une planète destinée à devenir un terrain de chasse. Ces habitants sont des feuilles volantes d'une beauté sublime, qui voyagent dans des nuages chromatiques et qui, grâce à leur esprit pacifique et à leur aspect inoffensif, triomphent des envahisseurs et préservent leur paradis pour ceux qui savent les aimer. Notre nouvelle "*Los verdes - Les unis verts marginaux*" ("*Adiós al mañana - Au revoir, à hier !*" / "*IDES...ET AUTRES*" N°19) présente une société pharisaïque et intolérante, qui cherche obstinément à en finir avec une invasion d'hommes-plantes qui cultivent une philosophie aux apparences "hippies". Egalement dans ce cas, les extraterrestres et les êtres humains, lorsqu'ils

constituent des couples mixtes et engendrent une nouvelle race, entraînent le déclin d'une société désuète.

QU'ENTEND-T-ON PAR "NORMAL" ?

Les extraterrestres ne sont pas les seuls "*différents*" qui se heurtent à l'incompréhension des hommes. La SF nous montre souvent "*les premiers télépathes impitoyablement persécutés par la masse non privilégiée de l'humanité, et il est d'autant plus difficile de ne pas y voir une allégorie du conformisme intolérant que les auteurs sont enclins à expliquer qu'il s'agit précisément de cela*" (4). Comme c'est prévisible, les télépathes partagent leur mauvaise fortune avec les mutants, autres personnages habituels de la SF.

Dans "*L'homme démoli*", de Alfred Bester, bien que la société soit déjà habituée à la présence des télépathes, les préjugés latents suffisent pour qu'un magnat sans scrupule puisse promouvoir une campagne de haine destinée à les muer en des boucs émissaires de l'ire populaire.

Le protagoniste de "*Quelle apocalypse?*", de Damon Knight ("*Fiction*" N°68) détient également des pouvoirs insolites pour déplacer d'une dimension à une autre, depuis l'argent jusqu'aux cellules. Ses dons de thaumaturge finissent par être la cause de sa tragédie car ils l'amènent à déplacer sa propre personne dans une autre dimension. Les lignes finales le montrent remplissant le vide qu'avait laissé dans un monde le fait

qu'un certain homme - le Christ - n'était pas né deux mille ans plus tôt.

Mais c'est Richard Matheson qui, dans "*Je suis une légende*", illustre avec le plus de vigueur les hésitations paradoxales des règles de normalité et d'anormalité, ainsi que l'élaboration de nouveaux critères d'intolérance. Robert Neville, un homme normal, vit dans une société qui voit la transformation progressive de ses membres en vampires. Il s'érige en gardien des vieilles lois et, mettant à profit les heures diurnes où les vampires dorment, il parcourt leurs demeures et les extermine systématiquement en leur plantant un pieu dans le coeur, comme le stipule la méthode traditionnelle. Jusqu'à ce qu'il finisse par être cerné par les héritiers d'un monde auquel il est déjà étranger :

"Neville les observa sereinement. Et soudain, il comprit. C'est moi qui suis l'anormal maintenant. La normalité est un concept majoritaire. Règle de beaucoup, non d'un seul homme. Et il comprit aussi l'expression de ces visages : angoisse, crainte, horreur. Ils avaient peur, oui. Il était pour eux un monstre terrible et inconnu, une malignité plus épouvantable encore que l'ulcère. Un spectre invisible qui avait laissé comme preuve de son existence les cadavres exsangues des êtres qui leur étaient chers. Et Neville les comprit et cessa de les haïr."

Un personnage, auquel la mythologie de la SF recourt fréquemment pour mettre à l'épreuve le bon sens des réactions humaines face à l'inconnu, est le mutant.

Ces mutants peuvent trouver leur origine dans l'intervention de forces extérieures ou fortuites, ou peuvent être le fruit d'expériences génétiques raffinées. "*Rien qu'un surhomme*", de Olaf Stapledon, décrit les avatars d'une colonie de ces étranges êtres qui, comme de coutume, excitent la haine et l'incompréhension des humains.

"*Dragon's Island*", de Jack Williamson, raconte les diverses réactions d'un homme qui s'acharne d'abord à persécuter les mutants, en qui il voit un danger pour la société, et qui favorise ensuite leurs desseins en découvrant qu'il appartient lui aussi à la nouvelle race. L'auteur met à profit le thème pour attaquer explicitement tous les préjugés raciaux, et pas seulement ceux qui affectent les mutants, car le protagoniste est d'ascendance eurasienne et a, pour cette raison, fait l'objet de discriminations lors de son enfance. Sa compagne d'aventures, qui est également mutante, déclare être "*pour un huitième, Cherokee*". Le conflit se dénoue dans ce roman lorsque l'ennemi le plus acharné des mutants, malade du cancer, découvre que ses victimes ont mis au point une cure contre le terrible mal et qu'elles se proposent d'en faire bénéficier l'humanité, tout comme d'autres fruits de leur intelligence infiniment développée.

Fidèle à sa vocation humaniste, la SF trouve des arguments pour récupérer non seulement ceux qui peuvent offrir au monde les fruits de leur talent

supérieur, malgré leurs "*différences*", mais également les êtres apparemment insignifiants, les "*pauvres d'esprit*" qui souffrent des résultats de leur inadaptation aux canons de normalité stipulés par leurs semblables.

"*Special aptitude*", de Theodore Sturgeon ("*A way home*"), décrit les péripéties d'une expédition qui effectue un voyage sur Vénus à la recherche de cristaux qui changeront radicalement la vie sur la Terre. Slopes, un petit homme timide, qui voyage à bord du vaisseau en qualité de spécialiste de ces cristaux, subit les plaisanteries les plus blessantes et les plus grossières de la part de ses compagnons de traversée. Pourtant, lorsque les membres de l'expédition sont encerclés par les vénusiens vociférants - les "braillards", comme ils les appellent -, Slopes est le seul qui ne les craint pas et qui parvient à s'entendre avec eux. Il sait que les cris des indigènes ne traduisent pas la haine mais le rire.

"C'est d'une certaine façon douloureux, n'est-ce pas? Les êtres humains ne doivent pas être prétexte à rire. Ce sont les rois de la création, puissants et dignes. Il est inexcusable qu'un être humain soit drôle, du moins involontairement. Eh bien, les braillards m'ont apporté quelque chose qu'aucun être humain n'a été capable de me donner auparavant ... : le sentiment d'appartenir à l'humanité. Car ce que vous avez souffert lorsque les braillards se sont approchés, en riant, moi je l'ai souffert toute ma vie. Cela n'arrivera plus jamais. Cela ne m'arrivera plus, à moi ; car, grâce aux braillards, je me suis rendu compte que n'importe quel type est aussi ridicule que moi".

Dans *"The World Well Lost"* (*"E Pluribus Unicorn"*), le même Sturgeon traite avec une délicatesse infinie d'une différence sur laquelle planent encore plus de tabous. Cette nouvelle raconte l'arrivée sur la Terre de deux fugitifs de la planète Dirbanu : *"la magie particulière des "petits chiens" arriva à la surface du monde comme une floraison subite. Il y eut des chansons de "petits chiens" et des colifichets de "petits chiens", des chapeaux et des épingles de "petits chiens" ... Parce qu'il flottait autour des "petits chiens" quelque chose qui exerçait une profonde fascination ... Beaucoup sont immunisés même contre un "solidographe". Mais regardez ne fût-ce qu'un instant les "petits chiens" et voyez ce qui arrive"*. La Terre désire se concilier les bonnes grâces de Dirbanu et ordonne l'extradition des fugitifs. Le vaisseau qui les reconduit est piloté par un équipage de deux hommes qui forment depuis longtemps une équipe parfaite : le capitaine Rootes, vigoureux et extraverti, et son lieutenant Grunty, un intellectuel pusillanime et introverti. Grunty découvre au cours du voyage que le délit des prisonniers consiste en un amour homosexuel, et il les laisse s'échapper dans une navette de sauvetage. Sa tragédie réside en ce que lui aussi aime ... Rootes, qui serait capable de le tuer s'il soupçonnait l'existence d'un tel sentiment.

LES NOIRS SUR LA TERRE.

Tous les discours antiracistes de la SF ne s'expriment pas par des moyens symboliques et n'envisagent pas qu'en des termes généraux le thème. Elle appelle parfois les choses par leur nom, ou prête à ses allégories une telle transparence que les allusions ne sont source d'aucune confusion. Cela survient surtout lorsqu'elle évoque deux cas extrêmes de discrimination irrationnelle : l'anti-noire et l'anti-juive.

Il n'est pas étonnant que le problème des noirs agite l'imagination des auteurs que nous évoquons, car la majorité en est nord-américaine et, au sein de leur société, le conflit racial prend des proportions fort dramatiques. Ce fut la nécessité de justifier l'existence de l'esclavage qui inspira, à l'origine, l'élaboration aux Etats-Unis d'arguments relatifs à la soi-disant infériorité des noirs. Un démocrate irréprochable comme Thomas Jefferson a été jusqu'à dire : *"Les noirs ont une odeur très forte et désagréable. Ils semblent avoir besoin de moins de sommeil. Leur amour est ardent mais il enflamme seulement les sens, pas l'imagination. Sur le plan de la raison, ils sont très inférieurs aux blancs ; en matière d'imagination, ils sont bêtes, dépourvus de goût et ils présentent des anomalies. Leurs peines sont passagères."* (5)

En 1900, C. Carroll a encore inclus dans son oeuvre *"The Negro as a Beset or In the Image of God"* un chapitre (*"Preuves bibliques et scientifiques selon lesquelles le noir n'est pas un membre de la race*

humaine") où il affirmait que "toutes les recherches scientifiques confirment sa nature typiquement simiesque."

Il fallut attendre la Première Guerre Mondiale pour que commence à s'écrouler cet échafaudage de préjugés. C'est alors que, *"lorsque plus d'un million de recrues, parmi lesquelles figuraient beaucoup de noirs, furent soumises à des tests psychologiques, et que les résultats démontrèrent en premier lieu que les noirs du Sud - où les contraintes pédagogiques et économiques étaient les plus grandes - obtenaient des cotes dont la moyenne était inférieure à celle des noirs du Nord - où ces obstacles, même s'ils existaient, étaient bien moindres -, le plus étonnant étant que certains noirs des états du Nord se révélèrent supérieurs aux blancs des états du Sud ..., quelques psychologues au moins commencèrent à comprendre que la couleur de la peau revêtait moins d'importance que les occasions accordées à l'individu d'acquérir les aptitudes nécessaires, lorsqu'il s'agissait de déterminer le succès des tests".(6)*

Simultanément, et en se référant aux traits purement physiques, le professeur Juan Comas explique : *"Il est certain que le prognathisme que l'on observe souvent chez les noirs est un trait somatique primitif. Pourtant, le manque de poils sur le corps, l'épaisseur des lèvres et la texture des cheveux, etc. ..., sont des signes d'une étape d'évolution plus avancée chez le noir que chez le blanc. Nous pouvons affirmer avec Ruth Benedict que*

"aucune race n'a le droit de revendiquer l'étape finale de l'évolution humaine ; il n'existe aucun argument valable pour confirmer que certains traits choisis peuvent indiquer la supériorité de la race blanche" ... En comparant les positions des races blanche et noire, on tend, de nos jours, à déduire l'infériorité de la seconde par le fait que son évolution économique, politique et culturelle est à la traîne de celle des blancs. Cela n'est pourtant pas dû à une "infériorité raciale innée", mais est bien exclusivement le fruit des circonstances et est dû au régime d'exploitation dans lequel vivent actuellement les noirs à cause de la colonisation blanche et de l'existence non plus de l'esclavage légal mais de conditions qui y équivalent dans la pratique ... "Le préjugé de couleur n'a pas seulement servi comme base pour introduire un système de castes dans notre société ; les syndicats l'ont également employé pour combattre la concurrence des travailleurs noirs ou jaunes." (7)

Dans la réalité de tous les jours, cette discrimination se manifeste sous forme de témoignages qui ébranlent la foi dans le bon sens humain et qui justifient une fois de plus le fait que la SF recoure au langage du "desesperanto" afin de les refléter dans toute leur ampleur. On calcule, par exemple, que 60% des jeunes noirs des Etats-Unis se situent en-dessous du niveau des 3.000 dollars de revenus annuels que le gouvernement a fixé pour déterminer le seuil de la pauvreté. Tandis que le revenu des noirs de la classe moyenne augmente, celui de la majorité noire diminue. Dans le district de Clough, à Cleveland, le revenu

familial moyen a baissé au cours de l'actuelle décennie de 4.346 à 3.729 dollars. En matière de travail, tandis que le niveau du chômage des blancs est descendu en 1966 à 3,3%, celui des noirs s'est élevé à 7,8%. (8)

"L'indemnité de chômage des adolescents noirs approche 30%. Dans les ghettos où résident les minorités, l'indemnité de chômage des adolescents dépasse parfois les 50%." (9)

En ce qui concerne la demeure, la moitié des habitations de Harlem - où 232.000 personnes se trouvent entassées sur 3,5 miles carrés -, sont officiellement cataloguées comme *"étant en cours de démolition"* ou *"en ruines"*, mais "aucune classification, officielle ou d'un autre type, ne peut décrire de façon appropriée leurs couloirs pleins d'ordures, leurs escaliers pourris et exigus, leurs pièces infestées de rats et leurs cuisines crasseuses où les cafards se disputent la place". La moitié des enfants de Harlem, âgés de moins de dix-huit ans, vivent avec un seul de leurs parents ou sans aucun d'eux, et le taux d'école buissonnière est de 55% (10)

LES NOIRS DANS LE CIEL.

Etant données ces conditions, ce qui arrive dans la nouvelle *"A travers les airs"*, de Ray Bradbury (*"Chroniques martiennes"*), n'est pas étonnant :

"- Vous savez la nouvelle ?

- Quoi ?

- Les nègres, les nègres !

- *Et alors ?*
- *Ils s'en vont, ils vident les lieux, ils se défilent, vous ne savez pas ?*
- *Ils se défilent ? Qu'est-ce que tu chantes ? Comment peuvent-ils s'y prendre ?*
- *Ils peuvent, c' est tout. Ils le feront. Ils sont déjà en train.*
- *Un ou deux, pas plus ?*
- *Tous ceux du Sud, jusqu'au dernier !*
- *Non !*
- *Si !*
- *Il faut que je voie ça. C'est pas croyable. Où partent-ils ... En Afrique ?*
- *Sur Mars.*
- *Tu veux dire "la planète Mars" ?*
- *Tout juste."*

Samuel Teece essaie de convaincre un petit noir de continuer à travailler dans son magasin : *"Penses-tu par hasard qu'un "blanc" devrait prendre ta place, mon gars ? "*

Mais tout est inutile ; le négriillon s'en va et il crie en guise d'adieu : *"Mr Teece, Mr Teece. Qu'est-ce que vous allez faire la nuit maintenant ? Qu'est-ce que vous ferez la nuit, Mr Teece ?"* Teece se demande ce que cela signifie et il comprend soudain :

"Il se souvint des nuits où les hommes arrivaient chez lui en voiture, les yeux mauvais, serrant entre les genoux leurs fusils qui pointaient comme une rangée de palans, sous les arbres des nuits d'été. Ils l'appelaient à coups de klaxon. Il sortait en claquant sa porte, son

fusil à la main, riant tout seul, le coeur battant comme celui d'un gamin. Puis la voiture repartait sur la route dans la nuit chaude, une corde de chanvre enroulée sur le plancher, des paquets de cartouches neuves gonflant les poches des vestes."

Les noirs, avant de partir, laissent leurs biens terrestres, soigneusement alignés sur les bords de la route, "comme si les habitants d'une ville entière étaient passés par là, les mains pleines, et qu'au signal d'une énorme trompette de bronze, ils avaient semé leurs fardeaux dans la poussière avant de s'envoler droit vers l'azur du ciel. "

Les navettes dorées s'élèvent au loin, laissant derrière elles des panaches de feu. Il ne reste qu'une consolation à Samuel Teece : "Vous avez remarqué ? Jusqu'au bout, nom de Dieu, jusqu'au bout il m'a dit "Monsieur" ! "

Dans "Comme on se retrouve" ("**L'homme illustré**"), Bradbury nous présente le tableau inverse. Les noirs sont maîtres de Mars et les blancs doivent s'y réfugier après avoir détruit leur monde au cours d'une guerre nucléaire. Les noirs caressent l'espoir de la vengeance :

"Tu te rappelles le docteur Phillips et Mr Burton et leurs grandes maisons, et la cabane de ma mère, et comment mon père travaillait quand il était vieux ; et ils l'ont remercié en le pendant, le docteur Phillips et Mr Burton. Eh bien, la chaussure est à l'autre pied, maintenant. Nous allons voir qui va faire passer des lois

contre l'autre, qui va se faire lyncher, qui va voyager dans le compartiment réservé des cars, qui va se faire parquer au spectacle. Nous allons bien voir !"

Les blancs sont prêts à accepter n'importe quelle condition pourvu qu'ils puissent trouver refuge sur Mars:

"Je suis venu vous demander votre aide. Nous avons été stupides. Devant Dieu, nous admettons notre sottise et notre méchanceté. Tous, les Chinois et les Indiens, et les Russes, et les Britanniques, et les Américains. Nous vous demandons de nous prendre ... Nous ferons ce que vous avez fait pour nous ... Nous nettoierons vos maisons, nous préparerons vos repas, nous cirerons vos chaussures, et nous nous humilierons devant la face de Dieu pour les choses que nous avons faites durant des siècles, à nous-mêmes, aux autres et à vous."

Vient ensuite la description de ce qui s'est passé sur la Terre. Les hommes hais sont morts. Les paysages familiers sont réduits en cendres. Il faut recommencer :

"Le temps de la sottise est passé. Nous devons être autre chose que des sots - affirme un noir -. J'ai compris ça pendant qu'il parlait. J'ai compris alors que le blanc est aussi seul maintenant que nous l'avons toujours été. Il n'a plus de foyer maintenant, comme nous pendant si longtemps. A présent, nous sommes à égalité. Nous pouvons tout recommencer, sur le même pied."

Les idées de vengeance et de discrimination font place à la solidarité.

Dans "*Opus dos*", de l'Argentine Angélica Gorodischer, l'allégorie parvient jusqu'à ses conséquences ultimes. Le monde imaginaire que décrit l'auteur se trouve dominé par la race noire. On n'a de la suprématie des blancs qu'un vague souvenir dans une légende d'amour qui est antérieure à la guerre nucléaire ; cette légende confond mythologiquement les événements de la chronologie terrienne.

"La guerre les tua presque tous ... Mais quelques-uns survécurent, et ceux-là partirent à bord d'un vaisseau, de plusieurs vaisseaux, et ils s'enfuirent. Ils étaient presque tous noirs, parce que les noirs, on le sait bien, sont la race élue, outre le fait qu'ils étaient habitués à vivre dans des grottes, et ils sont plus forts, plus sains, plus intelligents. Mais il y avait quelques blancs, et les noirs se vengèrent alors sur eux en en faisant leurs esclaves, parce que Eduardo Winston Sacksanutts n'avait pas voulu que sa jolie fille blanche se mariât avec un noir."

Les préjugés ont été renversés et les gens cultivés capables de les rendre scientifiquement rationnels ne manquent pas. Ainsi transposés, ils nous placent en face d'un miroir déformant qui renvoie l'image caricaturale de nos propres aberrations et ils nous démontrent jusqu'à quel point les bases sur lesquelles on édifie les doctrines hégémoniques sont fragiles et circonstanciées.

"Les blancs n'ont pas non plus de martyrs ... Ils les inventent parce qu'ils sont émotionnellement instables, enclins à passer du bonheur à la mélancolie, à élaborer des fables, à chanter des plaintes, à composer des

sagas. Parce que leur nature sensuelle et oisive tend vers le rêve, vers la fantaisie et vers la rancoeur. Il ne les hait pas, comment faire comprendre cela aux intégrationnistes qui viennent l'attaquer dans leurs immondes pamphlets ? Lui seul demande que l'on maintienne l'ordre établi, que les blancs restent à leur place, qu'ils ne prétendent pas se mêler de ce qui ne les regarde pas. Ils sont ignares, paresseux, luxurieux ; descendants d'esclaves, ils portent l'esclavage dans le sang, et c'est pourquoi ils sont fidèles, occupent de petits emplois et chantent."

Comme il faut s'y attendre, il y a dans le monde allégorique de "**Opus dos**" des blancs résignés et des blancs rebelles, des noirs racistes et des noirs qui luttent pour l'égalité de tous les êtres humains. L'université est touchée par les protestations des jeunes de l'une et de l'autre couleur. La police tire sur les manifestants.

La réalité étire son long manteau d'ombre sur le royaume de la fiction.

NI MAUDITS NI ELUS.

Toutes les nouvelles et romans de SF qui abordent génériquement le problème racial évoquent tant le cas des noirs que celui des Juifs ou de n'importe quelle minorité persécutée. Mais le cas des Juifs présente quelques caractéristiques spécifiques qui sont plus patentes dans des oeuvres du genre que dans d'autres. La principale caractéristique spécifique est que la majorité des préjugés à l'égard des Juifs repose sur la fausse

prémisse que ces derniers constituent une race, à laquelle on peut ultérieurement attribuer les traits les plus divers, défavorables en l'occurrence, afin de créer l'image de la "*race maudite*", ou remarquables, afin de créer l'image du "*peuple élu*". Mais l'anthropologie, la biologie et l'histoire s'emploient à détruire le mythe. Bien sûr, ceux qui ont besoin du Juif comme bouc émissaire ne s'arrêtent pas à l'analyse des faits scientifiques, et les consommateurs de la propagande préfèrent également se contenter des stéréotypes, sans rechercher ce qu'ils recouvrent de certain. Ils oublient de la sorte les mélanges raciaux qu'ont pratiqué les sémites primitifs d'Asie occidentale avec leurs voisins chananéens, philistins, arabes, hittites, etc. ... mélanges qui se poursuivirent ultérieurement, à tel point que les Juifs d'origine espagnole, par exemple, sont dolichocéphales dans la même proportion que leurs compatriotes d'autres religions, alors que les Juifs soviétiques sont brachycéphales, de même que la majorité de leurs concitoyens non juifs. On peut établir des constatations identiques avec les groupes sanguins. Etant donné que le groupe sanguin B est relativement rare en Europe occidentale - en gros, quelque 10%, ou un peu moins - et répandu en Asie, où elle atteint les 30 ou 40%, ce type a une valeur indicative dans les comparaisons établies au sein d'un vaste milieu géographique. On constate alors que le groupe sanguin B est rare parmi les Juifs d'Europe et répandu parmi ceux d'Asie. Parmi les Juifs allemands et hollandais, la fréquence du groupe B est comparable à celle que l'on

observe parmi la population non juive. Au fur et à mesure que l'on se déplace vers l'Europe orientale et le Proche-Orient, la fréquence du groupe B augmente, et elle s'élève à 35% parmi les Juifs de Samarcande.

Ces constatations faites, surgit nécessairement la question : s'il est facile de démontrer, en parlant en termes scientifiques, que les Juifs constituent un groupe hétérogène, comment explique-t-on qu'il soit si facile d'identifier certains Juifs comme tels au simple coup d'œil ? La réponse en est que les Juifs en question sont ceux qui conservent certaines caractéristiques sémitiques ancestrales. Nous n'identifions ni ne distinguons en revanche un nombre plus considérable de Juifs qui ont assimilé les traits des peuples parmi lesquels ils vivent. (11)

Remarquons finalement que l'intégration raciale n'a pas seulement consisté en la détérioration progressive de la pureté sémitique en vertu de l'incorporation d'éléments étrangers provenant des peuples voisins, mais que le processus inverse s'est simultanément produit, en l'occurrence, l'assimilation de grandes masses de Juifs à la population environnante, avec l'augmentation consécutive de l'hétérogénéité raciale de celle-ci. D'après les calculs effectués par Arthur Ruppin dans sa "*Sociologie du judaïsme*", si la croissance démographique des Juifs avait été identique à celle des pays où ils habitaient, leur nombre serait actuellement de 180 millions. Etant donné qu'il n'y avait, au début de la Première Guerre Mondiale, que 12 millions de Juifs dans le monde, et étant donné que les massacres ne

suffisent pas à expliquer la différence, l'explication logique est qu'une grande proportion de ceux qui manquent vit actuellement confondue avec le monde non juif, sans soupçonner ses lointaines origines. En synthèse, s'il y a quelque chose que l'on peut écarter de la complexe question juive, c'est la théorie selon laquelle les Juifs forment une race.

LA DISCRIMINATION SELON LA SAVEUR.

Quelques passages de l'"*Histoire du Peuple*" de Zenna Henderson, déjà citée, particulièrement ceux en rapport avec les persécutions irrationnelles des "différents", avec les actes occasionnels de ségrégation et d'auto-ségrégation, et avec l'ultérieure intégration progressive aux terriens environnants, rappellent des facettes du problème juif. Tout comme Stapledon qui, dans "*Créateurs d'étoiles*", situe dans le Cosmos un conflit racial avec des connotations très réalistes. En décrivant les Autres Hommes, habitants d'une planète non nommée, séparés par des différences qui n'étaient pas de couleur mais bien de goût et d'odeur, il dit :

"Chaque race tendait à croire que sa propre saveur était la caractéristique des plus belles qualités mentales, et en fait la garantie absolue de la valeur spirituelle. Dans les temps anciens, les différences gustatives et olfactives avaient sans doute été le signe de différences raciales ; ... mais la civilisation industrielle avait créé des changements génétiques qui privaient de sens les vieilles discriminations raciales. Les anciennes saveurs,

toutefois, quoiqu'elles n'aient plus aucune signification raciale (les membres d'une même famille pouvaient avoir des saveurs réciproquement répugnantes), produisaient les mêmes émotions traditionnelles ... la grande majorité des citoyens de ce pays corrigeait leur goût et leur odeur artificiellement ... Malheureusement, si l'on pouvait déguiser le goût des membres, on n'avait trouvé aucun moyen effectif pour changer la saveur de la copulation. Aussi, les nouveaux époux pouvaient faire les découvertes les plus choquantes pendant leur nuit de noces ... Quelques saveurs raciales étaient trop pénétrantes pour être déguisées. Une en particulier, sorte de douceur amère, exposait son possesseur à des persécutions extravagantes dans les pays les plus tolérants. Aux temps anciens, la race douce-amère s'était faite une réputation d'astuce et d'avidité et avait été périodiquement massacrée par ses voisins moins intelligents. Mais, dans le brassage biologique moderne, la saveur douce-amère pouvait se révéler dans n'importe quelle famille. Honte à l'enfant maudit, et à tous ses parents !"

LE "GHETTO" DU COSMOS.

Le roman qui envisage avec le plus de vraisemblance le problème racial dans le contexte des préjugés anti-juifs est "*Cailloux dans le ciel*", de Isaac Asimov. Cette oeuvre raconte l'aventure d'un humble tailleur juif, Joseph Schwurtz, qui accuse l'impact d'une radiation d'uranium, échappée d'un laboratoire, à

l'instant précis où il lève le pied pour faire un pas dans la rue. Lorsqu'il pose le pied, il se retrouve en l'an 827 de l'Ere Galactique. La Terre compte alors 20 millions d'habitants, répartis dans des villes dénommées Washenn (Washington), Chica (Chicago), Bonair (Buenos Aires), etc., et sa surface est parsemée de grandes zones de radioactivité. Etant donné qu'il n'y a pas d'aliments pour une population plus importante, la loi impose l'euthanasie obligatoire à l'âge de soixante ans. La Terre est victime d'une cruelle discrimination au sein du système galactique, précisément en raison de sa radioactivité, et ses habitants réagissent en ruminant un impuissant esprit de revanche et d'"élévation" qui s'exprime dans des paroles analogues à celles que l'Ancien Testament met souvent dans la bouche des soi-disant porteurs du message divin.

L'archéologue Arvardan, natif de Sirius, essaie par contre de vaincre les préjugés en démontrant que toute la vie de l'univers trouve son origine sur la Terre, que celle-ci ne fut pas toujours radioactive et que ses habitants ne sont pas naturellement inférieurs, bien que sa théorie semble n'avoir ni queue ni tête. On répète au fil du roman des slogans auxquels nous a accoutumés la propagande raciste contemporaine :

"Tous ces terriens sont des coquins et des fripons, sans exception ... Ils sont fainéants, superstitieux, avares et la bonté d'âme leur fait défaut ... Il y a une phrase qui affirme que le seul terrien bon est un terrien mort ; et, même ainsi, il sent encore mauvais ... L'amabilité est aussi rare sur la Terre que la sécheresse

dans l'océan ... Un terrien te donnera n'importe quoi pourvu que cela ne coûte rien et dévalue."

Arvardan lui-même, qui se considère comme dénué de préjugés, "avait appris à penser aux terriens selon certains modèles caricaturaux, et le mot "terrien" lui semblait désagréable, même maintenant ... Toutes les fois qu'un terrien avait voulu participer à une de ses expéditions ... il l'avait accepté. Dans la mesure où il s'y trouvait une place vacante, bien sûr. Et si les autres membres de l'expédition ne protestaient pas trop. C'était cela le problème. Les compagnons marquaient généralement leur opposition, et lui que pouvait-il faire dans ce cas ? ... Il n'aurait évidemment pas refusé de manger avec un terrien, ou même de partager son appartement en cas de nécessité ... pourvu que le terrien fût raisonnablement propre et sain ... Naturellement la tolérance a également des limites. En toute logique, on ne pouvait même pas imaginer les mariages mixtes". Lorsque certains terriens l'offensent, Arvardan pense que "il avait eu la condescendance de traiter avec eux et ils l'avaient repoussé". Et lorsqu'il commence à s'éprendre, il songe que l'objet de son attention est "une terrienne, une vulgaire terrienne".

La majorité des terriens réagit en cultivant la théorie que son peuple est un peuple élu. C'est pourquoi les terriens partisans d'une entente universelle, qui luttent contre la discrimination et brandissent le flambeau de l'humanisme, se trouvent pris entre deux feux : « Si on nous en donnait l'occasion, il y aurait une nouvelle génération de terriens intelligents, dépourvus

de préjugés locaux et fermement convaincus que l'homme est un. Les "assimilationnistes", avec leur tolérance et leur foi dans les solutions honorables, ont, à plusieurs reprises, exercé le pouvoir sur la Terre. Je suis l'un d'eux ... Mais toute la Terre est maintenant gouvernée par des zélotes. Ce sont des nationalistes extrémistes, avec des espoirs de domination passée et de domination future." Le parti de la compréhension finit par triompher avec l'aide de l'humble tailleur Schwartz, et Arvardan démontre que les terriens sont en effet égaux aux autres habitants de l'univers car tous ont une origine commune. Il épouse en outre une terrienne qu'il aime.

VIVRE SOUS TERRE.

La SF confronte souvent avec un sens critique certaines théories qui, en poussant à l'absurde le concept de race, ne se contentent pas de différencier les individus qui se distinguent par leur physique mais ceux qui s'acharnent également sur les pauvres, à qui on attribue une soi-disant infériorité raciale, manifestée en des termes économiques.

Erich Suchsland, par exemple, défend dans "*Archiv für Rassen und Gesellschafts-Biologie*" la thèse que les ratés dans la vie (par exemple ceux à qui les moyens pour vivre dans les faubourgs plus coûteux font défaut) sont nécessairement des éléments de race inférieure au sein de la population, tandis que les riches sont "*racialement supérieurs*". Par conséquent, le

bombardement des quartiers pauvres serait une forme de sélection et provoquerait une amélioration raciale.

Alexis Carrel ne va pas si loin, mais il affirme dans "*L'homme, cet inconnu*" que "*les ouvriers et les désœuvrés sont des personnes inférieures par héritage et ascendance, des hommes intrinsèquement dépourvus de force pour lutter, qui se sont enfoncés jusqu'à un niveau où la lutte n'est plus nécessaire ... comme si les travailleurs ne devaient pas lutter plus âprement que les riches à chaque heure du jour*". (12)

Et si quelqu'un pensait que cette doctrine raciste de la pauvreté est trop tirée par les cheveux pour être prise en considération, il suffira de rappeler que, même dans notre milieu, de semblables préjugés se sont cristallisés afin de rationaliser l'exploitation et la subordination des dénommées "*petites têtes noires*". Avec la circonstance aggravante que, étant donné que nous vivons dans un pays d'immigration, beaucoup de ceux qui nourrissent de semblables préjugés descendent de ceux qui ont dû quitter l'Europe afin d'éviter qu'on ne les humilie, sous d'identiques prétextes d'infériorité raciale.

Dans la SF de type anti-utopique, il est fréquent que les travailleurs apparaissent réduits à la catégorie d'un groupe radicalement différent du reste de la population, avec des caractéristiques propres de type racial.

Dans "*La machine à explorer le temps*", de H. G. Wells, le protagoniste découvre qu'en l'an 802.701 le monde est divisé en deux espèces : les aristocratiques "eloi", descendants des classes privilégiées, qui vivent à la surface de la Terre, et les "morlocks" prolétaires,

descendants des classes pauvres, qui vivent sous terre et qui nourrissent les "eloi", mais pour les manger. Dans *"A Story of the Days to Come - une histoire des temps à venir"*, de Wells, les travailleurs, vivant également sous terre, sont nombreux et possèdent un dialecte propre.

Et lorsque Stapledon décrit quelques-uns des peuples qui habitent le Cosmos imaginaire de *"Créateur d'étoiles"*, il souligne que *"la différence entre les adultes des deux castes était si grande qu'elles nous apparurent au début comme des espèces distinctes, et que nous avons supposé que nous étions en train d'assister à la victoire d'une nouvelle et supérieure mutation biologique. Mais nous étions très loin de la vérité."*

Il est indubitable que les statistiques à propos de la faim dans le monde, auxquelles nous nous sommes déjà référés, démontrent que les préoccupations de ces auteurs de SF restent en vigueur. Bien plus, le fantôme de l'inégalité sociale sonne l'alarme même dans ces pays à qui l'on attribue traditionnellement un haut degré d'opulence.

"Dans les années '50, 1% de la population britannique détenait 40% de tout le capital personnel net, et 5% détenaient 67,5 % ... En 1963, les 10% les plus pauvres de la population britannique se trouvaient dans une situation relativement pire qu'en 1948, en comparaison avec le niveau de vie plus élevé du reste de la nation."

En ce qui concerne les Etats-Unis, *"approximativement 38 millions de Nord-Américains,*

qui constituent presque un cinquième de la population, vivent encore dans la pauvreté. En 1944, les 20% les plus pauvres de la nation ont reçu 4,9% des revenus totaux, et, en 1963, 4,7%". (13)

Les 20% les plus riches ont reçu 45,5%. En matière de logement, le recensement de 1960 a révélé que, sur les 58 millions de maisons des Etats-Unis, 15.600.000 se trouvent en-dessous du niveau acceptable, en incluant 3.000.000 de chaumières et marolles, et 8.300.000 "*maisons en voie de démolition*" où les pauvres payent souvent plus de loyer par mètre carré que les classes moyennes.(14)

En quoi les auteurs d'anti-utopies n'ont pas péché par excès de pessimisme en imaginant que les 1es pauvres pourraient continuer à subir de grandes souffrances dans la société industrielle.

LE REGNE DE LA FABLE.

Lorsque la présence d'êtres d'autres planètes ne suffit pas pour attirer l'attention des lecteurs sur le côté ridicule de certaines prétentions humaines de supériorité raciale, les auteurs de SF recourent à une caricature hyperbolique qui consiste à déterrer les éléments de la fable, comme l'avait fait Jonathan Swift, pour soumettre la civilisation humaine au sévère jugement des animaux. Mais on ne doit pas interpréter cette méthode comme un simple exercice de virtuosité imaginative, ni sous-estimer le ton farfelu que revêtent certaines réflexions philosophiques placées dans la bouche des animaux.

Une fois de plus, le destinataire exclusif de cet appel à la conscience est l'homme, protagoniste central de la SF.

"Demain les chiens", de Clifford Simak, consiste en une série de *"récits que racontent les Chiens quand le feu brûle clair dans l'âtre et que le vent souffle du nord"*. Chaque nouvelle est précédée d'une note de l'éditeur - un chien, bien sûr -, qui résume les opinions des érudits canins à propos de la vraisemblance des récits. Presque tous les intellectuels s'accordent pour leur attribuer un caractère légendaire, car les hommes sont pour eux des créatures inimaginables par leur cruauté, leur orgueil et leurs instincts violents. La saga commence par la description de la décadence et de la disparition des villes, remplacées par des cellules familiales installées à la campagne et alimentées par des cultures hydroponiques. Trois nouveaux règnes apparaissent sur la Terre : celui des chiens dotés de la parole et du raisonnement, celui des robots fidèlement placés au service de l'homme, et celui des mutants. Ces derniers sont ceux qui vont tracer la voie pour un nouvel ordre des choses : ils livrent non seulement les secrets de la roue et des métaux aux fourmis mais ils provoquent plus tard l'émigration massive des hommes en direction de Jupiter, leur révélant la condition enviable qu'ils peuvent se ménager là. Rares sont les êtres humains qui restent sur la Terre, et la majorité d'entre eux préfère s'isoler à Genève et y jouir de périodes de sommeil séculaires ou éternelles. Seuls quelques inadaptés retournent à la vie primitive dans les

bois, emportant avec eux un sac de sel, des arcs et des flèches.

Sous la vigilance des robots, les chiens jettent les fondations d'une nouvelle civilisation "*plus bienveillante, mais pas très pratique. Une civilisation basée sur la fraternité des animaux, sur l'entendement psychique, et peut-être sur une éventuelle communication au moyen de paroles. Une civilisation de l'esprit et de l'intelligence*" ...

Au milieu de ce monde de concorde, apparaissent occasionnellement les quelques hommes qui continuent à rôder dans les bois. Ils tuent sans nécessité avec des arcs et des flèches et ne conquièrent que l'encouragement du loup : "*Toi et moi, sommes faits pour nous entendre. Oui, homme... nous sommes très semblables*".

Jenkins, le robot de sept mille ans, livre ses réflexions :

"Il ne s'agit que d'un arc et d'une flèche, mais il n'y a pas de quoi rire. Peut-être aurait-on pu s'en moquer jadis, mais l'histoire ôte à tant de choses leur caractère risible ! Si la flèche est une plaisanterie, alors la bombe atomique aussi, et aussi le nuage bactériologique qui anéantit des villes entières ... Mais maintenant je sais que j'ai eu raison. L'arc et la flèche en sont la preuve. Un jour j'ai cru que l'Homme avait peut-être pris la mauvaise route, que quelque part dans le monde de sombre sauvagerie d'où il avait fini par émerger, il était parti du mauvais pied. Mais je vois bien que je m'étais

trompé. Il y avait pour l'Homme une route et une seule : celle de l'arc et de la flèche."

En attendant, le doute planait également quant à l'éternité du monde des chiens. Les fourmis ont assimilé les enseignements des mutants et utilisent les robots sauvages afin de créer leur propre monde industriel. Jenkins découvre que les hommes avaient une recette pour se débarrasser des fourmis : le poison mélangé à du sucre. *"Seulement, il fallait tuer et le meurtre était banni. On ne tuait même pas les puces et les Chiens en étaient pourtant harcelés ... On n'avait pas tué depuis plus de cinq mille ans. On avait arraché des esprits la notion même de meurtre. Et c'est mieux ainsi - se dit Jenkins -. Mieux vaut perdre un monde que de revenir au meurtre."*

LES JUGEMENTS CANINS.

Tandis que les chiens de "*Demain les chiens*" considèrent l'homme selon une lointaine rétrospective historique, "*Sirius*" le chien-berger, qui est le protagoniste du roman-essai du même nom, de Olaf Stapledon, juge ses maîtres à travers les éléments qu'il retire de sa coexistence avec eux. Stapledon ne se soucie pas de la crédibilité de son oeuvre, qui a un ton franchement précepteur et utopique. Le fait que Sirius soit un admirateur de H. G. Wells, qu'il lise ses livres, qu'il partage sa définition de l'"Homo Sapiens" en tant que "*espèce imparfaitement sociale*" et qu'il le catalogue –Wells - comme un des "*spécimens les plus intelligents*"

de cette espèce, démontre quelle est la philosophie qui sous-tend cette oeuvre. Sirius va, au cours de son expérience, témoigner de tous les défauts que l'auteur désire mettre en évidence chez l'homme. Le chien intelligent méprise les biens personnels et *"en raison peut-être de sa grande sociabilité canine, il ressent une certaine inclination pour le communisme"*. Mais comme le partage de la propriété d'une grange ne réussit pas bien, il considère *"l'affaire sous une autre optique"* et il devient pratiquement un technocrate. Il découvre dans l'East End de Londres les conditions abjectes dans lesquelles vit la classe pauvre : *"de sorte que voilà - se dit-il - ce que l'homme a fait de l'homme ; voilà l'état commun de l'orgueilleuse espèce tyrannique"*. Sirius compare à plusieurs reprises l'homme au chien et tire des conclusions auxquelles Stapledon injecte une forte saveur didactique :

"La fidélité chez les chiens était absolue et pure. Chez les hommes, elle était toujours perversément teintée d'égoïsme. Mon Dieu ! Ils étaient vraiment insensibles. Ils n'éprouvaient rien d'autre que l'ivresse d'eux-mêmes. Il y avait quelque chose de vil en eux, quelque chose du serpent. Il avait en d'autres temps idéalisé l'humanité, poussé par sa bête fidélité canine, dénuée de sens critique. Mais son fin odorat avait maintenant découvert la vérité. Les hommes étaient bien rusés, mais d'une façon diabolique."

Il est certain que Sirius retombe périodiquement dans l'atavique férocité du loup, mais la cruauté humaine est toujours présente pour lui rappeler qu'il n'a

pas l'exclusivité des mauvais instincts. Il assiste au débordement sanguinaire de la Seconde Guerre Mondiale et, ce qui est plus grave, il connaît la destinée que la SF, en copiant la vie réelle, réserve aux "*différents*". Les paysans du Pays de Galles découvrent que Sirius possède une intelligence peu commune pour un chien et que, en outre, ses rapports avec Plaxy, sa maîtresse, sont étroits. "*Quelques personnes - sentimentalement frustrées - ont fini par se servir de Sirius et de Plaxy, comme les nazis se servaient des Juifs.*" Aux chaires, on dénonce les "*vices contre-nature*" du couple et le bruit court dans les tavernes que Sirius est un espion ennemi. L'intolérance et la haine humaines obligent une fois de plus le chien à renaître à la nature du loup. Sirius doit mourir parce que, pour lui, il n'existe pas d'endroit dans le monde qui ne soit occupé par les hommes.

L'EVOLUTION DES SALAMANDRES.

"*La guerre des salamandres*", du Tchèque Karel Capek, nous présente un cadre vigoureusement satirique de la société contemporaine où vibrent les accents de la vague démentielle qui a accompagné l'avènement du nazisme (l'oeuvre est parue en 1936). Les salamandres sont des animaux marins que le capitaine Van Toch découvre dans une île du Pacifique. Le capitaine leur apprend à manier des outils pour pêcher des perles et à proférer quelques paroles et, peu après, est fondé un monopole multimillionnaire voué à l'exploitation des

perles et des salamandres. Dans un premier temps, les hommes civilisés confinent ces animaux marins au rôle de simples esclaves. Les salamandres ne pêchent pas seulement des perles mais construisent également des digues, tirent des brouettes ... et manient des couteaux. Mais Capek laisse entrevoir les instincts humains naissants des salamandres, lorsqu'il fait dire à la plus lettrée d'entre elles que ce qui l'intéresse dans les journaux, ce sont "*les crimes, les courses de chevaux et les matches de football*". La conclusion que tirent les chercheurs qui l'étudient est que "*il ne faut pas surestimer son intelligence, parce qu'elle ne dépasse en aucun cas l'intelligence d'un homme moyen du temps présent*". Dans l'intervalle, le monopole respectif continue à discuter de l'avenir des salamandres, au point de vue de leur prix, et du danger qu'entraîne leur prolifération incontrôlée. Seuls les Britanniques décident de protéger les salamandres en recourant aux vieilles lois anti-esclavagistes, bien que "*cette décision ne s'applique bien sûr pas aux Colonies et Dominiums*".

Chaque groupe humain et chaque pays envisage le problème des salamandres sous l'angle de ses propres intérêts et préjugés. Les ouvriers partent en grève parce que le travail d'esclaves des salamandres constitue une concurrence déloyale. Aux Etats-Unis, les journaux publient des récits de filles qui affirment avoir été violées par des salamandres, ce qui dégénère en parties de chasse, en lynchages et en exécutions de ces animaux sur des bûchers. "*Plus tard, l'exécution en public des salamandres sur des bûchers fut restreinte ; elle fut*

permise seulement les samedis et sous la surveillance du Corps des Pompiers". On profite de la circonstance pour incendier également quelques églises de noirs. A Paris, un percepteur d'impôts est suspendu à un réverbère avec un écriteau : "A bas les salamandres". Sur chaque bateau, qui transporte des salamandres, voyage un aumônier qui "toutes les nuits leur adresse un sermon où il dispense dans leurs esprits respect envers l'homme et reconnaissance, obéissance et amour pour leurs chefs à venir". Tandis que les salamandres meurent par millions en esclavage, et pendant que l'on étudie jusqu'aux propriétés nutritives de leur chair, on entame des discussions à propos de la possibilité qu'elles aient une âme. "Si elles la possédaient -allègue un polémiste-, nous devrions leur octroyer l'égalité économique avec l'homme, ce qui est absurde", tandis qu'un autre est d'avis "qu'elles soient salamandres, mais à condition qu'elles ne soient pas marxistes". Pour sa part, la Société Protectrice des Salamandres conseille de les pourvoir de "une petite jupe de vingt-six centimètres de long et de trente-quatre de large", afin qu'elles ne doivent pas "s'exhiber nues, ce qui blesse sûrement leur pudeur et cause une désagréable impression à tous les hommes convenables, et surtout aux femmes et aux mères". On opte finalement pour la solution qui consiste à les isoler par des palissades, où on lit des conseils édifiants: "Le succès dépend de votre travail. Ne perdez pas une seule seconde. Un jour compte seulement 86.400 secondes. Votre valeur est fonction de la valeur de votre travail. Vous pouvez construire une digue d'un

mètre de haut en cinquante-sept minutes. Travaillez pour être utiles à tout le monde. Si tu ne travailles pas, tu ne manges pas, etc."

Les salamandres n'écoutent pas seulement ces conseils : elles copient également d'autres traits des hommes qui les entourent. Les jeunes salamandres, par exemple, "*déclarèrent que l'on devait assimiler sous l'eau tout type de culture des hommes, en n'omettant ni le football, ni le fascisme, ni les perversions sexuelles*". Des conflits, tout naturellement, ne tardent pas à éclater entre les hommes et les salamandres, et ce sont les premiers qui se chargent de fournir des armes aux secondes, tout comme de leur inculquer leurs propres sentiments nationalistes et racistes, parmi lesquels se détache l'apologie de la salamandre de la Baltique, élaborée par le "*savant allemand Hans Thüring*". On définit cette salamandre comme "*le meilleur soldat du monde ... qui voit dans la guerre sa véritable et plus haute vocation*".

Les salamandres triomphent dans la guerre totale qui les oppose aux hommes, mais le destin de l'humanité ne s'est pas modifié :

"-Les hommes travailleront donc pour les salamandres ?

-Si tu veux le qualifier ainsi ... Ils travailleront dans des usines comme maintenant ; seulement, les maîtres seront différents. Il est possible que les choses ne changent pas tellement au bout du compte."

Il existe en outre la perspective que les salamandres d'Orient finissent par combattre celles

d'Occident. *"Les arguments, basés sur le pouvoir, l'économie, la loi, la culture, etc., ne manqueront pas"*, pour cela. Et une fois que les salamandres se seront entretuées, les hommes descendront des montagnes vers les côtes et *"il y aura des légendes sur des pays mythiques ... des légendes qui parleront peut-être d'une Angleterre, d'une France ou d'une Allemagne..."*.

"La guerre des salamandres" est évidemment une autre fable de SF qui, dans ses limites étroites, recèle une allégorie mordante à propos de la société humaine et du caractère éphémère des grands projets d'hégémonie.

EINSTEIN ET LA LOUTRE DE MER.

A la longue liste des oeuvres de SF, qui se servent des animaux pour se moquer de la haute opinion que l'homme a de lui-même et pour le rappeler à la réalité, nous ajouterons *"Le rat qui savait"*, de James Ransom (*"Fiction"* N°131), où la protagoniste est une rate de laboratoire, privée de liberté, de sexe, d'odorat et de vue, par la main de l'homme, mais qui, en dépit de ces handicaps, va atteindre le point culminant de la sagesse en travaillant clandestinement avec un cerveau électronique ; et *"Epitaphe"*, de Theodore Sturgeon (*"Fiction"* N°80), où l'humanité, condamnée à périr, comprend que ce sera la loutre de mer, à qui elle lègue sa sagesse, qui lui succèdera. Mais l'homme découvre, avant de s'éteindre, que la loutre est déjà bien plus évoluée que lui, au point qu'elle peut battre en brèche la

théorie générale d'Einstein, corriger les formules de Heisenberg concernant les quanta, et qualifier de blague une innovation définie comme le sommet de l'intuition mathématique et l'oeuvre la plus transcendantale de l'intelligence humaine.

NOUS SERONS LE PEUPLE.

Nous croyons que ce bref examen suffit pour nous donner un reflet fidèle de la SF en tant que genre littéraire qui, avec une profonde philosophie humaniste, décrète la tolérance à l'égard des apparentes différences de la race humaine, qu'elles soient de caractère physique et saillantes dans la vie de tous les jours ou d'un caractère plus original, extrapolées de la réalité et transposées dans d'autres dimensions cosmiques. De même, il est nécessaire de rappeler une fois de plus que si la SF recourt fréquemment à la fable ou à la comparaison avec des êtres extraterrestres, dans des termes tels que l'homme reste placé en état d'infériorité par rapport à d'autres espèces, cela n'implique pas une sous-estimation de ses valeurs mais une volonté d'attirer l'attention afin que celles-ci s'expriment en pleine authenticité, affranchies de déformations. Rien n'est plus étranger à la SF adulte que l'idée d'un surhomme - ou d'un suranimal - destiné à subjuguier littéralement la race humaine. Au contraire, la totalité des récits que nous venons d'énumérer ont été écrits avec une foi passionnée dans les possibilités à venir de l'homme. Comme l'a dit

Zenna Henderson, en évoquant les protagonistes de son œuvre :

"Certains m'ont demandé si le Peuple existait. Dieu le veuille ! Si nous étions tous comme le Peuple, ce monde ne serait-il pas merveilleux ? Peut-être serons-nous un jour le Peuple ..."

Notes :

(1) Charles Dobzynski, "Bradbury, fabuliste de notre temps", in "*Europe*", juillet-août 1957, page 81.

(2) Claude LEVI-STRAUSS, « *Race and History* », dans « *Race and Science* » (Scientific Analysis from UNESCO), Columbia University Press, 1961, page 224.

(3) Juan COMAS, « *Racial Myths* », dans « *Race and Science* », page 19.

(4) Kingsley Amis, "*New Maps of Hell*", Victor Gollancz Ltd., Londres, 1961, page 98.

(5) "*Time*" (édition latino-américaine), 13 mars 1964, page 57, commentant le livre « *Race : The History of an Idea in America* », de Thomas F. Gossett, S.M.U. Press.

(6) Otto KLINEBERG, « *Race and Philosophy* », dans « *Race and Science* », page 432.

(7) Juan COMAS, « *Racial Myths* », dans « *Race and Science* », pages 29-31.

(8) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 28 octobre 1966, page 20.

(9) « *La triple révolution* » (lettre des sociologues et économistes nord-américains au Président Johnson), dans « *Socialist Humanism* », comp. par Erich

FROMM ; version espagnole C/o Editorial Paídos, Buenos Aires, page 486.

(10) Renseignements tirés de : "**Time**" (édition latino-américaine), 28 octobre 1964, page 9 et suivantes.

(11) Renseignements tirés de : Juan COMAS, « *Racial Myths* », et de Harry SCHAPIRO, « *The Jewish People, a Biological History* », dans « **Race and Science** », pages 35, 36, 38 et 168.

(12) Juan COMAS, « *Racial Myths* », dans « **Race and Science** », page 18.

(13) Richard M. Titmuss, « *L'assistance sociale et l'art de donner* » et « *La triple révolution* », dans « **Socialist Humanism** », pages 418, 420 et 488.

(14) Renseignements tirés de : "**Time**" (édition latino-américaine), 1^{er} octobre 1965, page 14.

2) L'homme et sa liberté.

"Lorsqu'une société est parvenue à mouler la structure de caractère de l'homme commun de telle sorte qu'il lui est agréable de faire ce qu'il doit faire, celui-ci se sent satisfait des conditions que lui impose la société.

Comme l'a dit, à une occasion, un des personnages d'Ibsen : "Il peut faire tout ce qu'il veut parce qu'il ne veut que ce qu'il peut faire". Il n'est pas nécessaire d'expliquer qu'un caractère social qui se satisfait, par exemple, de la soumission, est un caractère mutilé.

Mais, mutilé ou non, il répond aux impératifs d'une société qui a besoin d'hommes soumis pour fonctionner de façon appropriée. "

Erich FROMM

« *L'application de la psychanalyse humaniste* »,
dans « *Socialist Humanism* »

*"La machine, auparavant un tyran du corps et de l'âme,
et maintenant un serviteur fidèle, assure donc à tout
individu sur la terre une vie d'une plénitude et d'une
diversité qu'il n'a jamais pu imaginer."*

Olaf STAPLEDON, « *Créateur d'étoiles* »

Le problème de la liberté joue de nos jours un rôle d'une complexité sans précédents, au fur et à mesure que s'affermirait la conscience que l'Etat despotique n'est pas le seul qui la restreigne et qu'il existe dans la société une multitude de facteurs, en apparence inoffensif mais dotés d'une puissante charge aliénante. C'est pourquoi ce chapitre de notre essai analyse la liberté dans son acception la plus vaste et passe en revue les divers critères qu'adopte la SF pour retracer les circonstances déformantes, qui entourent l'homme contemporain et mutilent sa personnalité, et pour en faire la satire. Ces circonstances trouvent leur origine dans la technification croissante de la société, dans l'implantation d'une économie de consommation reposant sur des principes déshumanisés, dans l'influence croissante des moyens de communication des masses et, d'après un examen plus serré que celui auquel on recourait jadis pour juger des règles de liberté, dans l'interférence coactive de l'Etat. La critique de ces facteurs d'aliénation n'est naturellement pas dénuée de discrimination - comme nous aurons l'occasion de le vérifier dans les pages

suivantes - , car l'anti-machinisme, l'ascétisme, l'isolement culturel et le "laissez faire" anti-étatique ne peuvent, à ce degré de l'évolution humaine, trouver place que dans un système féodal dont la philosophie est opposée à celle de la SF adulte. En d'autres termes, la liberté que nous évoquons est celle qui reconnaît le plein développement des possibilités de l'homme et la poursuite du progrès technique et scientifique, comme conditions sine qua non.

LA "MENACE" DU PROGRES.

L'homme contemporain assiste avec des sentiments mitigés au colossal développement de la technique et de la science, qui se déroule sur la scène de notre siècle. Il savoure d'une part les immenses avantages que lui procure le progrès et qui se traduisent dans de meilleures conditions de vie, mais l'inégale répartition des bénéfices accumulés ainsi que la mauvaise application de certains nouveaux fruits de l'intelligence humaine l'effrayent de l'autre. A cela s'ajoutent les effets du décalage existant entre la plus grande partie de la société et les connaissances spécialisées, qui sont l'apanage d'une petite minorité et qui revêtent par conséquent des caractéristiques presque magiques.

Les philosophes économistes et sociologues scrutent l'avenir avec préoccupation, quand ce n'est pas avec angoisse. Et les auteurs de SF, touristes accoutumés du monde à venir, non seulement ne partagent pas cet état d'âme mais manient à profusion le

lexique du "desesperanto", afin de nous prévenir des menaces qui se dessinent à l'encontre du bonheur et de la liberté de l'homme. Plus encore de l'essence même de la personnalité humaine. Au fil de leurs oeuvres défilent non seulement le danger de la guerre nucléaire, mais aussi les effets aliénants des moyens de communication de masses, de l'économie de consommation, de la publicité, de l'asphyxie culturelle. Les écrans de télévision de l'espionnage électronique, les tests d'espionnage psychique, les combustions de livres, la police idéologique, sont autant d'autres éléments de l'existence contemporaine qui, extrapolés au langage de la SF, prennent des proportions apocalyptiques. Enfin, les auteurs du genre sont également attentifs aux problèmes qui découlent des progrès que personne, même pas eux, n'oserait censurer.

Le progrès de la médecine a prolongé la moyenne de vie de l'homme et cela, ajouté à la diminution de la mortalité infantile, nous place devant la perspective que le monde comptera en l'an 2000 près de 7 milliards d'habitants (1). Peut-être les êtres humains devront-ils alors vivre entassés comme les protagonistes de "*Billenium*", de J. G. Ballard, ou comme les "consommateurs" indigents de "*Planète à gogos*", qui louent chaque nuit, en guise de dortoirs, les escaliers des hauts gratte-ciel, qui offrent l'aspect d'un "*fromage véreux*". Ou peut-être le cauchemar de "*The Tunnel ahead = Le Tunnel*" ("*IDES... ET AUTRES*", N°16), de Alice Glaser, deviendra-t-il réalité, et s'installera-t-il sur les routes d'un monde infernalement surpeuplé, un

tunnel, qui se fermera à intervalles irréguliers, pour asphyxier au gaz cyanure les élus du sort, appliquant par là sans discrimination le principe de dépeuplement. Il est, de même, possible que si la pollution qui, en quelques jours, a tué en 1963 plus de 400 personnes à New York et plus de 1.000 personnes en 1956 à Londres (2), continue, nos enfants devront porter des tampons anti-suie, comme le protagoniste *de "Planète à gogos"*, afin de se protéger contre l'air "*chargé de monoxyde (de carbone) et de brouillard*".

LA NOSTALGIE DU PASSE.

L'emphase avec laquelle la SF décrit souvent les risques de la société déshumanisée et technologique de demain, et la nostalgie avec laquelle elle évoque et idéalise le passé, semblent justifier le sobriquet de bucolique qu'on lui a fréquemment appliqué. Nous nous efforcerons pourtant de démontrer ici qu'en cette matière l'humour de la SF est aussi changeant que celui de ses auteurs. Dans "*The Heart of the Serpent*" ("*More Soviet Science Fiction*", Ivan Efrérov oppose de façon sensée la nostalgie du passé à la foi en l'avenir :

"La nature de l'homme est aussi complexe que son milieu. Tandis que nous tendons toujours en avant, nous nous attristons constamment sur l'écoulement du temps ou, plus exactement, sur la perte des belles choses du passé, sur des choses qui sont auréolées du souvenir et qui ont autrefois engendré des légendes au sujet d'âges d'or perdus dans les labyrinthes du temps. Les hommes

ne pouvaient cesser de regarder tout ce qui avait été bon dans le passé, ni en souhaiter le retour, car seuls les plus lucides pouvaient prévoir l'inévitable apparition de quelque chose de meilleur dans l'avenir. Et dès lors, une profonde mélancolie de ce qui s'en est allé, une tristesse nostalgique de ce qui a cessé d'être, une peine qui devient plus profonde en contemplant les ruines et les monuments anciens de l'histoire passée de l'homme, ont subsisté dans l'esprit des hommes".

La crainte de ce qui est neuf, apparentée à la crainte de ce qui est "*différent*", déjà citée, accompagne en fait l'homme depuis l'aube de la civilisation. Elle s'est manifestée dans les agissements de bandes masquées - les "*Canuts*" - qui, dans les premiers temps de la Révolution Industrielle, se sont obstinées à détruire les métiers à tisser, et elle s'exprime maintenant, par exemple, dans l'idée que l'automatisation engendrera une crise de chômage. Elle est naturellement associée à l'image d'une société injuste, qui utilise le travailleur comme s'il était une machine et qui le jette sur le tas d'ordures lorsqu'elle peut le remplacer par un autre élément plus économique et plus rentable. Dans son "*Eloge de l'oisiveté*", Bertrand Russell censure impitoyablement le système social où la technification engendre la misère au lieu d'engendrer abondance et loisirs. Il rappelle que l'organisation scientifique a permis de maintenir le niveau de production durant la Première Guerre Mondiale, avec un nombre moindre de travailleurs, et il affirme que si cette organisation s'était maintenue depuis l'armistice, il aurait été possible de

réduire au quart les heures de travail. *"Au lieu de cela, l'ancien chaos fut rétabli : ceux dont le travail était nécessaire, furent obligés de travailler de longues heures, et on laissait les autres mourir de faim, faute d'emplois"*. Une semblable aberration se fonde sur *"la moralité de l'Etat aux esclaves"* qui tient *"à la vertu du travail intense comme une fin en soi, plutôt que comme un moyen, dans un état de choses où un tel travail intense n'est plus nécessaire"*. Russell aspire par contre à une société où, grâce aux loisirs résultant de la technique, *"règneront bonheur et joie de vivre, au lieu de nerfs usés, de lassitude et de dyspepsie"*. Ce qui suffira pour nous réconcilier de façon sensée avec le progrès.(3)

LA SANCTIFICATION DE LA TECHNOLOGIE.

Il n'y a pas que les auteurs de SF qui semblent cultiver occasionnellement l'idée que toute époque passée a été meilleure. Même les sociologues, qui adoptent une attitude critique à l'égard des déformations et hypertrophies de la technologie et de l'organisation de l'entreprise, se voient dans l'obligation d'alerter leurs collègues et le public en général contre la tentation du bucolisme. Mathilde Neil signale que ce qui est dangereux c'est la *"sanctification de la technologie"*, qui cesse d'être *"un moyen capable d'humaniser la vie"* pour devenir une fin en soi, et elle dénonce :

"Les objets que crée la technologie - dont le processus n'est pas compris par les consommateurs -

ont revêtu un caractère mystérieux, sont les objets d'un nouveau culte ... Le culte moderne de ce qui est neuf, soutenu par la publicité, permet à l'individu de s'évader, à travers ses désirs, d'un présent dépourvu de signification. Une fois que l'on admet que l'homme technologique ne peut pas trouver un moyen de s'exprimer dans le travail abstrait, bureaucratique, mécanisé et subdivisé des grandes usines et des grands bureaux, l'attraction d'un objet que l'on doit acquérir et la conviction mystique que son acquisition apportera du bonheur, contribuent à assigner un faux but à la journée de travail".

Mais le même auteur exprime que la solution ne consiste pas à revenir à la vie de la société pré-industrielle, car cela

"supposerait que cette société ait au préalable engendré une humanité relativement heureuse et libre ; et l'Histoire, avec son énumération de malheurs individuels et de guerres religieuses, civiles et internationales, nous démontre qu'il n'en a pas été ainsi. Ceux qui accusent la technologie d'être directement responsable de l'aliénation de l'homme moderne, oublient que l'homme a toujours été plus ou moins aliéné, qu'il n'a jamais été ce qu'il aurait dû être, un individu autonome en harmonie avec le monde ... Le développement de la technologie dote l'aliénation actuelle de caractéristiques spéciales, mais elle n'en est pas directement responsable".

Mathilde Neil observe finalement :

"Le désir de fournir une vie matérielle décente à tous, d'affranchir les hommes de travaux ennuyeux ou épuisants, de prolonger la vie humaine, de créer de nouveaux objectifs, dénote une somme d'aspirations sensées. Si la technologie cessait d'être une "fin" pour devenir un "moyen", si elle servait l'homme vivant, elle aiderait à une synthèse harmonieuse entre les individus et leur milieu, elle s'humaniserait à nouveau et engendrerait un univers humain." (4)

Pour sa part, William H. Whyte avertit, dans son travail d'une grande valeur sur *"l'homme organisation"* : *"Nous avons déjà assez de problèmes sans devoir compliquer la discussion avec une nostalgie déplacée, et, en comparant la vieille idéologie avec la nouvelle, je ne prétends pas opposer le paradis au paradis perdu, un 19^{ème} siècle idyllique à un 20^{ème} siècle déshumanisé." (5)*

DU ROBOT A L'ENFER RURAL.

Il est indubitable que, tant que l'homme commun ne voit pas l'automation et la technification comme des facteurs déterminants pour son bonheur mais comme des phénomènes presque magiques mus par des forces indépendantes de sa volonté, le sentiment de sanctification sera accompagné par un autre de crainte.

Cette attitude se trouve correctement reflétée dans *"Les robots"*, de Isaac Asimov, un recueil de nouvelles qui décrivent la participation croissante des robots au développement de la société humaine. Dans ces récits, la résistance aux robots, cette main-d'oeuvre

compétitive, traduit la préoccupation des syndicats, et les sentiments hostiles qu'inspirent les robots en tant que "race" différente, capable de prendre à un moment déterminé les rênes du gouvernement, sont déterminants. Malgré les éloges que Asimov adresse à la société future, qui sert de scène à ses nouvelles, le fait que l'oisiveté continue à y être un fantôme ne témoigne en fait pas très bien de son niveau d'évolution sociale. La description des adversaires au progrès recèle pourtant un profond accent de véracité : *"ils auraient été contre la mathématique ou contre l'art d'écrire s'ils avaient vécu à l'époque adéquate"*. Les trois lois conçues par Asimov pour contrôler l'activité robotique tiennent, de même, compte de la nécessité que la machine soit au service de l'homme et que les rôles ne soient pas inversés :

"Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.

Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première Loi.

Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la première ou la deuxième Loi."

Avec un point de départ inverse - celui du triomphe possible du robot sur l'homme -, notre nouvelle "*Olaf y las explosiones*" - "*Olaf et les explosions*" ("*Memorias del futuro - Souvenirs du futur*" / "*IDES ...ET*

AUTRES" N°9) revendique également la victoire finale de l'homme sur la machine.

Comme nous l'avons dit, la nostalgie bucolique trouve un écho dans la SF, dans la mesure où celle-ci recourt au langage du "*desesperanto*" pour exprimer son pressentiment des dangers implicites dans la technologie déshumanisée, bien que cela recèle une contradiction avec le vocable "*science*", compris dans la définition si souvent controversée du genre.

Une semblable attitude a poussé le critique anglais Kingsley Amis à dire, dans le prologue au "**Son du cor**", de Sarban : "*L'enfer rural de Sarban ... est en ce sens une critique de cette vaste clique d'auteurs qui ne peuvent voir que de futurs systèmes oppressifs en des termes de lavage de cerveau et de déferlement de télévisions ... Voilà Sarban pour nous montrer la fausseté du consentement sentimental - que l'on peut trouver en dehors de la SF aussi bien qu'en son sein - comme quoi seules la ville, la machine et la publicité tuent alors que la campagne réhumanise*". Spécifions que "**Le Son du cor**" décrit un monde hypothétique, dominé par les nazis après leur triomphe lors de la Seconde Guerre Mondiale ; on a dans ce monde instauré l'esclavage d'êtres biologiquement modifiés et les seigneurs féodaux organisent des chasses "*au renard*" avec des proies humaines.

LES NUANCES DU BUCOLISME.

D'après nous, l'Anglais J. G. Ballard est l'auteur qui, au travers de quelques-unes de ses allégories, se soucie le plus franchement de la possibilité du saut dans le passé. Ce saut, psychologique, physique et géologique, est le thème central d'une bonne partie de son oeuvre et il atteint son apogée dans "*Le jardin du temps*" ("*Billenium*") avec une opposition baroque entre l'arrogant comte bercé par "*les notes d'un rondeau de Mozart que sa femme exécutait au clavecin*" et une "*marée déferlante*" de loqueteux qui, personnifiant l'histoire, progresse inexorablement jusqu'à rompre le charme qui maintient en vie le délicieux couple.

L'attitude aristocratisante qui est reflétée dans cette nouvelle n'est non seulement pas typique de la littérature de SF mais elle choque aussi par sa philosophie. Ce que regrettent les auteurs de SF lorsqu'ils se laissent aller à la nostalgie, ce sont non pas les raffinements de comtes désuets mais, par exemple, les valeurs humaines prostituées par une société de consommation qui déifie la recherche de statuts, la mystification culturelle ou la sophistication régentée.

Nous trouvons, dans le roman "*Demain les chiens*", déjà cité, de C. Simak, un exemple beaucoup plus typique de la forme qu'adopte l'esprit bucolique dans la SF adulte. Là les hommes, fatigués par le trafic déshumanisant des villes, se réfugient à la campagne, pour opter ensuite pour la mutation en une espèce différente, se transférant sur Jupiter, ou pour se confiner dans les temples du sommeil à Genève, ou pour retourner à la vie champêtre avec l'arc et la flèche.

L'auteur recourt à deux reprises, dans ce même roman, à l'âtre pour symboliser les petits plaisirs domestiques : *"C'était un anachronisme, mais un anachronisme convenable, quelque chose que l'homme avait conservé depuis l'époque des cavernes. Inutile, car le chauffage atomique était plus efficace ... quoique moins beau. Il n'était pas possible de contempler oisivement les atomes, de rêver et de construire des châteaux en l'air"*.

Dans *"Une histoire des temps à venir"*, de H. G. Wells, la mélancolie bucolique exprime un sentiment de révolte sociale. Les protagonistes de cette longue nouvelle, un couple d'amoureux, vivent dans une société rigidement stratifiée en classes. Les travailleurs, en uniformes et numérotés, végètent dans des conditions inhumaines. Etant donné que les protagonistes de l'oeuvre restent réduits à l'indigence après s'être mariés, ils décident de s'installer à la campagne qui, exploitée par la Compagnie d'Aliments, est totalement dépeuplée, et le seul fait de s'y rendre constitue une excentricité. Les conditions de vie sont difficiles dans le hameau abandonné que choisissent les protagonistes, car les moyens de subsistance leur font défaut. Ils finissent par devoir regagner la monstrueuse mégapole, afin d'affronter la réalité.

"Boulevard Alpha Ralpha", de Cordwainer Smith (*"Fiction"* N°128), place par contre le couple de Paul et Virginie dans une société parfaite, où n'existent non seulement pas les inégalités mais encore dont on a également éliminé les différences de nationalité et de langue, les maladies, les accidents, etc. Dans le but de

mettre à l'épreuve la capacité de l'homme à utiliser son libre arbitre, on autorise un retour à des conditions passées : "*Partout, hommes et femmes travaillaient avec une volonté farouche à construire un monde plus imparfait. J'entrai moi-même à l'hôpital et en ressortis Français ... Les maladies étaient libérées. Avec de l'espoir, de la chance et de l'amour, je pouvais vivre mille ans. Ou je pouvais mourir demain*". La situation est équivoque, parce que la certitude torturante, que l'expérience a été minutieusement programmée et qu'elle prendra fin lorsque les "*Seigneurs des Instruments*" en décideront ainsi, coexiste avec l'angoisse de jouir avidement des nouvelles sensations : l'amour, la peur. Bien plus, on entrevoit la possibilité que la vie parfaite transforme les êtres en "*des machines qui pensent qu'elles sont des hommes*". Le charme finit par se rompre et on implante à nouveau cette perfection réprouvée précédemment ; pourtant, d'une part, le sentiment que l'ordre technique n'est pas tout et, de l'autre, la nostalgie de l'amour perdu continuent à s'agiter dans l'esprit du protagoniste.

Les protagonistes de "*Poker face*", de Theodore Sturgeon ("*Without sorcery*"), fuient également un monde parfait, régi par des machines, et ils trouvent refuge sur la Terre pour découvrir un sens à leurs vies au milieu du bouillonnement des conflits humains : "*Comprenez-vous que je n'avais jamais vu auparavant de couleur, ou de mouvement, ou de discussion, ou d'amour, de haine, de bruit, de confusion, de croissance, de mort, de rire ? Vous imaginez-vous mes*

premiers contacts enthousiastes avec une querelle de rue, un embouteillage de trafic, une grève d'ouvriers ? J'aurais peut-être dû m'en horrifier ... mais je n'avais jamais vu de telles merveilles, des événements si grandioses et si profonds, et si émouvants".

C'est précisément la même philosophie qui amène l'explorateur cosmique de "*La morada del hombre - le séjour de l'homme*", de Angélica Gorodischer ("*Los argentinos en la luna*"), à tourner le dos à un soi-disant paradis terrestre.

LA SAVEUR DES SOUVENIRS.

Ray Bradbury est l'auteur en qui beaucoup croient trouver, d'une façon équivoque, le défenseur le plus lucide du bucolisme. Bradbury est certainement un amoureux des petits plaisirs de tous les jours, des arômes et des couleurs et des sons de la nature, des confitures familières de la grand-mère, du vin de l'été, de la poésie des vieilles choses, du dernier tram citadin, des souvenirs de l'enfance. La Machine à bonheur du "*Vin de l'été*" crée l'illusion d'un voyage à travers le monde sans bouger de place (et elle rate son but car on ne peut pas surpasser la beauté fugace d'un coucher de soleil) ; "*La fusée*" de "*L'homme illustré*" semble parcourir le Cosmos sans quitter le chantier où l'a construite Fiorenzo Bodoni, l'homme qui se contente de cet artifice parce que "*seuls les riches font des rêves et possèdent des fusées*" ; la Machine à explorer le temps de "*L'odeur de la salsepareille*" ("*Un remède à la*

mélancolie") n'est qu'un grenier qui mène dans le passé sur les ailes du souvenir.

Mais l'interprétation de cette passion pour la beauté des choses simples comme une preuve d'hostilité au progrès, prouve à quel point est distordue dans certains esprits l'idée du progrès même, dont l'unique ligne de mérite serait déterminée par un critère d'utilité ou de "fonctionnalité" technique.

En réalité, Bradbury s'élève précisément contre cette idée déformée, fruit de la "technolâtrie", et non contre l'essence du progrès. Bien que le problème ne s'arrête pas ici. Comme nous le verrons plus loin, Bradbury censure aussi, sévèrement, l'emploi aliénant ou homicide de certains des produits les plus nobles de la sagesse humaine, comme le sont les moyens de communication de masses et l'énergie atomique. Mais ses oeuvres critiques alternent avec d'autres qui exaltent les possibilités "*gratifiantes*" de la technique et de la science. Ou l'auteur se garde de déclarer que ses craintes s'élèvent non pas contre le progrès en lui-même mais contre la mauvaise application que fera l'homme de ses fruits.

Dans "*La machine volante*" ("*Les pommes d'or du soleil*"), un empereur chinois de l'an 400 de notre ère fait exécuter l'inventeur d'une machine volante, malgré son amour pour les jouets mécaniques, car il est impossible de prévoir si un jour un autre homme "*dans un appareil ... fait de papier et de bambou, ne viendra pas, en volant, jeter d'énormes pierres pour démolir la*

Grande Muraille", et "que représente la vie d'un seul homme quand il s'agit de millions d'autres hommes ? "

LES ASTRONAUTES PAYSANS.

Les auteurs de SF concilient parfois l'idée de progrès avec la persistance de formes simples et humaines de vie. Rappelons "*L'étranger*", de Ward Moore ("*Fiction*" N°81)., qui raconte comment un fermier extraterrestre, exilé d'une planète technologique, apporte à l'homme les avantages de ses facultés curatives et fécondes.

D'autres nouvelles se situent dans la même lignée. Dans "*Le Golem*", de Avram Davidson ("*Fiction*" N°35), une réplique du légendaire automate de Prague se met nu service d'un humble ménage qui, étranger aux élucubrations scientifiques et métaphysiques, l'emploie à des tâches aussi simples que celle de tondre le gazon.

Dans "*Couvée astrale*", de Bill Brown ("*Fiction*" N°8), un journaliste, avide de nouvelles à sensation, découvre avec ahurissement un ménage campagnard qui a reçu la visite d'un couple de fermiers extraterrestres, avec lesquels ils ont échangé des oeufs de poules contre des oeufs de canards des étoiles : "*ça ressemble à une espèce de petit hippopotame et ça ressemble aussi à une hirondelle. Seulement, ça a six pattes*". Mais il ne parvient à trouver aucune preuve de ce troc, car le ménage a inopportunément mangé les "canards" en question.

Et dans "*Le bâton de Miouhou*", de Theodore Sturgeon ("*Fiction Spécial*" N°16), un enfant égaré arrive d'une autre planète en apportant un bâton volant capable de révolutionner la science terrienne mais il n'est, pour lui, qu'un jouet d'enfant.

UN NOUVEAU FLAMBEAU.

Comme nous l'avons dit auparavant, la SF adulte ne se borne pas à censurer le mauvais usage des nouveaux éléments techniques ou scientifiques mais elle consacre une partie louable de ses efforts imaginatifs à exalter les nouvelles et merveilleuses perspectives que le progrès ouvre à l'homme.

Et nous commencerons, pour bannir les idées erronées auxquelles nous avons fait allusion à propos de la philosophie de Bradbury, par citer quelques-unes des nouvelles où cet auteur entreprend un panégyrique enthousiaste des progrès de la civilisation.

Dans "*Icare Montgolfier Wright*" ("*Un remède à la mélancolie*"), pendant la nuit qui précède le premier voyage sur la Lune, défilent dans les rêves de l'astronaute les images superposées de tous les pionniers qui l'ont devancé dans la conquête de l'espace :

"Icare Montgolfier Wright ... Né neuf cents ans avant Jésus-Christ. Ecole communale: Paris, 1783. Etudes secondaires : Kitty Hawk, 1903. Diplôme de la Terre à la Lune en ce jour, si Dieu le veut, 1^{er} août 1965. Mort et enterré, avec un peu de chance, sur Mars en l'été de l'année 1999 de Notre-Seigneur".

Nous assistons, dans "*Les pommes d'or du soleil*", inclus dans le recueil du même nom, à la répétition de la tentative de Prométhée, bien que ce soient cette fois les astronautes qui se rendent jusqu'au Soleil en quête de la coupe du feu sauveur :

"Voilà la Coupe ! Que tous les savants, que tous les croyants y boivent ! Qu'ils s'en servent pour éclairer la nuit d'ignorance, de superstition, qu'ils combattent avec son aide le froid et cette grande peur qu'éveillent dans l'âme humaine l'obscurité et le manque de foi !"

Les prêtres des "*Machines à bonheur*", nouvelle qui donne également son titre au recueil dans lequel elle figure, se réconcilie avec le téléviseur - l'ennemi auquel Bradbury n'a jamais accordé de répit -, car c'est sur son écran que se dessinera le commencement d'une grande aventure : le saut de l'homme dans l'espace cosmique.

"*L'abîme de Chicago*" ("*Les machines à bonheur*") raconte comment, sur un monde desséché par la guerre et le ressentiment, un vieillard s'impose le devoir de maintenir vive l'image de la société en rappelant les choses insignifiantes et médiocres, les seules qu'il connaissait, car elles sont encore meilleures que la haine et la mort et elles peuvent re-canaliser le monde sur les voies de la civilisation. Ainsi, il évoque les boîtes de conserves multicolores, le tableau de bord chromé d'une Cadillac, les paquets de cigarettes avec leurs emballages craquants de cellophane, le café, les citrons et les oranges, les caramels, les fleurs artificielles, les

ferrailles resplendissantes, les téléphones, les réfrigérateurs, ...

"Vacance" ("*Les machines à bonheur*") raconte l'histoire d'un couple qui, fatigué du tumulte de la civilisation, se demande une nuit :

"Ne serait-ce pas magnifique si nous nous éveillions demain, que tous les gens aient disparu du monde et que tout recommence à nouveau ? ... Rien de violent. Simplement, que tous disparaissent de la surface de la Terre. Que restent seulement la terre et la mer et les choses qui poussent, comme les fleurs et le gazon et les arbres fruitiers. Et que subsistent les animaux, bien sûr. Tout, moins l'homme, qui chasse lorsqu'il n'a pas faim, qui mange lorsqu'il en a marre, et qui est pervers lorsque personne ne l'a embêté ... Cela me plaît. Tout le temps devant nous. Les vacances d'été les plus longues de l'histoire".

Le souhait est exaucé et le couple entame avec son enfant un interminable pique-nique à travers tout le territoire des Etats-Unis, transformé en une immense cour de récréation bucolique. C'est alors qu'au milieu de la solitude se manifeste l'autre désir, le désir qui exprime la nostalgie du contact humain, de la civilisation :

"Ne serait-ce pas magnifique si nous nous endormions cette nuit et que tout revenait d'une certaine façon ? Toute la sottise, tout le bruit, toute la haine, toutes les choses terribles, tous les cauchemars, tous les gens mauvais et les enfants stupides, toute la cohue,

toute l'insignifiance, toute la confusion, tout l'espoir, tous les besoins, tout l'amour."

"La vitre couleur fraise" ("Un remède à la mélancolie") raconte l'indécision d'un colonisateur de Mars qui hésite entre sa nostalgie du passé, en l'occurrence la Terre, et son compromis avec le futur, en l'occurrence Mars. Les paroles par lesquelles il ratifie son choix de Mars peuvent être prises comme une profession de foi de Bradbury :

"Ce qui est important, c'est que l'Homme demeure. L'Homme, ainsi, avec une H majuscule. Je suis partial, bien sûr, puisque j'appartiens à l'espèce, moi aussi. Mais il n'y a pas d'autre façon d'atteindre cette immortalité dont parle tant l'homme. Il faut se multiplier, se disséminer dans l'univers ... Et j'ai pensé que si, pour entreprendre quelque chose de neuf, il fallait recourir à quelque chose de vieux, pardieu, je l'utiliserais ! Les livres d'histoire racontent que, il y a mille ans, ils plaçaient dans une corne de vache des charbons qu'ils attisaient pendant la journée, et ils transportaient de la sorte, en processions, le feu d'un endroit à un autre. Et ensuite, ils allumaient le feu pour la nuit avec les braises qui restaient du matin. Sans cesse un nouveau flambeau, mais également quelque chose que l'on réutilisait. De sorte que j'ai soigneusement pesé le pour et le contre. Le Vieux vaudrait-il tout notre argent ? - me suis-je demandé -. Non, seules les choses que nous entreprenons avec ce qui est Vieux ont de la valeur. Bon, c'est dans ce cas le Neuf qui vaut tout notre argent ? - me suis-je demandé -

... Oui ! - ai-je répondu -. Et si je peux lutter contre ce qui nous attache à la Terre, j'imbiberai mon argent de kérosène et je gratterai une allumette."

DES SAINTS ET DES ELECTRONS.

La seule attitude de Bradbury ne suffirait pas à démontrer que la SF prend le parti du futur malgré ses craintes au sujet de la capacité de l'homme à utiliser de façon sensée les fruits de la civilisation. Mais il existe de multiples exemples comme quoi cette philosophie progressive affleure même dans les oeuvres du genre qui recourent au plus pur langage du "desesperanto".

La nouvelle "*Dialogue avec le robot*", de Anthony Boucher ("*Fiction*" N°78), nous confronte à une société technocratique, où un représentant de l'Eglise Catholique, réduite à la clandestinité et à la pauvreté primitives, part à la recherche du cadavre miraculeux de Saint Thomas d'Aquin qui, avec sa logique irréfutable, pourra servir à ramener les hommes à la foi. Lorsqu' il le trouve finalement, il découvre que "*le miracle était une oeuvre de la Technarchie*", un robot. Mais le prêtre comprend qu'il a accompli un tour complet, que celui-ci est le triomphe, la fin parfaite de la quête. Le cerveau électronique, absolument logique, utile à n'importe quelle fonction, qui convertit les hommes par sa pure force, montre que "*nous nous sommes trop longtemps reposés sur la foi seule, alors que nous ne vivons plus en une époque de foi. Nous devons faire appel à la raison*".

Dans "*Le gardien de la flamme*" ("**Fiction**" N°27) de Walter M. Miller, l'Eglise est également soumise à la pauvreté, dans un monde dévasté par l'hécatombe atomique :

"Cela avait été le Déluge de Flammes qu'avaient suivi les pestes et les fléaux divers, et enfin la folie collective qui devait conduire à l'Age de Simplification. Au cours de cette dernière époque, les ultimes représentants de l'humanité, saisis d'une fureur vengeresse, avaient taillé en pièces tous les politiciens, techniciens et hommes de science ; en outre, ils avaient brûlé tous les ouvrages et documents d'archives ... En ce temps-là, on avait poursuivi d'une haine sans précédent tous les écrits, tous les hommes instruits."

L'Eglise accorde asile aux savants mais le peuple envahit périodiquement les monastères et pend les fugitifs, pendant que les moines se vouent à la préservation des textes, qui renferment le patrimoine du savoir humain, en les copiant avec acharnement, bien qu'ils ne comprennent pas leur signification. D'après la légende, un des savants pendus est le bienheureux Leibowitz, et un moine, qui trouve par hasard plusieurs manuscrits inintelligibles qu'il attribue au martyr, consacre sa vie à les copier. Les documents ne sont que les croquis, diagrammes et pronostics hippiques d'un électricien juif, mais le dévot les considère comme une des grandes reliques de la civilisation. Le moine voit son rêve, d'assister à la béatification de Isaac Edward Leibowitz, réalisé ; ce qui demeure à la conclusion de l'histoire est la constance de l'homme à sauver la science

et la technique grâce à *"des livres enrichis d'admirables enluminures, des livres qui traitaient de choses incompréhensibles, des livres patiemment recopiés par des hommes dont la tâche ne consistait pas à comprendre, mais à sauvegarder"*.

Dans une autre optique, *"Amitié à haute tension"*, de Fritz Leiber (*"Fiction"* N°122), nous présente un maniaque d'extrême-droite, adversaire du progrès et des machines, qui n'aimait que le vrombissement des électrons lorsqu'ils parcouraient les câbles à haute tension. Le protagoniste, heureux, pense que l'électricité *"parcourt les lignes d'Europe et d'Asie et s'infiltré parfois sur le territoire soviétique, pour surveiller les communistes sans doute. Les défenseurs électriques de la paix"*. Mais il subit bientôt une désillusion :

"Ce matin même, l'électricité m'a dit qu'elle venait de se donner un gouvernement mondial ... et il y a maintenant de l'électricité russe dans nos lignes et de l'électricité américaine dans les lignes soviétiques. Elle va des deux côtés sans la moindre pudeur. Elle n'a pas une once de préférence pour les Etats-Unis ou pour la Russie ... L'électricité est décidée à arrêter toute guerre importante, même si c'est une guerre juste ou si la défense de l'Amérique est en jeu. Elle se fiche complètement de nous. Tout ce qui l'intéresse, c'est de conserver intactes ses lignes et ses centrales. Elle tuera tous ceux qui essaieront d'appuyer sur le bouton de lancement des missiles, ici ou en Russie. J'ai parlementé avec l'électricité, je lui ai dit que j'avais toujours pensé

qu'elle se conduirait en bonne américaine. Je lui ai rappelé Franklin et Edison. Finalement, je lui ai ordonné de revenir dans le droit chemin mais elle s'est contentée de ricaner".

Cette électricité, qui ne se compromet pas avec les prises de position politiques est, en vérité, le symbole de la technique et de la science tels que les entend la SF adulte.

L'HOMME SERA SAVANT ET POETE.

La SF d'origine soviétique est peut-être celle qui conditionne le moins ses espoirs dans les services que la technique peut rendre à l'homme, et celle qui se soucie le moins du risque que la machine assume des pouvoirs hégémoniques. Cette attitude s'explique probablement par le fait que la majorité des auteurs soviétiques du genre sont à la fois des scientifiques et des techniciens. Un exemple typique de cette littérature est "*La nébuleuse d'Andromède*" du professeur de paléontologie Ivan Efrémov, qui décrit une utopique société à venir avec une surabondance d'informations et de termes scientifiques. Réagissant nettement contre cet excès de spécialisations, un des protagonistes, dans "*La ballade des étoiles*", de G. Altov et Valentina Jouravleva, commente :

"J'ai lu un roman où les hommes de l'avenir se distinguent surtout par l'abondance des termes scientifiques et techniques dont ils usent. Je pense qu'il en ira tout autrement et que le langage humain sera de

plus en plus empreint de poésie ... Bien entendu, les hommes de l'avenir comprendront mieux que nous l'essence des phénomènes. La science doublera et triplera la force de vision scientifique de l'humanité. Mais l'art décuplera la force de perception poétique des phénomènes. L'homme futur sera poète et savant. Plus précisément encore, il sera les deux à la fois car, au-delà d'une certaine limite, les deux notions ne feront plus qu'une."

D'autres oeuvres soviétiques qui reflètent la confiance dans la prédominance de l'homme sur la machine sont "*Siema*", "*La machine CE N°1*" et "*Le monde que j'avais quitté*", de Anatoli Dnieprov ; "*Réflexe spontané*" et "*Le grand C. I. D.*" de Arcady et Boris Strougatski". "*Les six allumettes*", de ces deux derniers auteurs, ainsi que "*Le lotus d'or*" de M. Grechnov et "*Infra Draconis*" de G. Gurevich, exaltent avec la même emphase optimiste l'intrépidité des chercheurs scientifiques et des explorateurs spatiaux prêts à sacrifier leur vie sur les autels de l'avenir.

Disons pour finir que, tout comme l'auteur de SF réagit en face de la technique déshumanisée en revivant certaines nostalgies bucoliques, le spectre du retard et de la paralysie historique provoque de même une réaction d'ampleur égale mais en sens inverse. Notre nouvelle "*El último reducto - le dernier bastion*" ("*Adiós al mañana*") imagine un Buenos Aires du troisième millénaire avec des réminiscences de grand village, fruit d'un décalage avec le progrès du reste du monde. Le protagoniste ne rêve certes pas de la paix des

champs, mais du fracas de la civilisation lointaine qui lui est interdite.

NOUVELLES FORMES D'ESCLAVAGE.

La SF trouve dans l'aliénation de l'homme, consommateur au sein de notre société, un des filons les plus féconds pour son imagination satirique. Peut-être est-ce la thématique où les extrapolations du genre adoptent les contours les plus réalistes, au point que la technique de la fiction semble parfois se diluer et se transformer en celle de l'essai. Il y en a des passages dans "*Planète à gogos*", de Pohl et Kornbluth ; dans "*The Midas Plague*", de P. Pohl ("Spectrum") ; dans "*La bétonneuse*", de Ray Bradbury ("*L'homme illustré*") ; et dans d'autres pièces magistrales de la SF que l'on pourrait considérer comme des versions romancées des études de Fromm sur l'aliénation de l'homme ; des recherches de Vance Packard ayant trait à la philosophie du gaspillage, aux symboles de prestige, à la publicité et à la violation de l'intimité ; ou des réflexions de Whyte à propos de l'homme-organisation.

Comme nous le démontrerons par de nombreuses citations extraites d'oeuvres de SF, ce genre confronte la réalité de l'économie de marché à une philosophie analogue à celle qui inspire le commentaire suivant à Fromm :

"L'"homo consumens" est l'homme dont le but essentiel consiste principalement non pas à "posséder" des choses mais à "consommer" toujours plus, en

compensant par là sa vacuité, sa passivité, sa solitude et son angoisse intérieures. L'individu, qui n'a pas de contrôle sur les circonstances de son travail, se sent impuissant, seul, las et angoissé, dans une société caractérisée par des entreprises gigantesques et par des bureaucraties industrielles, gouvernementales et syndicales, démesurées. Simultanément, la nécessité de lucre des grandes industries de consommation recourt à la publicité et le transforme en un homme vorace, qui tète à perpétuité, qui désire consommer toujours plus, afin que tout devienne pour lui article de consommation: les cigarettes, les boissons, le sexe, le cinéma, la télévision, les voyages, et même l'éducation, les livres et les conférences. On crée de nouveaux besoins artificiels et on modèle les goûts de l'homme ... L'avidité de consommer ... est en train de devenir la force psychique prédominante dans la société industrielle contemporaine. L' "homo consumens" se submerge dans l'illusion de bonheur, tandis qu'il souffre inconsciemment des effets de l'ennui et de sa passivité. Plus son pouvoir sur les machines est grand, plus grande est son impuissance en tant qu'être humain ; plus il consomme, plus il devient esclave des besoins croissants que le système industriel crée et manie ... La liberté de consommer devient l'essence de la liberté humaine ... Ce que je souligne ici, n'est pas que l'on doive restreindre la production en tant que telle mais que l'on doive, les besoins optimaux de la consommation individuelle une fois satisfaits, la canaliser en vue de la multiplication des moyens de

consommation sociale tels que les écoles, les bibliothèques, les théâtres, les parcs, les hôpitaux, les transports en commun, etc. La consommation individuelle toujours croissante des pays hautement industrialisés illustre le fait que la concurrence, la cupidité et l'envie sont engendrées non seulement par la propriété privée mais également par la consommation privée non freinée." (6)

LE POTAGE ORGASMIQUE.

Il ne s'agit pas de prendre comme seul point de référence les travaux de ceux qui critiquent la déshumanisation progressive de la société et de ses valeurs. Beaucoup des apologistes de l'économie de marché, emportés par leur enthousiasme, proclament ingénument la vigueur de leur doctrine, la fondant sur une grossière inversion de valeurs qui porte déjà en elle le sceau caricatural de la SF.

Dans "*The Strategy of Desire*", Ernest Dichter, pionnier de l'enquête de la motivation, exprime des concepts qui, vus d'une perspective humaniste, n'ont même pas besoin de passer par le tamis de la satire littéraire pour acquérir un accent échevelé. Tout comme Hermann Kahn, le théoricien de la guerre nucléaire, qui a réuni suffisamment de mérites pour devenir le Docteur Insolite de la fiction, Dichter pourrait de même s'identifier au Fowler Schocken de "*Planète à gogos*". Les élucubrations de Dichter nous transportent candidement sur un monde de cauchemar que l'auteur

imagine comme idéal. Son oeuvre repose l'avenir de la prospérité économique sur la manipulation sans scrupule de l'irrationalité de l'homme :

"L'industrie de l'automobile tomberait en faillite du jour au lendemain si les voitures n'étaient achetées que par les personnes qui en ont réellement besoin ... Notre problème consiste à faire en sorte que les gens se comportent de la façon dont il nous semble qu'ils devraient le faire ... En d'autres termes, dans de nombreuses activités de vente, lorsqu'on est confronté au problème de l'irrationalité, il faut à tout prix maintenir l'illusion de conduite rationnelle." (7)

Tout se justifie à partir de cette prémisse dans le but de promouvoir les ventes, la mystification incluse : *"Pour le dire avec cynisme (à la femme moderne), il faut la tromper d'une autre manière"*. (8)

Avec ce critère, il est permis de développer des théories qui conduisent la déshumanisation et le fétichisme du commerce jusqu'à leurs ultimes conséquences. Dichter parle solennellement de *"la personnalité du savon"*, de savons *"jeunes"* et *"vieux"*, *"coquets"* et *"conservateurs"*, de l'*"âme fondamentale"* d'un gâteau, d'une cigarette, d'une canne à pêche ou d'une bouteille de whisky, de la carrosserie comparable à celle de la *"maîtresse"* et du sedan comparable à l'*"épouse"*, ou de l'auto considérée comme symbole phallique, de la motivation qui existe derrière l'habitude de manger des pommes de terre frites, du potage comme élément *"orgasmique"*. L'adoration des objets atteint son apogée dans la théorie selon laquelle :

"la connaissance de l'âme des choses est, probablement, une façon très directe, nouvelle et révolutionnaire, de découvrir l'âme de l'homme. Le pouvoir que détiennent les différents types d'objets, pour mettre en relief les nouveaux aspects de la personnalité, est très grand. Plus intime sera la connaissance des différents types de produits, plus riche sera la vie de l'homme ... Toute nouvelle acquisition constitue un enrichissement de notre personnalité". (9)

Il est important de signaler finalement, du point de vue du respect pour la personne humaine, le fait que Dichter prône l'usage de la duperie, comme moyen pour promouvoir les ventes, même en ce qui concerne la délicate rubrique des médicaments :

"Lors des quelques enquêtes que nous avons menées à terme pour un remède stomacal, nous avons découvert que, lorsque nous suggérions aux gens de prendre le flacon et de voir comme le médicament en tapissait l'intérieur, nous étions en train d'utiliser exactement le même aiguillon irrationnel qu'afin d'engendrer la conviction de l'éventuelle efficacité du remède. Il apparaissait dans ce cas que le recouvrement intérieur du flacon par le médicament pouvait être lié d'une certaine façon logique au recouvrement des parois de l'estomac, fait qui empêcherait que les acides ne les attaquent et qui produirait un résultat curatif."
(10)

Cette politique de mystification, sur laquelle nous insistons spécialement en raison de ses graves implications morales, est malheureusement inséparable

de l'économie de marché et a fréquemment trouvé un écho dans l'industrie pharmaceutique. Le cas de la thalidomide, qui a laissé un tragique souvenir, a été transposé dans le langage de la SF par Hilary Bailey dans "*The Little Victims*" ("*Fantasy and Science Fiction*", novembre 1967). Il est opportun de rappeler à ce propos que notre pays a récemment assisté au scandale d'un onguent décongestionnant des voies respiratoires dont la publicité était faite à la télévision avec un bébé, "*monsieur Julián Insúa*", alors que ce produit pouvait provoquer de sérieux troubles lorsqu'on l'appliquait à de petits enfants. Au cours des trois dernières années, treize drogues furent, pour des raisons de sécurité, retirées de la circulation aux Etats-Unis. Une entreprise, se consacrant à la fabrication de pilules amaigrissantes, qui se vendaient de 3 à 5 dollars la boîte (leur coût était de 30 centavos), et les directives de son agence de publicité, furent sanctionnées par la justice nord-américaine parce que leur propagande se basait sur des simulations totalement étrangères aux véritables propriétés du produit. (11)

Vance Packard évoque également dans "*La persuasion clandestine*" les divers stratagèmes publicitaires qu'emploient les fabricants de dentifrice et d'analgésiques pour attribuer à leurs produits des ingrédients et des vertus totalement imaginaires. (12)

LE PARADIS DE LA LIBRE ENTREPRISE.

"*Planète à gogos*", le roman de SF de Pohl et Kornbluth, que nous avons évoqué à plusieurs reprises, ne fait que condenser l'image hypertrophique d'un monde où règne en souveraine la philosophie des Dichter, des Ogilvy et autres théoriciens de la publicité et de l'économie de marché.

Le protagoniste, Mitchell Courtensy, est un haut cadre de l'agence de publicité Fowler Schocken, un trust gigantesque avec des intérêts qui s'étendent à tous les secteurs de l'économie. Courtenay reçoit l'ordre de promouvoir la colonisation de Vénus, planète monopolisée par sa compagnie. La société imaginée par Pohl et Kornbluth est le paradis de la libre entreprise, et le gouvernement est exercé par les grandes corporations, tandis que le Président est une figure purement décorative. Les sénateurs ne représentent pas le peuple mais les compagnies comme la Du Pont (quarante-cinq votes) ou la Nash Kelvinator (six votes). On trouve à l'échelon le plus bas de la société les "*consommateurs*", dont l'unique fonction consiste à maintenir sur pied l'économie par leur chaîne d'achats incessants :

"J'étais en train de devenir le consommateur idéal. Des envies de fumer ; des envies de fumer une "Astro"... Des envies de boire ; des envies de boire "Gaseosa" ...Des envies de manger ; des envies de manger "Crocantes" ... Des envies de fumer ; d'allumer une autre "Astro". Et de répéter à chaque étape les enseignements dont on nous a rempli les yeux, les oreilles et tous les pores du corps. Je fume "Astro", celles au meilleur goût ; je bois "Gaseosa" , la plus

rafraîchissante ; je mange "Crocante", la plus délicieuse ..."

Seuls les "*conservationistes*" s'opposent à un semblable régime : ils sont épouvantés parce qu'il implique un absurde gaspillage des richesses naturelles. Celles-ci se sont épuisées à un point tel que l'on ne consomme que des aliments synthétiques et que les Cadillac fonctionnent à pédale par manque de pétrole. Nous découvrons, dans cette société de SF, où tout est subordonné à l'idéal de profit et où il est même permis d'ajouter des alcaloïdes au café synthétique, afin de lier le consommateur pour la vie entière, une série d'analogies surprenantes avec notre monde.

Il semble incroyable au lecteur du roman que l'on voie encore quelques taches de sang "*sur les escaliers de la Poste Centrale, à l'endroit où la Western Union et la American Railway Express ont lutté pour un contrat de distribution de correspondance*", car on sait que beaucoup plus de sang a coulé dans le monde à cause des guerres que se sont livrées les compagnies, propriétaires de gisements de pétrole ou de minéraux précieux, afin de défendre leurs intérêts.

La police de la fiction se trouve aux mains d'agences de détectives privés dont les noms sont empruntés à la réalité : Pinkerton, Burns, Brinks. Mais le panorama n'est pas très différent dans la pratique. Vance Packard décrit le pouvoir extraordinaire dont jouissent déjà, aux EtatsUnis, ces mêmes agences d'enquêtes ou d'autres similaires, dans les fichiers desquelles figurent les renseignements sur 100 (cent)

millions d'individus. Le volume en dollars des opérations de l'agence Burns - celle que citent dans leur oeuvre Pohl et Kornbluth - "*a augmenté trois fois plus rapidement que la croissance nationale*". Le même Packard évoque le rôle prépondérant que jouent, dans l'appareil de surveillance privé, les ex-agents du F. B. I. Par exemple, "*la Ford Motor Company avait à son service 39 ex-agents spéciaux du F. B. I.*". L'American Security Council, une institution d'extrême-droite, "*financée par plusieurs milliers d'entreprises et d'autres groupes organisés*", et dont la mission consiste à établir des listes noires pour l'industrie, est à son tour dirigée depuis 1962 par des ex-membres du F. B. I. . (13)

L'A. S. C. possède plus d'un million de noms sur ses listes noires et on trouve entre autres, parmi les compagnies abonnées à ses services : Sears, Roebuck & Co. ; Motorola, Inc. ; U. S. Steel Corp. ; General Electric Co ... (14)

EDUCATION A LA CONSOMMATION.

Comme Dichter l'aurait stipulé s'il avait été à sa portée, le moteur qui meut le monde de "*Planète à gogos*" est évidemment la publicité, née, comme l'explique un des personnages, pour "*vendre des produits manufacturés*" mais vouée ensuite à "*créer de nouvelles industries et remanier les habitudes*". La philosophie et les méthodes publicitaires de la société imaginaire conservent également un lien étroit avec celles du monde réel.

Si les personnages du roman s'apprêtent à appliquer "*un système qui projette l'annonce directement sur la rétine des yeux*", leurs collègues en chair et en os ne sont pas de reste puisqu'ils expérimentent des méthodes analogues de propagande subliminale. (15)

Si les spécialistes de l'Agence Fowler Schocken commencent à conditionner les futurs consommateurs dès l'école primaire, en les ravitaillant en "*caramels, crèmes glacées et ration de cigarettes Colillitas enveloppées dans du papier brillant de couleur rouge des produits "Authentique Superastro"*", les techniciens du monde réel ne procèdent pas avec plus de circonspection. Voici une annonce qui va dans ce sens :

"Il y a, dans les écoles primaires des Etats-Unis, près de 23 millions de garçonnets et de fillettes, qui se nourrissent, se vêtent, utilisent du savon. Ils sont actuellement des consommateurs et ils seront dans l'avenir des acheteurs. Voici un vaste marché pour vos produits. Faites naître chez ces enfants le désir de posséder vos marques de fabrique et ils insisteront auprès de leurs parents pour qu'ils n'en achètent aucune autre. Beaucoup d'annonceurs perspicaces sont déjà en train de réaliser des gains effectifs ... et de prendre demain en considération ... en modelant leurs esprits avides." (16)

Les consommateurs de "*Planète à gogos*" sont encouragés à acheter à crédit avec les bons qu'ils reçoivent en paiement de leur travail, de sorte qu'ils vivent endettés en permanence. Leur situation n'est pas pire que celle de la famille nord-américaine moyenne

qui est obligée de consacrer le cinquième de ses revenus aux paiements réguliers de traites et qui, d'après une enquête réalisé par des compagnies d'assurances, se trouve à trois mois à peine de la faillite. (17)

Le nombre de faillites individuelles a en fait triplé en trois ans et il a atteint 155.000 en 1964. (18)

Mais l'économie de marché passe avant tout, et c'est ainsi qu'une brochure intitulée "*En utilisant le crédit de consommation*", élaborée avec l'aide de deux publicistes qui travaillaient au nom d'une association de compagnies financières, a été largement diffusée dans les écoles nord-américaines, fidèlement au principe déjà cité d'éduquer les acheteurs dès l'enfance. Elle invitait instamment ses lecteurs estudiantins à "*n'avoir pas peur d'user du crédit.*" (19)

Et si on lit dans le roman de SF que nous évoquons: "*La publicité monte, la poésie descend*", et qu'on trouve la mention d'une poétesse qui a consacré ses dons artistiques à la profession de rédactrice publicitaire, Dichter affirme avec une hypocrisie pathétique : "*L'artiste a essayé pendant des milliers d'années de capter l'âme des objets ; le romancier et le poète ont essayé d'établir ce contact avec la signification intérieure des objets de diverses et nombreuses manières. La même chose est survenue au rédacteur moderne d'annonces publicitaires.*" (20)

Mitchell Courtenay, le protagoniste de "*Planète à gogos*" est, d'un autre point de vue, le serviteur idéal de son entreprise et de sa société. Il partage aveuglément la philosophie de l'Agence Fowler Schocken pour laquelle

il travaille - "*plus de gens, plus de ventes ... moins de cerveaux, plus de ventes*" - et il est un conformiste qui aurait pu réussir tous les tests de sélection de personnel décrits dans "*L'homme organisation*", de William H. Whyte, et dans "*A l'assaut de la pyramide sociale*" et "*Une société sans défense*", de Vance Packard. Sa foi ne s'affaiblit qu'une fois qu'une conspiration "*Conservationiste*" le précipite dans les rangs des consommateurs, qui vivent dans une aliénation totale, soumis aux détails piquants très criant de vérité, face aux écrans littéralement hypnotiques des téléviseurs.

Mitchell Courtenay découvre sa rébellion en imaginant de nouveaux arguments, hérétiques pour toute économie de marché, qu'elle soit réelle ou fictive : "*L'intérêt des producteurs n'est pas l'intérêt du consommateur. Tout le monde presque est défavorisé. Les travailleurs ne trouvent pas automatiquement l'emploi pour lequel ils sont le plus aptes. Les chefs d'entreprise ne respectent pas les règles du jeu*". Il intègre alors les files des "*conservationistes*" et les aide à fonder sur Vénus une nouvelle société, affranchie des aberrations terrestres.

NUDISME, NECROMANCIE ET "JINGLES".

Robert F. Young développe dans "*Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XXIème siècle*" ("*Fiction*" N°93) sa satire personnelle de l'économie de marché et la recherche de statuts. L'histoire a pour cadre une société où les êtres humains se vêtent d'autos au lieu de

vêtements. Celui qui en a décidé est une autorité mythique dénommée "*Grand Jim*". La protagoniste s'éprend d'un jeune homme qui la mène vivre dans un campement de non-conformistes qui, pour ne pas se vêtir d'autos, optent pour le "*nudisme*". Mais ces nudistes présentent une particularité que l'auteur insinue subtilement dans une phrase isolée : "*... elle se jeta dans ses bras, oubliant sa nudité, mouillant de ses larmes le revers de son veston. Il la serra contre lui, les mains crispées sur le tissu de son manteau*". C'est-à-dire que les "*nudistes*" ne sont tels que parce qu'ils revêtent des habits au lieu d'autos, et non parce qu'ils sont réellement nus. A un moment donné, Howard décrit la situation à Arabella dans les termes suivants :

'Le Grand Jim, c'est une entité artificielle que les constructeurs d'autos ont créée de toutes pièces pour effrayer les gens et les obliger à porter leurs voitures, afin qu'ils en achètent plus fréquemment, et le gouvernement a coopéré avec eux, parce que, "s'il n'y avait pas eu constamment de nouveaux débouchés dans le marché de l'automobile, l'équilibre économique du pays se serait effondré. Cela n'a pas été difficile, car, depuis longtemps, les gens avaient pris inconsciemment l'habitude de porter leurs voitures. Le truc, ça a été de les leur faire porter "consciemment", de les forcer à se sentir mal à l'aise s'ils apparaissaient en public sans elles".

Mais l'ingéniosité des auteurs de SF ne connaît pas de bornes lorsqu'il s'agit de décrire les possibilités aliénantes de la publicité et les relations publiques, en

les transposant sur un terrain encore plus dramatique que celui de la promotion de la consommation. C'est ainsi que Gore Vidal parvient à imaginer dans "*Messiah*", un prédicateur fanatique qui excite les instincts subconscients de son public dans le meilleur style de Ernest Dichter mais pour vendre quelque chose de plus transcendant qu'une auto : une philosophie qui rend cultivé à la mort et qui rencontre un écho enthousiaste chez l'humanité.

Nous trouvons également dans "*L'homme démoli*", de Alfred Bester, une évocation très réaliste des techniques publicitaires dans le passage où un des protagonistes s'enquiert de ces annonces chantées que l'on ne peut pas se sortir de la tête. "*Ces annonces s'appellent des "pepsis", et bien que personne ne se rappelle plus l'origine d'un semblable nom, on soupçonne que "la première a été écrite plusieurs siècles plus tôt par quelqu'un appelé Pepsi". Le "pepsi" intitulé "plus de tension dit le tenseur", par exemple, "garantit l'obsession pendant un mois".*

Le cauchemar de la consommation effrénée atteint enfin le paroxysme dans "*The Midas Plague*", de F. Pohl ("*Spectrum*"), où nous trouvons une société dont les robots produisent jusqu'à satiété. Là, les "*pauvres*" sont ceux qui doivent consacrer toutes leurs heures à consommer des quantités astronomiques d'articles, tandis que les "*riches*" sont affranchis d'une corvée si accablante.

ET CHEZ NOUS, QUELLE EST LA SITUATION ?

Les satires de ce caractère étaient traditionnellement circonscrites à ces puissances caractérisées par un haut indice de développement industriel et économique, comme les Etats-Unis, la Grande-Bretagne ou la France. C'est pourquoi, le fait que deux auteurs de SF aient, dans notre pays, éprouvé le besoin de lancer un cri d'alarme en face de la progression des techniques publicitaires massives, avec leur contexte de déshumanisation, est révélateur. Alberto Vanasco décrit dans la nouvelle "*Todo va mejor con Coca-Cola - Tout va mieux avec Coca-Cola*" ("*Adiós al mañana - Au revoir, à hier*" / ("*IDES ... ET AUTRES*" N° 19) la division du monde entre deux bandes, l'une visible, publique, et une autre souterraine, clandestine, qui se disputent l'hégémonie absolue sur les marchés de consommation. Pedro G. Orgambide raconte, à son tour, dans "*Marketing*" ("*Cuentos argentinos de ciencia-ficción*"), la ruine progressive de la "*civilisation*" à partir du moment où les adultes et les enfants décident de modifier leur comportement en tant que consommateurs. Et nous avons dit que ce souci est révélateur parce que, comme cela survient toujours avec la SF, ces récits ne font que caricaturer des situations qui se présentent dans la vie de tous les jours. Il est en effet indubitable que la publicité s'est imposée dans notre milieu avec toutes les conséquences aberrantes qu'on lui connaît dans d'autres pays. En imitant les modèles étrangers, elle promeut les ventes au moyen d'insipides formules sexuelles : "*Il devrait y avoir une*

loi qui me protège des hommes qui utilisent Ice Blue de Williams", "Si vous ne vous l'offrez pas, je vous l'offre moi ... personnellement" (une autre lotion d'après rasage), "Etes-vous assez homme pour l'utiliser? " (un fixateur !). Ou elle recourt aux formules de saturation que le public connaît si bien et qui, traduites en chiffres, peuvent s'exprimer ainsi : "Le nombre d'impacts programmé pour la campagne de lancement de la lame Gillette en acier inoxydable a été de 121.200.000 dans des journaux et de 640.907.000 à la télévision." (21)

Ou elle bombarde le public de sa propre promotion des symboles de statuts, que Dichter définit avec son habituelle franchise :

"Ces objectifs à court terme de reconnaissance sociale peuvent être la protection de la peau, la marque du stylo que l'on achète ou du chapeau que l'on met. Nous passons souvent sous silence le fait que la marque de la marchandise achetée est presque devenue, en Amérique du Nord, un substitut de la noblesse et de l'arbre généalogique ... Toute l'économie nord-américaine se caractérise par nom de marque. Les noms des marques jouent aux Etats-Unis le rôle du "von" devant les noms allemands, et des titres aristocratiques d'autres cultures ..." (22)

Nous trouvons peut-être la version locale la plus fidèle de cette philosophie sophistiquée dans la lettre qu'a adressée aux agences de publicité, avant de lancer son premier numéro, une revue, et ce afin de décrire la classe sociale à laquelle elle se destinait et sa politique d'achats :

"Ces hommes adoptent, dès l'abord, des règles de conduite, des règles culturelles, des habitudes générales de vie et même des niveaux de consommation très au-dessus de leur actuelle situation réelle ... au prix parfois de grands sacrifices, ils deviennent les consommateurs les plus enthousiastes de symboles de statuts qui sont, en principe, destinés aux hautes classes ... Ce public a besoin de savoir comment se vêtent, ce que lisent, quels films préfèrent, quelles blagues font rire, où passent leurs vacances, quels disques achètent, quelles pièces d'art et quelles antiquités collectionnent, à quelles danses s'adonnent, ce que boivent, les hautes classes : ils ont besoin de le savoir afin de pouvoir s'assimiler à ce niveau de vie, parce que c'est cela qu'ils désirent."
(23)

Comment serait-il dès lors possible que nos propres écrivains de SF, identifiés au courant humaniste de leurs collègues du monde entier, passent sous silence l'apparition de ces symptômes, qui présagent la contagion d'un système de valeurs péniblement disloqué?

"VULGAIRES COMME LES ORDURES".

Il est une fois de plus nécessaire, pour compléter le cadre des facteurs qui mutilent le libre épanouissement de l'homme, de recourir aux cauchemars imagés de Ray Bradbury.

"*La bétonneuse*" ("*L'homme illustré*") est probablement la satire la plus vigoureuse de l'"*american*

way of life", écrite dans le style émouvant du "desesperanto". Cette nouvelle raconte l'accueil chaleureux que font les Terriens aux Martiens, venus envahir leur planète : des orchestres de musique populaire, Miss Amérique, deux tonnes de pamplemousses, des places gratuites pour les cinémas, des échantillons de "*lessive miracle*", de la bière, du popcorn, des saucisses chaudes. Un des martiens se méfie de tant de cordialité, et particulièrement de celle venant des femmes :

"Elles vont se précipiter sur nous, brandissant des boîtes de bonbons et des numéros de "Tous les deux" et de "Charmes d'Hollywood", jetant des cris perçants, avec leurs larges bouches grasses. Nous inonder de banalités, détruire notre sensibilité ! ...Vous harrasser, vous fustiger jusqu'à ce que vous ne soyez plus qu'un mari, un homme de peine, celui qui paie pour qu'elles puissent venir s'installer là et dévorer leurs douceurs !"

Lorsque ce Martien refuse d'accompagner une fille au cinéma, elle insiste : "*Allez, venez. Tout le monde y est ... Qu'est-ce que vous auriez voulu que je fasse ? Que je reste à la maison, avec un bouquin ? Ha, ha ! Elle est bien bonne.*" Le Martien continue à émettre des objections et la femme lui dit alors : "*Vous ne savez pas à qui vous ressemblez, mon petit monsieur ? A un communiste ! Parfaitement, monsieur ! C'est le genre de salade pour laquelle personne ne marche plus, je vous le dis. Il a rien de mal, notre vieux petit système.*"

Le Martien passe ensuite par une autre expérience, également dramatique, lorsqu'une religieuse fanatique

prétend sauver son âme : *"Ce sont des gens comme vous - lui dit-elle - qui vont rôtir pendant des années, bouillir et se couvrir de pustules noires et être torturés ..."* Le Martien s'alarme de l'image des gens dont les *"yeux sont immobiles à force de fixer sans cesse des écrans à images. Les seuls muscles qu'ils aient sont placés dans leurs mâchoires parce qu'ils mastiquent perpétuellement une certaine gomme"*, et il s'effraye de la quantité de gens qui se tuent dans les autos se transformant *"en gelée dans la boîte même"*. (24)

Bien qu'il n'ait étudié ni la sociologie ni la psychologie, le Martien décrit prolixement le processus d'aliénation en songeant que s'il restait sur la Terre *"il deviendrait bientôt la propriété d'un tas de choses vrombissantes et ronflantes et sifflantes, qui laissaient échapper de la fumée ou des mauvaises odeurs. Dans six mois, il aurait un grand ulcère, rose et sensible, une pression artérielle de dimensions algébriques ... et des cauchemars profonds comme des océans ..."*

La caricature devient impitoyable lorsqu'un émule de Cecil B. De Mille demande au Martien de collaborer au tournage d'un film stupide et prétentieux, en lui expliquant que *"on est tous des vulgaires"* mais que *"ici, sur Terre on en est fier"*. Les projets de l'impresario sont par ailleurs plus ambitieux : il compte lancer sur le marché une poupée martienne à trente dollars, et vendre sur Mars des dépilatoires, des tablettes de gomme, des souliers et du cirage pour souliers, des historiettes de Dick Tracy et des jeux électroniques. Le martien entrevoit l'avenir : *"Vous êtes l'homme qui va conquérir"*

Mars avec des shakers, des chausse-pieds, des jetons de poker, des bottes en caoutchouc, des casquettes de toile et des ice-creams sodas." Pourtant, lui ne le verra pas, car une voiture qui se précipite sur lui à nonante kilomètres à l'heure, l'écrase.

LA REBELLION DES SOLITAIRES.

La SF trouve parfois dans l'imagination des recours appropriés pour décrire le processus aliénant de la vie bureaucratique de "*l'homme organisation*" avec plus d'éloquence que n'importe quel essai spécialisé. Un exemple en est "*L'homme effacé*", de Charles Beaumont ("*Fiction*" N°41), où le protagoniste, Mr. Minchell - un de ces individus qui n'ont pas de "*contrôle sur les circonstances de leur travail*" et qui se sentent impuissants, seuls, las et angoissés - comme dit Fromm-, découvre après une longue journée de bureau que les gens ne le voient pas. Il en vient à se demander s'il ne serait pas mort sans s'en rendre compte, mais ensuite

"il lui vint à l'esprit ceci : il n'avait pas disparu comme ça, tout d'un coup, après tout. Depuis longtemps il s'effaçait graduellement. Chaque fois qu'il disait bonjour à ce salaud de Diemel (son chef), on le distinguait avec plus de peine. Chaque fois qu'il enfilait son humble costume, sa silhouette s'estompait un peu plus. Le processus était entré en action chaque fois qu'il apportait sa paye à la maison pour la remettre à Madge, chaque fois qu'il l'embrassait, ou prêtait l'oreille à ses interminables jérémiades, ou s'opposait à

l'achat de telle nouveauté, ou enfonçait les touches de cette machine à calculer honnie ... Il y avait des années qu'il avait cessé d'exister pour Diemel et les autres au bureau. Puis pour les étrangers un peu plus tard. Maintenant, même Madge et Jimmy ne pouvaient le voir. Et lui pouvait à peine s'apercevoir dans un miroir."

Pourtant, même ainsi, sa vie ne va pas changer : "Il continuerait à tenir compte de l'horloge pour les heures d'entrée et de sortie, à dire bonjour le matin à des gens qui ne le voyaient pas, à vérifier des chiffres, à regagner son domicile comme si rien n'avait changé et, un jour, il mourrait et ce serait la fin". Mais Mr. Minchell finit par redevenir visible lorsque, au milieu de l'admiration d'autres hommes communs semblables à lui, il réunit assez de courage pour faire ce qu'il avait toujours souhaité : enfourcher le lion de pierre qui orne le perron de la bibliothèque publique.

Theodore Sturgeon décrit dans "*La soucoupe de solitude*" ("*Histoires d'extraterrestres*", LIVRE DE POCHE N°5763), avec un accent pathétique, le drame de l'équivalent féminin de Mr. Minchell, une fille solitaire qui est rejointe, au sein de la foule, par une petite soucoupe volante qui apporte un message du Cosmos, destiné à elle exclusivement. La jeune fille acquiert une subite notoriété parce que tous désirent connaître le contenu de ce message, que ce soit en faisant appel à ses sentiments patriotiques ou que ce soit en l'accusant violemment d'aider par son silence les

ennemis des Etats-Unis. Mais elle se tait : ... *"parce qu'il m'a parlé à moi, et que cela ne regarde personne d'autre"*. Elle fait de la prison, sa mère la renie, et elle finit par se retrouver aussi seule qu'avant. Sa solitude prend fin lorsqu'un homme, un autre solitaire, trouve une des bouteilles qu'elle a jetées à la mer, contenant le même message que celui de la soucoupe volante : une supplique désespérée de tendresse et de compagnie.

Etant donnée cette accumulation écrasante de références à l'hypocrisie, à la vénalité, à la sophistication, à l'aliénation et à la solitude, il est réconfortant que la SF recoure parfois à une fraîche allégorie comme celle de *"Nous servons l'Astre de Liberté"*, de Jane Beauclerk (*"Fiction"* N°142) dont le protagoniste évite sagement les pièges que lui tendent les marchands :

"...Je suis plus enclin à donner qu'à vendre et je n'ai jamais appris à acheter. Je n'ai servi personne d'autre que l'Astre de Liberté, je l'ai servi si bien que même son empire n'a pu me retenir".

A quoi sa promise, fille d'un marchand, lui répond :

"J'en ai assez d'acheter et de vendre ... L'Astre de Fortune n'a aucun empire sur moi, car le seul empire est celui du coeur. Quittons ces lieux et recherchons les hommes de ton clan. Ne servons que l'Astre de Liberté, ainsi que l'Astre de l'Amour".

EXTASE PAR CONTROLE A DISTANCE.

Le cas des moyens de communication de masses est différent de ceux qui obligent l'homme moderne à placer sur un plateau de la balance les avantages du progrès technique et sur l'autre la mauvaise application que l'on fait de ses fruits. Il est indubitable que la télévision, par exemple, malgré tous les défauts qu'on lui impute, met à la portée de vastes auditoires une image panoramique du monde qui, pour très déformée qu'elle soit, aide par sa nature même, inusitée, à rompre de vieux et étroits schémas mentaux ; et il est également indubitable que ses abondants programmes et annonces, peu consistants, alternent avec des valeurs éducatives qui, autrement, ne pourraient jamais être diffusées à une aussi grande échelle. C'est pourquoi, la critique des moyens de communication de masses que nous trouvons dans la SF doit être à juste titre interprétée comme une réaction humaniste qui aspire à atteindre une fin didactique au moyen de l'exaltation d'un but idéal que l'on ne peut pas toujours concilier à court terme, et il serait absurde de chercher dans les nouvelles que nous analyserons plus loin une justification de la condamnation de ces moyens en général ou de l'application de la censure à certains d'entre eux en particulier. Comme nous l'avons déjà dit, et nous ne nous lasserons pas de le répéter, les satires et caricatures du genre ne sont pas orientées contre les fruits du progrès, mais elles aspirent à promouvoir leur usage sensé et humain moyennant un processus éducatif, qui se fonde sur la raison et sur la confiance en la capacité de l'homme d'en faire bon usage, et non sur les résolutions coactives et arbitraires.

Nous verrons en effet, en temps opportuns, que la SF adresse quelques-uns de ses piques les plus acérées aux sociétés ou aux individus qui s'auto-érigent en tuteurs despotiques de la morale et du bon goût.

Cette déclaration nécessaire étant faite, nous allons maintenant voir comment la SF envisage le problème des moyens de communication de masses, pris comme des canaux par lesquels l'avalanche d'impacts aliénants atteint la *"foule solitaire"*.

Olaf Stapledon a dans *"Créateur d'étoiles"* imaginé une société où seuls les parias ne marchaient pas avec leur récepteur de radio dans la poche. Un modèle captait grâce à son casque spécial des stimulants sexuels adressés aux centres cérébraux, de sorte que les stations transmettaient *"les étreintes de populaires "stars d'amour-radio", d'aristocrates besogneuses même"* à côté d'avis sur différents produits. Par la suite, les stimulants transmis se diversifièrent, et *"ainsi le travailleur des champs et l'ouvrier eux-mêmes pouvaient goûter les plaisirs d'un banquet sans se ruiner ni se goinfrer, les délices de la danse sans l'apprendre, les frissons de la course automobile sans le danger"*, et les problèmes sociaux se résolurent par conséquent car *"un apport constant de luxe illusoire permettait de faire tolérer les taudis"*.

Signalons au passage que le monde dispose déjà des deux ingrédients nécessaires pour concrétiser ce cauchemar, et qu'il suffit de les combiner. Les moyens de communication de masses existent d'une part et on a d'autre part déjà effectué des expériences à l'Ecole de

Médecine de l'Université de Tulane "*en vue de modifier le comportement humain par la stimulation électrique de diverses zones cérébrales ... Quelques réactions constatées chez les patients, après que l'on eût appuyé sur un bouton, furent la frustration, la colère, la crainte, une sensation de dérangement, des sentiments de bonheur et d'extase sexuelle*". (25)

EN REGARDANT LA TELEVISION.

Nous trouvons dans "*La fin d'un homme*", de John Anthony West ("**Fiction**" N°122), une description pathétique du processus aliénant que constitue la télévision. Cette nouvelle, qui devait également être transposée au théâtre, décrit l'atrophie progressive d'un homme en face de son téléviseur et possède beaucoup de points communs avec la tragédie déjà citée de "*L'homme effacé*". Non seulement, George s'atrophie peu à peu face à son téléviseur, en présence de son épouse, mais il en arrive à l'effroyable conclusion que son nouvel état "*n'est pas désagréable ... absolument pas désagréable*". Au fur et à mesure que son mal progresse, il trouve que rien ne changera dans sa vie routinière : s'il est vrai qu'il ne pourra plus aller faire une promenade, il ne le faisait pas non plus lorsque ses membres répondaient. Il n'avait jamais joué aux billes, ni au football, ni au ping-pong, ni n'avait pêché. Il se surprit même à découvrir qu'il avait trente-quatre ans, car il se croyait plus vieux. Et lorsque sa femme se plaint qu'il ne l'ait pas tenue la nuit précédente dans ses

bras, George lui rappelle de façon significative que cela aussi c'est une routine, et que ce jour-là n'est pas mercredi.

Le protagoniste de "*Ces derniers temps*", de Alfred Bester ("*Fiction*" N°123), invente par contre une fantaisie amusante où il est le seul téléspectateur dans un monde dévasté par la guerre nucléaire, tandis qu'un de ses amis est l'unique programmeur de l'unique chaîne. Détenteur d'une colossale provision de téléviseurs, le protagoniste de la nouvelle prend plaisir à lâcher dans l'écran un coup de pétoire chaque fois que le spectacle lui déplaît, ce qui arrive très souvent.

"*Le prix du danger*", de Robert Sheckley ("*Fiction*" N°57) contient une critique cinglante des programmes télévisés d'"*intérêt humain*". La nouvelle donne une version moderne du vieux cirque romain. Les caméras de télévision suivent le protagoniste tandis qu'il fuit une bande de tueurs à gage et que l'animateur commente la poursuite avec une fausse sensiblerie professionnelle. Si le protagoniste est encore en vie au bout d'une semaine, il gagnera une fortune, et s'il meurt prématurément ... tant pis pour lui. Quelques téléspectateurs l'aident et d'autres prennent le parti des tueurs. Mais le protagoniste va, au fil de son calvaire, prendre conscience que les enfants, les femmes et les vieillards à qui il se fie, désirent sa mort :

"Tous ces braves gens bien normaux. N'avaient-ils pas dit qu'il était leur représentant ? N'avaient-ils pas juré de le protéger ? Mais non, ils le haïssaient.

Pourquoi ne s'en était-il pas rendu compte ? Leur héros, c'était le tueur cynique au regard froid : Thompson, Al Capone, Billy le Kid ... l'homme sans craintes et sans espoirs."

L'UNIVERS DE BRUITS ET D'IMAGES.

Tout comme nous l'avons fait lors de passages antérieurs, nous allons, également ici, recourir à l'oeuvre de Bradbury pour présenter les exemples les plus émouvants et les plus poétiques de l'affrontement entre les valeurs humaines et l'influence des moyens de communication de masses. Ainsi, nous nous trouvons dans "*La brousse*" ("*L'homme illustré*") en présence d'une famille qui passe les journées à regarder un "*nombril mécanique et électronique*". Mais lorsque les parents décident d'interrompre ce charme pour retourner goûter à la nature, leurs enfants, indignés, les font dévorer par les lions qui prennent vie dans la salle de jeux où la télévision murale reproduit des scènes naturelles.

Le protagoniste du "*Promeneur*" ("*Les pommes d'or du soleil*") est conduit au "*Centre psychiatrique de Recherches sur les Tendances régressives*" par des policiers électroniques, car il vit dans une société qui ne tolère ni ne comprend ceux qui prennent plaisir à se promener la nuit pour contempler les étoiles, au lieu de rester chez eux en face du téléviseur. Ce piéton solitaire est en outre un écrivain, ce qui équivaut là à ne pas avoir de profession.

Le protagoniste du "*Criminel*" ("*Les pommes d'or du soleil*") est également enfermé dans un centre psychiatrique, car il a résolu d'en finir avec les bruits qui l'importunent - radios portatives omniprésentes, musique fonctionnelle, téléphones-bracelets, cuisines parlantes, hauts parleurs domestiques, etc. -, détruisant un par un ses insidieux tortionnaires sonores.

Les personnages de "*Presque la fin du monde*" ("*Almost the End of the World = ? The Day It Rained Forever*" in "*Après...(If this goes on)*", MARABOUT N°345), toujours de Ray Bradbury, n'ont en revanche pas besoin de recourir à des moyens aussi drastiques, parce que les taches solaires ont subitement réduit au silence tous les téléviseurs et radios, en conséquence de quoi les gens se réfugient à nouveau dans les vieux plaisirs domestiques : peindre la maison, préparer des conserves de fruits, rendre des visites, jouer d'instruments de musique.

"*Fahrenheit 451*" est l'oeuvre de Bradbury où le problème des moyens de communication se pose avec le plus d'acuité, quant à la liberté matérielle et culturelle de l'homme. Même si le thème central de ce roman, la combustion de livres, a fait qu'on l'a présenté exclusivement comme une dénonciation de la censure et de l'intolérance intellectuelle, son intention est plus complexe. En premier lieu, Bradbury confronte ici à nouveau la contemplation de la nature à l'insensibilité de la civilisation mécanique : "*Je songe parfois que les automobilistes ne savent pas ce que sont l'herbe ou les fleurs, car ils ne les voient jamais à l'aise.*"(26)

La romantique Clarisse montre à son ami Montag, le pompier dont la fonction consiste à brûler des livres, les beautés du paysage. Mais, dans ce cas-ci, l'insensibilité de la civilisation mécanique est renforcée par l'aliénation qu'engendrent les radios portatives et les téléviseurs muraux, déjà cités, aux spectacles desquels le public peut participer. L'auteur a lié son roman à une scène qu'il a lui-même observée dans la rue : une femme qui se promenait en tenant une radio portative avec écouteur, oubliait l'homme et le chien qui l'accompagnaient, "*écoutant des vents lointains, des murmures et des cris de feuilletons musicaux, marchant comme une somnambule*". Cette aliénation constitue, avec la persécution gratuite, un des dangers qui menacent la culture.

Donnant son avis sur la version cinématographique de "*Fahrenheit 451*", François Truffaut dit :

"L'intrigue du récit est simple : il se déroule dans une société où la fonction des pompiers ne consiste plus à éteindre le feu mais à brûler les livres, à donner la chasse aux intellectuels ... Le bourreau des livres, la persécution de la pensée, la terreur des idées, sont des éléments qui vont à l'encontre de l'histoire humaine. Ils apparaissaient hier sous des formes cruelles, ouvertes. Ils se manifestent actuellement de façon plus oblique, plus pacifique, mais plus dangereuse ... Disques, bandes magnétiques, cinéma, télévision ... radios à transistors ... Nous regardons, nous écoutons. Des opérations aliénantes qui nous mettent hors de nous, qui nous projettent au-dehors, qui nous soustraient à la réflexion

et à la solitude qu'implique l'opération de lecture ... Dans notre société, les livres ... sont inutilisés, suffoqués par les images, les sons et les objets ... Celui qui, dans notre civilisation, a des idées, est assimilé à un maudit ; celui qui pense est un hérétique. Un être différent est un ennemi. C'est un type qui met la société en crise parce qu'il représente sa mauvaise conscience, la preuve que pas tous ont perdu la raison, que pas tous ont trahi, en échange d'une villa, d'une auto ou d'une collection de jouets électroniques. Un homme qui doit être éliminé en même temps que ses livres." (27)

Voici une description lucide des menaces qui planent à l'heure actuelle sur la culture : la "*civilisation des choses*", c'est-à-dire l'économie de marché, et la persécution de la pensée.

ADIEU A LA CULTURE.

Les preuves abondent comme quoi la sophistication contemporaine ressent un mépris olympique pour la culture, bien qu'elle feigne parfois le contraire, en la transformant même en bien de consommation ou en symbole de statuts.

William H. Whyte insiste fermement sur le fait que la bureaucratie d'entreprise se méfie de l'intellectuel, toujours suspecté de non-conformisme, et il souligne que des cadres lui ont avoué, lors de conversations, ne lire que des ouvrages en rapport avec leurs affaires.(28)

Vance Packard signale qu'"*une enquête Gallup a révélé que la majorité des Nord-Américains interrogés*

ne se souvenaient pas avoir lu un seul livre l'année précédente ... Les Américains adultes continuent à lire le tiers des livres que les Britanniques adultes lisent par an. Un Américain adulte seulement sur trois cents lit des livres sérieux, de sa propre initiative et avec une certaine régularité" Et il reproduit le commentaire d'un "public relations" pour cadres : "La majorité des jeunes cadres ne possèdent pas de livres. On n'en verra jamais que quelques-uns chez eux, et il est probable que ce soient des ouvrages dépassés par leur contenu."(29)

Mathilde Niel dit à son tour: "*En France - le pays de la culture – 58% des individus n'ouvrent jamais un livre, et la majorité des autres n'en lit qu'un ou deux par an, presque toujours des romans policiers ou des versions abrégées.*"(30)

Dichter, enfin, achève de réduire le livre à la catégorie d'objet de consommation, lorsqu'il déclare avec son cynisme habituel que le moment psychologique le plus émouvant n'est pas nécessairement celui où l'on lit un ouvrage mais cet autre où on le range à sa place, préalablement désignée, sur l'étagère. (31)

Il n'est pas étonnant, au vu de semblables conditions dans la vie réelle, que de nombreux auteurs de SF` - et pas seulement Bradbury - se préoccupent sérieusement de l'avenir de la culture.

C. M. Kornbluth raconte dans sa nouvelle "*De ces mains*" ("*The explorers*", in "**MARGINAL**" N°8, OPTA) comment un sculpteur du futur, privé de son

travail parce que le "stéréopanthographe" reproduit les formes avec plus de rapidité, d'économie et de précision que la main de l'artiste, décide d'aller mourir à Copenhague, au milieu des décombres radioactifs de la guerre nucléaire près d'un symbole de la création humaine : la source d'Orphée, de Milles.

Et une synthèse des oeuvres citées au fil de cet essai démontrera que c'est presque une condition "*sine qua non*" du genre que l'auteur inclue occasionnellement, en décrivant une société future déshumanisée par l'hypertrophie de certaines tendances actuelles, une allusion au fait que l'on ne connaît pas les livres car ils ne sont que des reliques du passé, plus ou moins clandestines.

Il vaut bien sûr parfois la peine de prendre en considération la possibilité que le processus se déroule en sens contraire, en l'occurrence que la crise de la culture se produise par saturation parmi la minorité qui lui reste fidèle. Dennis Gabor commente que

"il n'y a pas longtemps, la culture consistait en quelques centaines de grands livres, et en une quantité analogue de grands tableaux, de sculptures et de compositions musicales. Le noyau restreint de gens cultivés ressemblait à une famille, et les grands hommes du passé étaient évoqués comme des membres de la famille. Aujourd'hui, on édite annuellement quelque 16.000 ou 10.000 romans, dont beaucoup sont excellents. De combien gardera-t-on le souvenir dans 500 ans, lorsque, au rythme actuel de croissance, ils excéderont les 10 millions ? L'artiste littéraire

compétent devra se résigner à distraire son époque et son cercle." (32)

C'est le problème qui se pose au protagoniste de - "*La muerte del poeta - La mort du poète*", de Alberto Vanasco ("*Memorias del futuro - Souvenirs du futur*" / "*IDES ... ET AUTRES*" N°9), l'auteur à qui échoit l'honneur que l'on publie un seul vers - "*la seiche est une grappe de grisou rabique*"- des trois mille qu'il a écrits, car un cerveau électronique a écarté tous les autres, en les trouvant déjà enregistrés dans des oeuvres précédentes.

LE RITE INCINERATEUR.

Pour en revenir à "*Fahrenheit 451*", nous répétons⁶ que son thème n'est pas seulement le remplacement des livres par les moyens de communication de masses, mais aussi la censure sans arrangements :

"Un livre aux mains d'un voisin est une arme chargée. Brûlez-le. Sortez la balle de l'arme ... Sait-on par hasard qui peut être la cible d'un homme lu ? ... Et ainsi, lorsque les maisons de tout le monde ont été incombustibles ... on n'a plus eu besoin de pompiers pour s'acquitter de leur ancienne fonction. On leur confia un autre travail, celui des gardiens de la paix de nos esprits, le centre de notre compréhensible et judicieuse crainte d'être inférieurs. Le pompier est devenu un censeur, un juge et un exécuter officiel.

L'expression rebattue de la liberté de pensée est en fait réitérative chez Bradbury, qui revendique l'honneur

de compter au nombre de ses ancêtres l'une des fameuses "sorcières" de Salem. C'est pourquoi, alors que l'épouse du pompier Montag de "*Fahrenheit 451*" réclame que l'on brûle le "subversif" Marc Aurèle, qu'elle ne connaît assurément pas même de nom, le protagoniste de "*Usher II*" ("*Chroniques martiennes*") rappelle l'époque où ont brûlé Poe et Lovecraft et Hawthorne et Ambrose Bierce et

"tous les contes horribles et fantastiques, et, du même coup, toutes les histoires d'anticipation ... Ils ont commencé par censurer les albums satiriques, puis les romans policiers et bien entendu les films ; d'une façon ou de l'autre, tel ou tel groupe s'en mêlait, sous des prétextes politiques, ou la pression d'associations variées, pour des préjugés religieux ; il y avait toujours une minorité effarouchée par je ne sais quoi, et une vaste majorité qui avait peur du mystère, du futur, du passé, du présent, peur d'elle-même et de ses ombres ... Peur du mot "politique" (finalement devenu synonyme de "communisme" dans les milieux les plus réactionnaires, d'après ce que j'ai cru comprendre, et le seul emploi de ce mot pouvait vous coûter la vie !). Et en bloquant une vis par-ci, un verrou par-là, en poussant, tirant, pressant, l'art et la littérature sont devenus une énorme tresse de guimauve, solidement nouée, ficelée et étranglée, qui a perdu pour finir toute souplesse et toute saveur."

Le rite incinérateur se retrouve également dans une autre nouvelle de Bradbury, "*Les bannis*" ("*L'homme illustré*"), et dans des dizaines d'histoires de SF.

LES LONGUES TENEBRES DU SAINT OFTICE.

On n'a pas grand mérite à démontrer que, lorsque la SF envisage le thème de la censure, elle le fait avec les yeux rivés sur la réalité historique.

Comme l'affirme le professeur John Henry Merryman, de l'Université de Stanford, *"la peur des livres semble avoir affecté, à un moment ou à un autre, la majorité des sociétés alphabétisées. Elle réapparaît, aggravée (bibliophobie compliquée de pyromanie), dans la personne du brûleur de livres"*. Le professeur Merryman s'étend ensuite sur *"un cas particulièrement intéressant de bibliophobie : la peur perpétuelle des livres obscènes"* et il cite diverses études qui tendraient à prouver que ces livres non seulement ne sont pas pernicioeux mais qu'ils procurent aux lecteurs *"un soulagement pour des sentiments et des émotions qui, dans un autre cas, pourraient s'exprimer sous forme de conduite antisociale"*. Il commente, par exemple, le fait que Sheldon et Eleanor Glueck, qui comptent au nombre des principaux spécialistes nord-américains en matière de délinquance juvénile, ont constaté que les matériaux de lecture ne se trouvaient pas parmi les 90 facteurs capables d'expliquer ou de déchaîner la conduite délictueuse, car les malfaiteurs poursuivis n'éprouvaient aucune affection pour les livres, obscènes ou pas. Merryman allègue par contre que, s'il est bien trop sévère de suggérer que la personnalité paranoïaque se sente attirée par la censure, la psychologie de celle-ci

est en fait curieuse : *"Ceux qui réclament la censure ne sont pas des individus qui désirent protéger leur propre morale. Les partisans de la censure veulent sauver le reste des gens, non au moyen de la persuasion, mais au moyen de la coaction. Ce sont des missionnaires fanatiques, hypocrites, au service d'une foi militante. Aussi soigneusement et aussi modérément rédigée que soit la loi, son application tombera entre des mains intempérantes."* (33)

Le jugement du professeur Merryman apparaît confirmé par l'esprit qui guide tous les statuts de censure depuis l'époque de l'Inquisition jusqu'à nos jours, cet esprit qui se reflète dans l'instruction suivante, promulguée en 1659, relativement à l'activité du Saint Office en Amérique :

"Item, vous aurez bien soin de publier la censure des bibles et catalogues des livres interdits que l'on vous aura remis, et de veiller à ce qu'on les y ait tous repris, en faisant en sorte que, dans les ports de mer, les commissaires aient soin de voir et d'examiner les livres qui entreraient dans ces provinces, afin qu'il n'y en entre aucun qui soit prohibé ... et de sorte qu'aucune mauvaise doctrine ne puisse entrer par cette voie dans ces royaumes, en procédant avec vigueur et en mettant en garde ceux qui, les ayant sur eux, seraient coupables." (34)

Notre pays (**N.d.T. :** l'Argentine) n'a malheureusement pas non plus extirpé ce concept anachronique qui institutionnalise la tutelle douanière sur les idées, sous-estimant la maturité mentale des

lecteurs. Le fait que les articles 36 et 37 de la Loi des Postes (promulguée en 1876) continuent à être en vigueur - modifiés par la Loi 16.984 de 1966 - en vertu desquels la Poste a récemment confisqué et incinéré divers livres et revues en provenance d'Espagne, d'Amérique du Nord et du Mexique, tend à le démontrer." (35)

LES GARDIENS DE LA MORALE.

Rappelons maintenant que la SF recourt à la mise au point, d'après différentes optiques historiques et cosmiques, pour démontrer à l'homme jusqu'à quel point certaines de ses prétentions les plus solennelles sont ridicules ; et nous constaterons, en analysant en ce 20^{ème} siècle quelques-unes des matières contre lesquelles se sont déchaînées les pires colères de l'Inquisition, combien les anxiétés du Saint Office sont particulièrement risibles.

D'après Estuardo Núñez, "la majeure partie des condamnations du Tribunal de Lima, pour lecture ou détention de livres interdits, a eu recours comme corps du délit à rien moins que "*Les lettres de Abélard à Eloïse*", tandis qu'une Ordonnance Royale du 4 avril 1531 a interdit d'exporter vers l'Amérique "*des livres érotiques, des livres de romance, des histoires sans consistance et profanes*"... comme "*Amadis*".

La surveillance s'acharna, à partir de 1780, sur les oeuvres "*subversives*" de Voltaire, du physiocrate Mirabeau, de Pierre Bayle, de Puffendorf, de l'Abbé

Prévost, de l'Abbé Raynal, de Volney, de Montesquieu, de Rousseau et surtout des encyclopédistes. (36)

Il nous semble que ces noms suffiront pour nous permettre d'imaginer l'hilarité et la compassion avec lesquelles les générations à venir liront l'énumération des coupures imposées par le Conseil National de Qualification Cinématographique de notre pays (**N.d.T.** : l'Argentine) au film "*John Adoré*" - "*sur la plage, lorsque le protagoniste caresse la partie supérieure du corps de la femme à la hauteur des seins ; lorsque le protagoniste s'introduit dans le lit sous les draps et caresse la femme ; lorsque l'homme commence à caresser les jambes dénudées de la femme dans le lit ; scène de l'arbre, où l'on supprime gémissements et halètements*" - et au film "*Mariage suédois*" - "*Scène de la chambre nuptiale : Coupure a) mise à nu de la femme; b) à partir du moment où Simon ôte sa chemise jusqu'à ce que l'on voie sa main et l'anneau ; c) le reste de la prise de vue, après que les protagonistes se soient embrassés.*" (37)

L'hilarité des générations à venir est cependant une maigre consolation pour les présentes, qui souffrent de la tutelle culturelle exercée par les diverses Commissions Honoraires chargées (**N.d.T.** : dans l'Argentine des années 1960) de contrôler le cinéma, le théâtre, la littérature et les arts plastiques, ces commissions étant orientées par des représentants d'entités confessionnelles dont la mentalité anachronique concorde avec celle décrite par George Orwell dans son anti-utopie "*1984*" : "*le simple contact*

sexuel devait être considéré comme activité secondaire et non dépourvue d'un certain caractère répulsif, comme c'est le cas pour un œdème ; ce concept n'a jamais été exprimé en des termes catégoriques mais bien inculqué aux affiliés dès la plus tendre enfance. Il existait même des organisations, comme la Ligue Juvénile Anti-sexuelle, sans autre but que de protéger le célibat des hommes et des femmes."

Les expressions "*sauvegarde de la morale publique*" et "*tutelle des intérêts de la morale publique*", qui présupposent l'intervention de personnes qui se croient déléguées pour sauver leurs semblables, contre leur gré et "*non au moyen de la persuasion mais bien au moyen de la coaction*", comme dirait le professeur Merryman, ont précisément servi pour justifier récemment la prohibition de l'opéra "**Bomarzo**", de Manuel Mujica Láinez et Alberto Ginastera, selon un critère qui, transposé dans l'avenir, sert de base à deux de nos nouvelles de SF : "*Los verdes - Les unis verts marginaux*" ("**Adiós al mañana - Au revoir, à hier !**" / "**IDES ... ET AUTRES**" N°19) et "*El vigía - le guetteur*" ("**Los argentinos en la Luna**").

LES PHOTOS LES PLUS OBSCENES.

Ni nos jugements ni ceux qui émanent de la littérature de SF ne doivent être interprétés comme une attitude tolérante à l'égard de l'immoralité, mais bien comme l'expression d'une mise au point différente, humaniste, à propos de sa véritable signification. Dans

ce sens, nous partageons la définition que donnait le révérend Howard Moody, pasteur de la Judson Memorial Church de la ville de New York :

"Ne rendons pas justice à propos de la méchanceté et de l'immoralité humaines selon l'optique chrétienne, si nous voyons dans le "sexe" le facteur dominant et déterminant pour juger de ce qui est obscène ... Le mot le plus sale de la langue anglaise est ... le mot "noir" sorti des lèvres cruelles de Bull Connor ... " (37b)

Je n'imagine pas qu'une photo soit sale parce que le thème dominant en est le sexe ... Les photos les plus "obscènes" de toutes - plus obscènes que tous les produits bâtards de l'"industrie pornographique" - sont les photos de Dachau, des fours et de la pile grotesque de cadavres humains. N'est-il pas juste que nous, en tant que chrétiens, nous nous fixions une nouvelle règle de l'"obscénité" qui ne soit pas obsédée par l'excès et le langage grossier mais qui la définisse plutôt comme le matériel dont le thème et le propos capitaux sont l'avilissement et le mépris des êtres humains, de leur courage et de leur dignité ? ... Il est probable, comme l'ont affirmé quelques politiciens lors de la dernière campagne (**N.d.T.** : en Argentine), que cette nation se trouve dans un état de décadence morale. S'il en était ainsi, je suis convaincu que la décadence ne s'en trouverait pas dans la littérature lubrique, l'art érotique ou les films obscènes, mais bien dans la "pourriture de l'âme" qui provient de l'hypocrisie morale qui consiste à propager le moustique de la sexualité et à engloutir le

chameau de la détérioration et de la destruction humaines." (38)

ARISTOPHANE, L'"AGITATEUR".

La censure idéologique, que Bradbury évoque longuement, surtout dans le passage relatif à "*Usher II*" ("*Chroniques martiennes*"), déjà reproduit, a également donné des fruits dignes de figurer dans le catalogue du ridicule.

Comme nous l'avons vu, on interdisait en 1780 les livres des encyclopédistes mais, en 1940, Bertrand Russell, aujourd'hui détenteur du Prix Nobel, a dû abandonner sa chaire de philosophie à New York après qu'une fraction de l'Eglise Episcopale, à la tête de laquelle se trouvait l'évêque William T. Manning, ait exigé sa destitution, alléguant le fait que ses livres étaient "*concupiscent, lubriques, libidineux, luxurieux, vénériens, érotomaniaques, aphrodisiaques, athées, irrévérencieux, intolérants, trompeurs et dépourvus de fibre morale*".

Ensuite, madame White, membre de la Commission de Textes Scolaires de l'Indiana, demanda en 1953 que l'histoire de Robin Hood (ou *Robin des Bois*) fût éliminée des livres de lecture parce qu'elle favorisait l'éclosion de doctrines communistes, ce qui engendra une réponse indignée du shérif de Nottingham, Angleterre, patrie du légendaire hors-la-loi.

Lors de cette même année, en pleine vague "macarthyste", le Département d'Etat retira de ses

bibliothèques d'outremer plusieurs centaines de livres de plus de quarante auteurs, et certains de ces volumes furent incinérés avant que le secrétaire d'Etat Foster Dulles défendît que l'on applique de semblables procédés.

Enfin, les membres du Conseil de Directeurs de l'Académie des Arts dramatiques de New York atteignirent en 1954 au comble de l'absurde lorsqu'ils supprimèrent deux passages de l'"*Assemblée des femmes*" de l'"agitateur" grec Aristophane (5^{ème} siècle avant Jésus-Christ) car ils les considéraient comme subversifs. (39)

Mais ceci n'est plus qu'un agréable guide synthétique de la censure idéologique, qui recèle généralement des détails beaucoup plus dramatiques lorsqu'elle ensevelit ses victimes.

LE MONDE DES ECRANS DE TELEVISION.

La censure n'est plus qu'un des moyens dont se sert l'homme pour restreindre la liberté de ses semblables. Dans la société contemporaine, le développement de la technique et de l'électronique ont mis à la portée des superviseurs éternels de la conduite d'autrui de nouveaux éléments dont l'efficacité est à vous faire frissonner.

Nous évoquerons brièvement un cas où la réalité a déjà donné raison aux fantaisies prémonitoires, bien avant ce que l'on avait prévu, afin de démontrer que les auteurs de SF ne restent pas souvent à court lorsqu'ils

évaluent l'intelligence avec laquelle s'appliquent ces éléments de surveillance.

Dans la fiction, le protagoniste de "**1984**", de George Orwell, n'ose pas lire un message clandestin dans le cabinet de son lieu de travail, "*car, en cet endroit plus qu'en tout autre, les écrans de télévision surveillaient sans trêve*", et le protagoniste de "**Planète à gogos**" découvre un microphone qui pend dans la baignoire du personnel de la Clorela, une entreprise qui symbolise l'United Fruit Co. Dans la pratique, l'American Telephone and Telegraph Company a installé une caméra secrète dans le bain de ses employés, au sein d'un conduit d'air conditionné, et une autre entreprise importante de Manhattan a placé des microphones dans les cylindres destinés à soutenir le papier hygiénique dans les salles de bain de son personnel. Il ne s'agit bien sûr là que de cas isolés au sein d'un vaste arsenal de moyens de surveillance électronique qui se trouvent à la portée des touche-à-tout : tableaux, fixateurs de cravate et porte-cigarettes avec des microphones dissimulés, qui coûtent entre 150 et 220 dollars ; des équipements pour interférences téléphoniques qui reviennent à 25 dollars en vente libre; des caméras de TV embouties avec une grosseur de 10 centimètres ; des jouets d'enfants qui consistent en des microphones paraboliques pour écouter des conversations à longue distance (et qui sont beaucoup plus efficaces que les cornets acoustiques qu'utilisent les enfants de "**1984**" pour espionner leurs parents à travers le trou de la serrure), etc. ... (40)

Notes :

- (1) Dennis Gabor, "*Inventing the Future*", Pelican Books, 1964, page 64 et suivantes.
- (2) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 27 janvier 1967, page 26.
- (3) Bertrand Russel, "*Eloge de l'oisiveté*" dans « *Socialist Humanism* », comp. par Erich FROMM, pages 269-233.
- (4) Mathilde Niel, "*Libération ou aliénation de l'homme ?*" dans « *Socialist Humanism* », pages 367, 369, 373.
- (5) William H. Whyte, "*The Organization Man*", Pelican Books, 1965, page 16.
- (6) Erich FROMM, "*L'application de la psychanalyse humaine*" dans « *Socialist Humanism* », pages 257-259.
- (7) Ernest Dichter, "*The Strategy of Desire*". Version en langue espagnole : "*La Estrategia del deseo*", Ed. Huemul, Buenos Aires, 1963, pages 41, 130, 137.
- (8) Ibidem, page 224.
- (9) Ibidem, page 36, 38, 39, 44, 109, 139, 175, 206.
- (10) Ibidem, page 195.
- (11) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 4 septembre 1964, page 59 ; 14 mai 1965, page 50.
- (12) Vance Packard, "*The Hidden Persuaders*". Version en langue espagnole, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1959, pages 79-80 (Version française : "*La Persuasion clandestine*", Calmann-Lévy.)

(13) Vance Packard, "*The Naked Society*". Version en langue espagnole : "*La sociedad desnuda*", Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1965, pages 17, 37-39. (Version française : "*Une société sans défense*", Calmann-Lévy.)

Il vaut la peine de signaler à propos des deux agences de détectives privés - Pinkerton et Burns -, que Pohl et Kornbluth identifient comme les maîtres à venir du pouvoir de police au service des grands monopoles, que leur fonction originelle a précisément consisté à s'infiltrer dans des syndicats et à briser des grèves, lors de la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Voyez "Radicalism in America", de Sidney Lens, Thomas J. Crowel Co., New York, 1966, pages 131, 141, 188.

(14) Richard Dudman, "*Men of the Far Right*", Pyramid Books, New York, 1962, page 126 et suivantes.

(15) Vance Packard, "*Las formas ocultas de la propaganda*", in "*The Hidden Persuaders*". Version en langue espagnole, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1959, pages 52 et suivantes. (Version française : "*La Persuasion clandestine*", Calmann-Lévy.)

(16) Ibidem, page 173 et suivantes.

(17) Vance Packard, "*Los artifices del derroche*", Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1961, page 14. (Version anglo-saxonne : "*The Waste Makers*". Version française : "*L'art du gaspillage*", Calmann-Lévy.)

(18) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 2 juillet 1965, page 14.

(19) Vance Packard, "*Los artifices del derroche*", op. cit., page 208.

(20) Ernest Dichter, "*La Estrategia del deseo*", op. cit., page 108.

(21) Compagnie Gillette d'Argentine. Convention nationale, juin 1966.

(22) Ernest Dichter, "*La Estrategia del deseo*", op. cit., pages 105-106.

(23) Lettre de la revue "Adán" de Buenos Aires aux agences de publicité, 13 avril 1966.

(24) Cette nouvelle a été écrite longtemps avant que ne paraisse la cinglante dénonciation par Ralph Nader de l'industrie de l'automobile, "*Dangerous at any speed*" ("*Peligroso a cualquier velocidad*", version hispanique de Ed. Jorge Alvarez, Buenos Aires, 1967).

(25) Vance Packard, "*La sociedad desnuda*", op. cit., pages 321 et suivantes.

(26) Ernest Dichter reproduit dans "*La Estrategia del deseo*", page 368, la réponse suivante, faite par le propriétaire d'une automobile, alors qu'on l'interroge sur ses motivations : "*Je ne prête attention ni au paysage, ni aux rues par lesquelles nous passons ... et ce depuis 14 ans que je fais le même trajet, matin et soir.*"

(27) Agustín Mahieu, "*Cine : La pantalla inglesa*", in "*Minotauro*" N°9, pages 150 et suivante.

(28) William H. Whyte, "*The Organization Man*", op. cit., pages 97, 129, 141 et suivantes.

(29) Vance Packard, "*Los artifices del derroche*", op. cit., page 371. "*Los trepadores de la pirámide*", Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1964, page 297. (Version française : "*A l'assaut de la pyramide sociale*", Calmann-Lévy.)

- (30) Mathilde Niel, "*Libération ou aliénation de l'homme ?*" dans « *Socialist Humanism* », op. cit., page 369 et suivantes.
- (31) Ernest Dichter, "*La Estrategia del deseo*", op. cit., page 209.
- (32) Dennis Gabor, "*Inventing the Future*", op. cit., page 152 et suivantes.
- (33) John Henry Merryman, "*The Fear of Books*", dans "*Censorship in the United States*", comp. par Grant S. McClellan, The H. W. Wilson Company, New York, 1967, page 14 et suivantes.
- (34) Boleslao Lewin, "*La inquisición en América latina*", Ed. Paidós, Buenos Aires, 1967, page 161.
- (35) Renseignements pris de "*Primera Plana*" de Buenos Aires, 3 octobre 1967, page 18.
- (36) Estuardo Núñez, "*De los libros prohibidos a los libros liberados - Des livres interdits aux livres libérés*", in "*La Nación*" de Buenos Aires, 13 août 1967, troisième section, pages 1 et 4.
- (37) Héctor Grossi, José David Kohon, Dalmiro Sáenz, Virgilio Rafael Beltrán, "*Censura en el cine*", Ed. Libera, Buenos Aires (patronné par le Centre Argentin pour la Liberté de la Culture), pages 137, 139.
- (37b) Shériff de Birmingham, Alabama, célèbre pour ses abus à l'égard des noirs.
- (38) Révérend Howard Moody, "*A New Definition of Obscenity*", dans "*Censorship in the United States*", page 20 et suivantes.

(39) Renseignements pris de "*Freedom Is As Freedom Does*", de Corliss Lamont, Horizon Press, New York, 1956, pages 192, 198, 202, 230-231.

(40) Vance Packard, "*La sociedad desnuda*", op. cit., pages 43, 46, 48, 49, 52, 53, 54, 92, 170, 171 et autres.

3) L'homme et sa survie.

"Une dépêche de l'Associated Press du 14 juin 1952 faisait savoir que l'Administration Fédérale pour la Protection Civile avait évalué que la ville nord-américaine moyenne devrait enterrer 40.000 morts au bout de deux jours, si une bombe atomique venait à lui tomber dessus, et elle faisait également savoir que l'institution était en train d'effectuer (...) de vastes préparatifs pour prendre en charge les nombreux cadavres que l'on prévoyait. D'après la dépêche de l'A. P., la A. F. P. C. avait déjà sollicité au Congrès une partie des deux millions de dollars afin d'acheter et de garder en réserve un million de linceuls, qui seraient probablement des draps de plastique de couleur vert-olive, puisqu'il (...) serait hors de question d'obtenir 40.000 cercueils (...) dans n'importe quelle ville, après une attaque nucléaire. "

Albert E. KAHN

« *Le jeu de la mort* »,

dans « *Socialist Humanism* »

"Dans cet article, le maire explique qu'ils vont mettre des appareils de radio, récepteurs et émetteurs, sur

chaque camion de la voirie de la ville ... Quand les bombes atomiques tomberont sur la ville, ces radios nous guideront. Et nous devons aller enlever les corps ... Et, Grand Dieu, cela ne me semble pas juste qu'un homme, un être humain, accepte de s'habituer à l'idée d'une pareille chose. "

Ray BRADBURY

« *Service de voirie* »,
dans « *Les pommes d'or du soleil* »

Il est logique, puisque la philosophie de la SF adulte est éminemment humaniste, qu'un pourcentage exceptionnellement élevé d'oeuvres de ce genre contienne un plaidoyer en faveur de la survie de l'homme.

Il n' y a pratiquement aucun auteur qui n'ait consacré une nouvelle ou un roman à décrire les dramatiques circonstances en rapport avec l'holocauste nucléaire et certains, comme Ray Bradbury, l'ont fait avec une insistance qui n'échappe à la monotonie que grâce à l'intervention d'un talent prodigieux, capable de découvrir les innombrables facettes insolites d'un même thème sans perdre une fraction de son originalité et de sa chaleur humaine.

De même, dans de nombreux ouvrages dont le thème essentiel n'est pas précisément celui de la Guerre, apparaissent des références à la guerre possible, passée ou future.

Pour en revenir à Bradbury, l'ombre de la guerre atomique se projette non seulement sur celles de ses

oeuvres qui l'évoquent spécifiquement, mais également sur ses nouvelles liées au problème racial, comme "*Comme on se retrouve*", sur presque toutes ses histoires de "*Chroniques martiennes*" et sur "*Fahrenheit 451*", son court roman au sujet de l'aliénation et de la censure.

"*Le gardien de la flamme*", ("*Fiction*" N°27) de Walter M. Miller, a également pour toile de fond le souvenir de la guerre, quoique son thème soit la survie de la technique et de la culture, et on peut dire la même chose de "*Cailloux dans le ciel*", de Asimov, ou de "*Opus Dos*", de Gorodischer, bien que les problèmes qu'ils soulèvent soient d'ordre racial. "*Demain les chiens*", "*Sirius*" et "*La guerre des salamandres*" contiennent également d'abondantes réflexions et des allégories sur les actes violents et sanguinaires de l'homme ... Et l'énumération des oeuvres de SF où figure le thème de la guerre pourrait être en fait inépuisable.

Mais ce qu'il convient de souligner maintenant, c'est qu'aucune des oeuvres de SF adulte ne porte le sceau du chauvinisme ou de l'intolérance idéologique. La préoccupation fondamentale de ses auteurs est la survie de l'homme et la renonciation inconditionnelle à la guerre en tant que moyen de résoudre les conflits entre les nations ou les régimes politiques. Bien que la majorité des romans et nouvelles, que nous citons au fil de cet essai, soient d'origine nord-américaine, aucun d'eux ne se fait l'écho de la doctrine du "*Destin Manifeste*", qui recouvre les motifs égoïstes et expansionnistes pour lesquels on a tant fait couler et l'on

fait encore tant couler de sang dans le monde. La philosophie, qui les imprègne est au contraire celle de la tolérance, celle de la concurrence pacifique et celle de la renonciation à toute mission hégémonique et prétendument civilisatrice. Ce qui doit nous surprendre, car si - comme nous avons tenté de le démontrer - la littérature de SF est fondamentalement démystificatrice, elle pourrait difficilement entrer dans le jeu des fausses valeurs spirituelles créées "*ad hoc*" pour dignifier des guerres déclenchées en vue de défendre des intérêts purement matériels.

JE FAIS L'AMOUR ET PAS LA GUERRE.

L'esprit pacifiste de la SF n'est pas neuf, ni ne s'explique par la seule apparition des armes nucléaires. Elle se réclame au contraire de la conviction humaniste selon laquelle on doit respecter la vie pour son essence même, et pour qui ce respect ne dépend pas de l'ampleur de la destruction possible. Nous pouvons citer, parmi les lointains antécédents de la phrase sensée tellement à la mode aujourd'hui - "*Je fais l'amour et pas la guerre*" -, par exemple un dialogue, entre le protagoniste terrien et un interlocuteur sélénite, qui figure dans l'"*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune*" de Cyrano de Bergerac, un des ancêtres de la SF ; ce dialogue a été imaginé au 17^{ème} siècle, lorsque les armes n'avaient pas encore l'actuelle capacité d'annihilation massive :

"- Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, pourquoi cet envoyé portait à la ceinture des organes honteux modelés en bronze ? ...

- C'est que ici les femelles, tout comme les mâles, ne sont pas ingrats au point de rougir à la vue de ce qui les a engendrés ... Sachez donc que l'amulette dont cet homme se ceint la taille, et d'où pend comme médaille la silhouette d'un membre viril, est l'emblème de chevalier et l'insigne qui distingue le noble du vilain ...

- Cette coutume me semble extraordinaire - dis-je alors -, parce que dans notre pays c'est le port d'une épée qui distingue la noblesse ...

- Ah, mon pauvre ami ! Comment est-ce possible ? Les grands de votre pays sont-ils à ce point pervertis qu'ils tirent vanité de l'arme qui est l'apanage du bourreau, qui ne fut forgée que pour détruire et qui, enfin, est l'ennemi juré de tout ce qui vit ? Et est-il possible qu'ils cachent en revanche un membre sans lequel nous serions réduits à néant, un membre qui est le Prométhée de tout animal et le réparateur infatigable des faiblesses de la nature ? Malheureuse terre où les signes de la génération sont ignominieux et où ceux de la destruction sont honorables ! Et vous appelez parties honteuses ces membres, et vous ne songez pas qu'il n'y a rien de plus glorieux que de donner la vie et par contre rien de plus honteux en vérité que de l'ôter !"

PRESQUE LA FIN DU MONDE.

Aujourd'hui, ce n'est pas seulement l'épée qui menace de faucher des vies. Nous avons, dans le prologue à cet essai, transcrit quelques-uns des calculs effectués par le savant Linus Pauling au sujet de la capacité destructrice de l'arsenal atomique mondial, et nous avons évoqué l'existence d'individus, comme Hermann Kahn, capables de faire ces mêmes calculs avec l'esprit serein d'un planificateur social. Mais cela n'est pas suffisant, parce que l'histoire continue à nous bombarder quotidiennement de faits tels qu'ils justifient la phrase de Jacques Sternberg : *"Pour dépasser en horreur, en humour noir, en gratuité, en démence, en force d'attaque, en surprise, la réalité de tous les jours, il faut vraiment avoir du génie"*. (1)

Tel est le cas d'une nouvelle qui est parue dans *"The Manchester Guardian"* du 28 novembre 1960 et qui a provoqué un scandale mondial et des interpellations au Parlement britannique :

"Saviez-vous que le monde a failli toucher à sa fin la semaine dernière ? La station de radio préventive de Thulé a capté des signaux que les cerveaux électroniques locaux ont identifié comme étant une escadrille de fusées qui remontait l'horizon depuis la Russie et qui se dirigeait vers l'Amérique."

Le fameux téléphone rouge a sonné dans la salle centrale du Commandement Stratégique Aérien du Nebraska. Dans le monde entier, les équipages du C. S. A. coururent vers leurs avions. Quelqu'un dans le Nebraska demanda confirmation à Thulé. Il n'y eut pas de réponse. Thulé devait déjà avoir été atteint ...

Il s'est fait que Thulé n'avait pas capté une escadrille de fusées mais bien un grand satellite terrestre appelé Luna, de l'existence duquel l'Intelligence Service avait apparemment oublié de l'informer. Cependant, ils ne purent pas corriger leur erreur lorsqu'ils la découvrirent, car un bloc de glace avait sectionné le câble sous-marin de communication".

D'après le journaliste, seuls les "*anciens freins, l'incrédulité et la crainte*" empêchèrent que l'Occident ne lançât ses fusées de représailles dans la demi-heure suivante. (2)

Les descriptions du Centre d'Opérations de Combat du Commandement Nord-Américain de Défense Aérienne, installé au sein du Mont Cheyenne, à 2.800 mètres d'altitude, reproduit aussi, parfaitement, l'atmosphère de la SF. Ce Centre abrite les hommes et les cerveaux électroniques qui assureraient la conduite de la guerre nucléaire, au cas où celle-ci éclaterait, et il occupe un labyrinthe de tunnels creusés à même la roche, à 420 mètres de profondeur. On calcule que son personnel, qui peut varier entre 425 et 900 hommes, serait en mesure de subsister pendant 30 jours, totalement isolé du monde environnant. Il est équipé d'un système pour empêcher l'accès d'air extérieur, qui pourrait se charger de radioactivité, et de filtres pour purifier l'atmosphère intérieure. Les bâtiments souterrains sont protégés par un système d'amortisseurs et reposent sur des ressorts gigantesques, afin d'éviter que les vibrations d'une explosion nucléaire n'abîment les appareils. (3)

Pour compléter le panorama dans lequel la SF trouve les thèmes qui inspirent ses fantaisies apocalyptiques, disons que, les bombes atomiques exclues, l'arme nucléaire de campagne la plus petite dont disposent les Etats-Unis, le rifle sans recul Davy Crockett, a une puissance destructrice minimale équivalant à 40 tonnes de TNT, tandis que la puissante bombe "*casse-pommes*" de la Seconde Guerre Mondiale avait un pouvoir explosif d'approximativement une tonne et demie. (4)

EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE NUCLEAIRE.

Etant données ces circonstances, il n'est pas étonnant que le Parti Démocrate des Etats-Unis ait, lors de sa campagne prosélytiste de 1964, développé les arguments pacifistes de sa propagande en recourant au lexique du "*desesperanto*", typique de la SF.

Sur l'écran de télévision apparaissait un bébé enchanteur qui tenait un cornet de crème glacée, tandis qu'une voix rauque, angoissée et maternelle, disait :

"- Sais-tu ce que les gens faisaient ? Ils faisaient exploser des bombes dans l'atmosphère. Tu sais que les enfants doivent absorber beaucoup de vitamine A et de calcium. Mais pas de strontium 90 ou de césium 137. Ces éléments proviennent des bombes atomiques et sont radioactifs. Ils tuent. Sais-tu ce que les gens ont fait en fin de compte ? Ils se sont réunis et ont signé un traité d'interdiction des essais nucléaires. Et le poison radioactif a alors commencé à disparaître. Mais il y a

maintenant un homme qui désire devenir président des Etats-Unis et ce traité ne lui plaît pas. Il l'a combattu. Il a même voté contre sa conclusion. Il veut continuer à effectuer des essais avec d'autres bombes. Il s'appelle Barry Goldwater. S'il est élu, il est probable que l'on procèdera à de nouveaux essais."

Une autre annonce montrait à l'écran une fillette, qui se promenait dans une prairie bucolique. Elle s'accroupissait, prenait une marguerite, et commençait à compter, comme le font les petits enfants depuis des temps immémoriaux : "*Un, deux, trois ...*" Alors se faisait entendre une menaçante voix masculine qui montait de ton jusqu'à couvrir celle de la fillette. L'homme opérait un compte à rebours : "*Dix, neuf, huit, neuf, ...*" Lorsque le décompte prenait fin, l'écran se couvrait d'un champignon atomique, suivi de la voix de Lyndon Baines Johnson, qui disait amèrement : "*Voilà les options : construire un monde où tous les enfants puissent vivre, ou entrer dans les ténèbres. Nous devons choisir entre nous aimer les uns les autres ou mourir.*"

(5)

Ces deux exemples illustrent non seulement l'emploi pacifiste des techniques de la SF dans une campagne politique, mais aussi, malheureusement, le décalage qui existe entre les promesses des candidats et leurs attitudes postérieures.

Au moment où nous écrivons ces lignes (**N.d.T. :** vers 1968), la stratégie de l'"escalade" est en train de porter des fruits que l'on ne peut décrire qu'en faisant à nouveau appel au langage du "desesperanto", car il est

impossible d'inculquer d'une autre façon l'idée qu'un million d'enfants ont été tués ou brûlés au cours de la guerre que livrent les Etats-Unis au Vietnam", comme devait le dénoncer le docteur Benjamin Spock, un éminent pédiatre nord-américain de réputation mondiale. (6)

Mais simultanément le fait que le nom de Ray Bradbury figure à côté de ceux de Erich Fromm, de Linus Pauling et d'autres personnalités intellectuelles, dans les manifestes qui réclament la fin de la guerre en Asie du Sud-Est ,démontre une fois de plus que l'humanisme qui prévaut dans la SF n'est pas simplement un caprice occasionnel mais bien l'expression d'une philosophie étroitement compromise avec la réalité d'un monde perpétuellement en convulsion.

LA RESPONSABILITE DES SCIENTIFIQUES.

Comme nous l'avons dit, le cri d'alarme des auteurs de SF en face de la capacité destructrice des armes nucléaires remonte à bien avant l'apparition de la bombe atomique.

Karel Capek a, en 1924, écrit "***Krakatit***", un roman qui tourne autour des efforts qu'accomplit un consortium militariste allemand pour s'emparer d'un explosif atomique appelé "krakatit", qui éclate lorsqu'il est activé par les ondes hertziennes. L'inventeur du "krakatit", l'ingénieur Prokop, refuse de dévoiler son secret, car il est un homme aux convictions

profondément pacifistes : "*J'ai vu la guerre* – dit-il –, *j'ai vu les gaz asphyxiants et j'ai vu de quoi les hommes sont capables*". Le roman de Capek aborde en outre un thème très actuel : la responsabilité du savant qui ne peut pas se désintéresser de l'application que recevront les fruits de son intelligence. (7)

Le problème de la responsabilité du savant constitue précisément le thème central d'une nouvelle déchirante de C. M. Kornbluth, "*The Altar at Midnight*" ("*The Explorers*"), qui décrit comment l'homme qui a rendu possible l'installation de la Base Atomique sur la Lune, miné par le remords, abandonne sa famille et se perd dans le monde hallucinant des ivrognes et des vagabonds. Nous trouvons, également dans ce recueil de nouvelles de Kornbluth, une autre histoire avec un propos analogue : "*Gómez*". Gómez est un jeune plongeur portoricain qui dénote une insolite capacité intuitive à l'égard de la haute mathématique. L'armée l'emploie afin qu'il développe des formules destinées à des fins guerrières. Un jour, Gómez comprenant que son nouveau travail l'a asservi et réduit au niveau d'un froid cerveau électronique, feint d'avoir perdu ses facultés, rejoint son ancienne fiancée et opte pour une vie humble mais humaine.

Dans "*Unite and conquer*", de Theodore Sturgeon ("*A way home*"), le protagoniste est un homme de science, qui envisage le problème d'une autre façon mais dans un même esprit pacifiste. Son frère, un dirigeant militaire, l'engage afin de perfectionner un instrument à des fins guerrières. Lui utilise au contraire

ses ressources scientifiques pour créer l'illusion que l'humanité est menacée par des envahisseurs extraterrestres inexistantes, contre qui toutes les nations s'unissent, oubliant leurs vieilles discordes.

LES SAUVAGES ENCHANTEURS.

Une des satires les plus caustiques et des plus efficaces contre la démence sanguinaire de l'homme est "*Visit to a Small Planet*", pièce théâtrale de Gore Vidal. "*Visit to a Small Planet*" décrit l'arrivée sur la Terre de Kreton, un extravagant personnage venu d'une autre dimension, à l'aspect typiquement humain mais vêtu d'un bizarre uniforme de la Guerre Civile américaine, dont le hobby consiste à étudier les terriens et leurs moeurs. Kreton tombe aux mains du général Powers, un fonctionnaire du Pentagone ayant subi un passe-droit, qui rêve de pouvoir donner libre cours à ses délires belliqueux.

Au début, Powers pense que le visiteur est un espion d'un autre pays ou d'un autre monde, un "*monstre*", malgré son air paisible et sympathique.

"Si les vôtres préparent une invasion - lui dit-il -, qu'ils sachent que nous sommes prêts à résister. Nous les combattons avec tous les moyens qui se trouvent à notre disposition. Nous les combattons avec la bombe à hydrogène, avec des gaz toxiques, avec des "cocktails molotov" s'il le faut ; nous les combattons sur les plages ; nous les combattons dans les venelles ..."

Mais contre toute attente, Kreton s'enthousiasme pour tous ces projets de violence, et il convainc Powers d'utiliser ses pouvoirs surnaturels pour l'aider à livrer la guerre à la Russie. Le général exulte.

"Vous avez été catalogué comme une arme - communique-t-il à Kreton -. Plus tard, nous vous trouverons probablement une application scientifique, mais je tiens à vous informer dès maintenant que la C. I. A. a dansé de joie lorsqu'elle a appris que vous lisiez la pensée. Et cette histoire du champ de force que vous êtes capable d'élever ... eh bien, cela liquide pratiquement les radars ... Dans des conditions normales ... nous vous ferions subir quelques épreuves mais, eu égard à votre condition de mammifère présumé, nous sauterons cette étape. Nous attendons cependant de vous que vous nous fournissiez une liste complète de vos différents pouvoirs insolites ... Nous aurons besoin de dix-sept copies pour la diffusion immédiate".

Tout cela n'est en fait qu'un jeu pour Kreton, un jeu qui peut provoquer l'anéantissement de l'humanité, mais un jeu tout de même. Lorsqu'un des personnages lui reproche son attitude avec des arguments pacifistes, Kreton répond :

"Eh bien, tout jeu recèle des difficultés. Je dois avouer que je n'aurais jamais cru qu'il faudrait convaincre un primate inférieur qu'il doit se comporter comme ce qu'il est, c'est-à-dire un primate inférieur. Cher Conrad, la guerre est votre spécialité. Les historiens vous aiment pour cela. Et je vous aime pour

cela. Au bout du compte, ce n'est pas seulement divertissant mais également créatif. Les plus grandes découvertes scientifiques proviennent des époques de guerre : la bombe atomique, le radar, la viande en conserve. Et songez à ces voyages ! Vous quittez le foyer, avez de nouvelles relations, avez des escarmouches amoureuses avec des inconnues. Le panorama s'élargit tellement. Et ensuite : le délire de la bataille, la décharge d'adrénaline à la tête lorsque les trompettes sonnent la charge ! Conrad, la guerre est la principale forme d'art de votre race. Tu dois le concéder. Oublie les inhibitions. Sois toi-même. Cruel. Impitoyable. Tranche, mords, griffe !"

Un messager de l'autre dimension finit par arrêter Kreton avant qu'il déclenche la guerre totale et il déclare pour excuser sa nation : *"Kreton est un cas à part chez nous. Il est mentalement arriéré et, à l'égal d'un enfant, il prend ce monde pour un jouet."* A quoi, Kreton répond en tempêtant : *"Allons, s'il te plaît ! J'ai seulement procuré du plaisir et du travail à quelques sauvages ... des sauvages enchanteurs."*

Cette pièce de Gore Jidal laisse un arrière-goût amer, car l'allégorie ne peut pas être plus transparente : Kreton a raison lorsqu'il qualifie les humains de *"sauvages enchanteurs"*, et la communauté d'intentions, qui s'établit entre cet être *"mentalement arriéré"* et ceux qui planifient sur la Terre l'holocauste nucléaire, n'est pas fortuite.

Mais la SF semble parfois vouloir tranquilliser les hommes avec l'argument que l'instinct guerrier n'est pas

le patrimoine exclusif de leur espèce. "*Bucolique*", de A. E. Van Vogt ("*Fiction*" N°34), met en scène un bois d'une autre planète qui a appris à absorber et à synthétiser les minéraux radioactifs du sol pour détruire, à coups d'explosions atomiques, ses voisins végétaux ou les astronefs visiteurs.

AU SEUIL DU MASSACRE.

La SF envisage l'holocauste nucléaire dans ses trois étapes : la préparatoire, celle qui correspond à l'éclatement même, et celle qui y fait suite.

Nous trouvons dans "*Les prospecteurs*", de Poul Anderson ("*Fiction*" N°67), un examen original de l'étape préparatoire. Un groupe d'hommes s'est rendu, à travers le temps, jusqu'à l'ère jurassique, dans le but apparent de chercher du combustible pour un monde qui se trouve au bord de la guerre. Mais sa véritable mission, inconnue des membres mêmes de l'expédition, est différente. Puisque les voyages vers le futur ont prouvé que cette guerre éclatera peu après et qu'elle se soldera par la destruction de l'humanité, quelques-uns des rares dirigeants à connaître le tragique destin qui attend le monde, procèdent au transfert des machines et des hommes nécessaires vers le campement du jurassique, pour que l'on y parachève l'astronef, qui se trouve au stade embryonnaire. Cet astronef conduira les habitants du campement vers les étoiles, où ils pourront reconstruire la civilisation sur des bases plus sensées.

"*Le renard et la forêt*", de Ray Bradbury ("*L'homme illustré*"), décrit en revanche comment un ménage de l'an 2155 essaie vainement de trouver refuge au Mexique de l'an 1938. Il veut quitter son travail à l'usine de bombes, elle au laboratoire de cultures pathogènes : "*Peut-être aurons-nous la chance de nous évader, de parcourir pendant des siècles un pays sauvages d'"années" où ils ne nous trouveront jamais, d'où ils ne pourront pas nous ramener pour brûler nos livres, censurer nos pensées, terroriser nos âmes, nous faire marcher en rangs, nous assourdir avec leur radio...*" Comme nous le voyons, Bradbury ne fait qu'évoquer une nouvelle fois les vastes problèmes qui le tourmentent, et le fait que les fugitifs de l'an 2155 pensent trouver la paix en 1938, à l'aube de la Seconde Guerre Mondiale, ajoute à cette nouvelle une autre note d'ironie caustique.

Nous avons déjà transcrit dans l'en-tête à cette section un passage de "*Service de voirie*", de Ray Bradbury ("*Les pommes d'or du soleil*"), dont le protagoniste est un humble ramasseur de résidus, qui désire renoncer à son poste parce qu'il ne peut pas supporter l'idée que sa fonction, lorsqu'éclatera la guerre atomique, consistera à transporter des cadavres.

Le protagoniste de l'autre nouvelle de Bradbury, "*Le contribuable*" ("*Chroniques martiennes*"), est également mécontent de son sort et il désire fuir à bord d'une des premières fusées à destination de Mars, en même temps que des milliers de personnes dotées d'"*un peu de bon sens ... Ils échapperaient aux guerres, à la*

censure, à l'étatisme, à la conscription, au contrôle gouvernemental de ceci ou de cela, de l'art, de la science."

UN OISEAU APPELE PHENIX.

Lorsqu'il s'agit de décrire le moment même de l'holocauste, Bradbury élude les cadres mélancoliques et à effet, et opte pour un examen latéral chargé de chaude tendresse poétique, comme s'il voulait par là rendre un ultime hommage aux qualités positives que lui vénère en l'être humain.

Ce sentiment se reflète nettement dans un des passages finals de "*Fahrenheit 451*". Après la destruction de Chicago par les bombes atomiques, un des protagonistes dit :

"C'était un oiseau stupide, datant de bien avant le Christ ; tous les cent ans, il édifiait un feu et s'y carbonisait. Ce devait être un des proches parents de l'homme. Mais chaque fois qu'il se consumait, il resurgissait des flammes et renaissait à nouveau. J'ai l'impression que nous en faisons tout autant mais avec un avantage au moins sur le Phénix. Nous savons parfaitement ce que nous avons fait pendant des siècles et si nous ne l'oublions pas, si nous en gardons conscience, nous avons une chance de renoncer un jour à construire ces bûchers pour nous jeter dedans."

Il y a trois nouvelles où Bradbury traduit avec une intensité particulière son amour pour les êtres prisonniers du piège de l'anéantissement. Dans

"*Broderie*" ("*Les pommes d'or du soleil*"), trois femmes brodent sur le porche sombre, aux dernières heures de l'après-midi, au milieu des objets familiers et aimés, attendant avec une résignation domestique une expérience atomique qui signifiera probablement la fin du monde. Lorsque l'explosion se produit, les femmes se désintègrent au milieu d'un feu qui (à l'une d'elles) "*arrachait les fils de cette blanche broderie qu'était sa propre chair, le modelé rose de ses joues, et enfin trouvait son coeur, tendre et ardente rose rouge, dont il brûlait l'un après l'autre, les frais pétales brodés.*"

La fin de "*La nuit dernière*" ("*L'homme illustré*") n'est même pas violente. Tous les êtres humains rêvent simplement et simultanément que le dénouement est proche. Mais ils l'acceptent avec une sereine et paisible mansuétude. Les protagonistes de la nouvelle sont un homme et son épouse. "*Sais-tu - dit-il - que je ne regretterai rien, sinon toi et les filles. Je n'ai jamais aimé la ville, ni mon travail, ni rien d'autre que vous trois. La seule chose qui me manquera, peut-être, c'est le changement des saisons, et un verre d'eau glacée quand il fait chaud, et vraisemblablement le sommeil.*" Les adieux équivalent à un "*bonne nuit*", et elle prend soin de fermer les robinets à eau, avant d'aller dormir, comme si la vie devait continuer normalement.

Le protagoniste de "*La grand-route*" ("*L'homme illustré*"), est un pauvre paysan mexicain, Hernando, qui vit avec sa femme sur le bord d'une grande autoroute. Un jour, il voit défiler des milliers de voitures, comme en un cortège funèbre. Les gens sont terrorisés, pleurent.

Quelqu'un lui explique : "*La guerre ! C'est arrivé, la guerre atomique, la fin du monde !*" Mais Hernando continue à défricher le champ avec son âne, tandis qu'il se demande : "*Qu'est-ce qu'ils veulent dire par "le monde" ?*"

UNE ETINCELLE DE VIE.

Différentes voies s'ouvrent devant la race humaine, après que la conflagration s'est produite.

La trame de "*Et la foudre et les roses*", de Theodore Sturgeon ("*Fiction spécial*" N°9), tourne autour de la nécessité de vaincre la soif de vengeance et d'éviter des représailles nucléaires à la suite d'une attaque surprise contre les Etats-Unis. L'atmosphère est tellement saturée en carbone 14, que personne au monde n'en réchappera probablement, pas même les attaquants, qui ont mal calculé la puissance meurtrière de leurs armes. Mais il subsiste encore un léger espoir :

"L'étincelle de l'humanité peut encore vivre et croître sur la terre. Ce sera une faible étincelle, poursuivie par des vents et par des pluies ... Elle vivra si nous oublions que cette étincelle reste aux mains de nos ennemis momentanés. Quelques-uns, très peu, de leurs enfants vivront pour donner naissance à la nouvelle humanité qui sortira graduellement des jungles et des déserts. Dix mille ans s'écouleront peut-être ; peut-être l'homme sera-t-il capable de reconstruire avant que ces ruines n'aient disparu ... Et même si c'est la fin des hommes, nous ne pouvons pas détruire la possibilité

qu'une autre forme de vie éclore là où nous nous avons échoué. Si nous répondons, il n'y aura pas un chien, pas un cerf, pas un singe, pas un oiseau, pas un poisson ou un lézard qui puisse continuer à porter le flambeau de l'évolution. Au nom de la justice, si nous devons nous condamner et nous détruire, ne condamnons pas toute vie en même temps que nous."

LES ENFANTS DU CARBONE 14.

La vie sur ce monde chargé de radiations ne sera naturellement pas agréable, comme le fait remarquer Carol EmshWiller dans "*Un jour à la plage*" ("*Fiction*" N°72). Les protagonistes, un couple et leur enfant, Gaminou, se débattent au milieu de la mesquinerie, de la haine et de la rapine. La femme, Myra, qui, à une autre époque, se glorifiait de longs cheveux noirs, est chauve et n'a pas de sourcils, ni de cils, ni de duvet. Gaminou ne ressemble en rien à ses parents :

"Contrairement à ses parents qui étaient grands, roses et chauves, il avait une épaisse tignasse noire, plantée très bas sur le front et qui retombait si loin derrière le cou que Myra se demandait si les cheveux envahissaient ainsi le dos avant ; grêle et petit pour son âge, il avait néanmoins l'air fort et nerveux avec ses membres allongés. Il avait le teint olivâtre, la face large, les traits camus ... Puis elle se demanda si les gamins avaient tous, à trois ans, cette toison au bas de l'échine ... Les muscles bandés qui faisaient des noeuds

sur ses bras et ses mollets. Cela lui rappelait les gibbons qu'elle avait vus jadis au zoo."

Ce monstre violent, qui mord sa mère jusqu'à lui arracher la peau, et qui rappelle vaguement ce fameux avorton féroce de "*Journal d'un monstre*", de Richard Matheson ("*Fiction*" N°25), est un produit des mutations de gènes provoquées par le césium 137, le carbone 14 et d'autres noyaux radioactifs qui sont engendrés par des explosions nucléaires et qui restent libres dans l'atmosphère.(8)

Pourtant, même dans ces épouvantables circonstances, le ménage s'accroche désespérément à un dernier reste de bon sens et de "*normalité*", en allant passer une journée à la plage. "*C'a été une bonne journée - répéta Myra -. Et Gaminou a vu la mer. - Elle caressa la toison de l'enfant endormi, doucement pour ne pas le réveiller, et bâilla."*

Les enfants de "*Post-bombum*", nouvelle de Alberto Vanasco ("*Adiós al mañana*"), sont également des monstres. Les parents de ces enfants sont des gens humbles qui désirent faire de leur progéniture survivante la légataire de la civilisation mais, lorsqu'ils commencent à transmettre leurs connaissances, il apparaît que tout le patrimoine du savoir humain était monopolisé par une minorité, responsable de l'holocauste nucléaire. La dernière leçon, que donne un de ces instituteurs improvisés, allégorise cette pathétique ignorance : "*Le carré de 2 est 4. Par conséquent, le carré de 8 est 16 et celui de 12 est 24.*

Pour obtenir le carré d'un nombre, on le multiplie par deux, c'est tout ..."

La liste des monstres aux "*visages inexpressifs*", aux "*difformités trop familières*" et au "*sexe indéfini*" inclut les enfants que Robert Abernathy situe en "*L'an 2000*" ("*Fiction*" N°38), vivant avec leurs parents dans une caverne, dormant sur des peaux de bêtes, se réchauffant près de l'âtre et se nourrissant de proies en provenance des pièges cachés dans la neige. Mais ce qui octroie un plus grand côté dramatique à cette nouvelle, c'est que la réalité que nous venons de décrire est celle que découvre le protagoniste, après avoir rêvé de l'an 2000 comme d'un paradis de confort électronique, de paix, de bonheur, de santé et de bonne organisation sociale.

LORSQUE NOUS SERONS SEULS.

Parfois, la SF n'insiste pas tant sur la séquelle de maladie, de chaos et de misère que laissera la guerre atomique, que sur l'accablante solitude qui asphyxiera les survivants.

Certains auteurs n'ont besoin, pour dépeindre des cadres dantesques, que de décrire de gigantesques métropoles désertes où déambulent des êtres solitaires, libres de prendre ce qu'ils veulent dans les magasins ou les bijouteries, propriétaires de toutes les voitures alignées le long des trottoirs, mais effroyablement privés de compagnie humaine.

C'est le thème de "*Nocturne*", de Fritz Leiber ("*Fiction*" N°67), et de "*Ces derniers temps*", de Alfred Bester ("*Fiction*" N°123). Dans la seconde nouvelle, tout New York est à la disposition d'un homme et d'une fille qui ne réussissent pas à communiquer jusqu'à ce qu'apparaisse l'indice d'un sinistre danger extérieur.

"*Il viendra des pluies douces*", de Ray Bradbury ("*Chroniques martiennes*"), nous transporte au paroxysme de l'angoisse en recourant à un moyen encore plus subtil pour nous inculquer la sensation d'un monde désolé par la guerre atomique. Il n'y a, dans cette nouvelle, ni couples qui ne peuvent communiquer, ni individus solitaires, mais une maison merveilleuse, peuplée par des voix et des images électroniques qui chantent et récitent et réverbèrent, par des appareils familiers qui fonctionnent automatiquement aux heures stipulées, pour tout l'aimable contexte d'une heureuse existence domestique conçue au profit exclusif de l'homme. Mais personne n'écoute les voix, ni ne jouit des appareils, ni ne s'intègre dans ce cadre assommant. La maison est vide, définitivement vide parce qu'il n'y a plus de vie dans le monde. Un accident provoque l'éclatement d'un incendie et la maison meurt également, tandis que "*dans le mur, une dernière voix annonçait inlassablement, tandis que les premiers rayons du soleil brillaient sur les décombres fumants : "C'est aujourd'hui le 5 août 2026, c'est aujourd'hui le 5 août 2026, c'est aujourd'hui le ..."*

Il vaut la peine de souligner que la maison de ce dernier récit possède une pièce pour les enfants

identique à cette autre où les lions de la télévision murale avaient procédé au parricide de "*La brousse*" ("*L'homme illustré*"). Mais le lieu qui, dans cette histoire, irradiait de perfidie et de cruauté exhale un souffle nostalgique en restant dépeuplé, comme si Bradbury voulait nous dire que les appareils intrinsèquement utiles et beaux se pervertissent par les aberrantes attitudes des hommes et seulement par elles.

LES FESTIVALS DE LA HAINE.

Dans "*Le sourire*", autre nouvelle de Bradbury ("*Un remède à la mélancolie*"), le plaidoyer contre la guerre se trouve exprimé dans l'antagonisme entre une humanité saturée de haine et la survie de l'amour de la beauté. Le protagoniste de cette histoire est un enfant qui vit sur un monde désolé par la guerre nucléaire, où l'on détruit et décrie toute relique du passé. Un des personnages de la nouvelle dit à l'enfant :

"Regarde, Tom, c'est la haine. La haine du passé. Penses-y, Tom. Les bombes, les villes détruites, les chemins réduits en pièces de puzzle, les champs de blé radioactifs qui brillent la nuit ... C'est ainsi, Tom. Ce sont toujours des haines, ce qui te frappe et te détruit. C'est la nature humaine. Irrationnelle, peut-être, mais nature humaine malgré tout."

La haine se manifeste dans les festivals. Le festival au cours duquel "on a déchiré tous les livres sur la place et on les a brûlés, et les gens sont ivres et joyeux. Et le festival de la science du mois précédent lorsqu'on a

traîné la dernière automobile et que l'on a tiré au sort, et que tous ceux qui gagnaient avaient le droit de lui asséner des coups de masse.

Lors du nouveau festival, Tom se trouve parmi la foule qui jette des pierres et crache sur un tableau qui représente un portrait de femme.

"*Mais elle est si belle*", proteste Tom. La femme du tableau sourit sereinement, secrètement à Tom, et Tom la regarde "*avec le coeur palpitant et une espèce de musique dans les oreilles*". Lorsque la foule se jette sur le tableau, Tom parvient à récupérer un fragment de toile et il l'emporte dans sa chaumière. C'est le sourire de la Joconde qu'il presse contre sa poitrine en s'endormant.

UNE APOCALYPSE OPTIMISTE.

"En 1952, lorsque la plus grande stupidité du 20^{ème} siècle, la "*guerre froide*", régnait sur le monde entier, un vaste auditoire a entendu le professeur Bern citer le sombre aphorisme de Einstein : "*Si la troisième guerre mondiale se livre à coups de bombes atomiques, la quatrième se livrera avec des gourdins*" ...

Ainsi commence "*Profesor Bern's Awakening*", une nouvelle de Vladimir Savchenko ("*Soviet Science Fiction*"), qui exprime la foi de l'auteur dans l'homme et dans le triomphe final du bon sens et de la paix. Le professeur Bern, persuadé que l'humanité pratiquera le suicide collectif, se fait placer en hibernation dans une crypte située dans le désert de Gobi. Il a calculé qu'une

race de primates supérieurs réapparaîtra au milieu du vingtième millénaire, et il fixe son réveil précisément pour cette époque. Lorsqu'il reparaît à la surface de la Terre, il se trouve dans un bois habité par des singes anthropoïdes, qui empoignent déjà des massues et se couvrent de peaux. Cela confirme apparemment les pires pressentiments, mais ce n'est pas ce qu'il croit. Il s'est en fait éveillé le 12 septembre de l'an 18.879 de l'Ere de l'Homme Libéré, au milieu d'une station expérimentale où les biologistes essaient de reproduire le cycle de l'évolution humaine. Les singes anthropoïdes sont les fruits de l'expérience couronnée de succès.

Cette nouvelle introduit bien sûr une nuance optimiste et rafraîchissante dans le panorama de la SF apocalyptique, bien que sa philosophie pacifiste et humaniste soit la même qui prédomine dans le reste des oeuvres de ce genre littéraire.

LE PONT SUR L'ABIME.

Nous avons laissé pour la fin de notre essai la brève analyse du "*Pont sur l'abîme*", de George R. Stewart, parce que nous croyons que ce roman résume toutes les craintes et tous les espoirs de la SF, et parce que ses pages reflètent une image exacte de la race humaine, image qui est dépouillée d'idéalisations mais imprégnée d'amour, de compassion et de respect.

Nous ne trouvons pas, dans "*Le pont sur l'abîme*", de caricatures ni d'extrapolations délirantes, mais seulement le déroulement naturel de la vie et de

l'histoire. n'y a rien dans cette oeuvre qui puisse échapper aux canons de la raison et de la logique, et c'est peut-être pourquoi nous assistons à son développement avec la même sérénité, la même émotion et le même sentiment de sympathie avec lesquels nous assisterions à la colossale épopée de l'humanité ressuscitée. Parce que "*Le pont sur l'abîme*" décrit les premiers pas que fait l'homme pour restaurer la civilisation après avoir rétrogradé jusqu'au stade le plus inconsistant de son évolution sociale.

"*Le pont sur l'abîme*" laisse au second plan le facteur qui détermine l'extinction presque totale de l'humanité. Ce facteur n'est exceptionnellement pas la guerre bien que les effets en soient identiques. On insinue tout au plus que le virus, qui extermine l'homme, peut être le fruit d'un accident provoqué dans un laboratoire de guerre bactériologique (9) ou le résultat d'une mutation incontrôlable. Ce qui est certain, c'est que le protagoniste du roman, le jeune savant Isherwood Williams, revient d'une expédition solitaire dans les montagnes pour retrouver un monde dépeuplé. Il lui est au début difficile d'adapter ses réflexes à la nouvelle situation : il s'arrête aux croisements des routes où les feux de signalisation continuent à fonctionner automatiquement, il hésite avant de forcer la serrure d'un commerce abandonné. Ce qui est significatif, le marteau dont il se sert pour briser en fin de compte la serrure, lui tient ensuite compagnie jusqu'à la fin de ses jours, et finit par devenir le symbole religieux de la nouvelle société.

Isherwood entreprend un tour des Etats-Unis en quête de survivants, et les actes du premier homme qu'il rencontre témoignent du fait qu'il subsiste des règles de conduite absurdes, plus absurdes encore lorsqu'on les voit sur la toile de fond de la solitude totale. Il s'agit d'un vieil avare qui accumule chez lui tout ce qui se trouve maintenant à la portée de qui veut le prendre : des boîtes entières d'aliments emballés, des douzaines de paniers d'oranges qu'il ne pourra consommer avant qu'elles ne pourrissent, de nombreuses caisses d'ampoules électriques et de tubes de radio, un violoncelle - bien que le vieux ne connaisse pas la musique -, une douzaine de réveille-matin et beaucoup d'autres choses qu'il a réunies "*non dans l'idée de les utiliser un jour mais parce que cette accumulation lui procurait une agréable sensation de sécurité*". Isherwood lui-même ne se décide pas à se débarrasser de son portefeuille, où il détient dix-neuf dollars, car "*il était tellement accoutumé à l'avoir en poche qu'il se serait senti mal à l'aise sans lui*". Plus tard, lorsqu'il a besoin d'une motocyclette, il hésite à prendre celle qu'un policier, désormais inexistant, a abandonnée.

Isherwood rencontre ensuite une famille de noirs qui a pu s'adapter à la nouvelle situation, qui élève ses animaux domestiques et cultive son jardin. Le protagoniste réfléchit que lui, par contre, vit, comme un nécrophage, des reliefs de la civilisation, mettant à sac des magasins pour obtenir de quoi subsister. Il n'est pas un créateur, et c'est précisément autour des problèmes

de l'homme en tant que créateur, que tourne une bonne partie du roman.

L'absence de l'homme va, au fur et à mesure que le temps passe, se faire sentir relativement à une quantité de changements, qui mettent des décennies à transparaître et qui vont de la mort des trois espèces de parasites humains - qui avaient élu domicile sur la tête, les vêtements et les parties sexuelles -, faute de porteurs, jusqu'à la lente détérioration des services publics, qui commence par la paralysie des centrales électriques automatiques et prend fin par l'éventrage des conduites d'eau courante, l'écroulement des ponts et l'éboulement des bâtiments urbains. Le roman est par là même parsemé de brefs intermèdes "*d'insolite et poétique dramatisme*", qui contiennent des réflexions scientifiques ou philosophiques sur les nouvelles conditions de vie.

Isherwood finit par trouver une compagne, Em. Un jour, elle lui annonce qu'elle est enceinte, mais également que sa mère était de race noire. Isherwood lui répond :

"Chérie, tout est fini. New York est un désert, et il n'y a plus de gouvernement à Washington. Des sénateurs, des juges et des présidents ne sont plus que de la poussière. Ceux qui persécutaient les Juifs et les noirs se décomposent avec eux. Nous ne sommes que deux pauvres naufragés, qui vivent des restes de la civilisation et qui ignorent s'ils seront la proie des fourmis, des rats ou d'autres bêtes. Dans mille ans, les gens pourront peut-être s'offrir le luxe de se faire du

souci et de se chercher à nouveau querelle pour ces questions. Mais j'en doute. Pour le moment, nous ne sommes que deux, ou trois probablement."

Le petit noyau familial s'élargit par l'arrivée d'autres enfants, d'un second couple, et d'un bigame avec ses deux épouses, et ainsi naît un embryon de communauté. L'attitude du second couple, qui orne sa pièce avec des lampes qui n'éclairent pas, avec une horloge électrique arrêtée sur 12h27, et avec un poste de radio et un téléviseur muets, servent de prétexte pour une mélancolique ironie sur le passé :

"Dans l'ancien temps, rappelez-vous, les gens plaçaient un piano dans la salle de séjour - un piano à queue parfois -, bien que personne à la maison ne connût une note de musique. Et ils possédaient une collection de ces livres, les classiques de Harvard, qu'ils ne lisaient jamais. Et ils installaient un foyer sans cheminée. Ils voulaient montrer qu'ils pouvaient se permettre ces luxes, qui étaient le symbole du succès. Ces lampes ... ne sont pas autre chose, puisqu'elles ne dispensent pas de lumière."

Le souci majeur de Isherwood réside en ce que la Tribu – comme il commence à appeler maintenant sa communauté – n'est pas créatrice. Les enfants et les petits-enfants jouent et partent à la chasse, mais ils ne travaillent que lorsque c'est indispensable pour résoudre un problème occasionnel, comme le manque d'eau provoqué par la rupture des canalisations. Nous lisons, dans un des intermèdes réflexifs du roman, qui

synthétisent le mieux l'évolution du travail pour l'amener à sa nature finale, aliénante :

"Pour l'homme primitif, poursuivre le cerf, se tapir près d'un marais à attendre le vol de canards, risquer sa vie sur les escarpements, refuge des chèvres, encercler le sanglier dans les bois ... n'était pas du travail, malgré la sueur, la respiration haletante, et la fatigue. Tout comme pour les femmes, enfanter, errer dans les bois à la recherche de fraises et de champignons, alimenter le feu à l'entrée de la caverne.

Mais le chant, la danse, l'amour, n'étaient pas des jeux. Avec les chants et les danses, ils apaisaient les esprits des eaux et de la forêt. Et l'amour, avec la protection des dieux, assurait l'avenir de la tribu.

Ainsi, au premiers jours de la Terre, travail et jeu se confondaient, et un même mot désignait les deux.

Mais les siècles succédèrent aux siècles, et il y eut des changements et des transformations. L'homme a créé la civilisation et en a ressenti un immense orgueil. Et un des premiers soins de la civilisation a été de séparer le travail du jeu. Cette division fut bientôt plus profonde que celle, antérieure, entre le sommeil et la veille. Le sommeil fut dès lors synonyme de repos, et "s'endormir pendant le travail" équivalut à un énorme défaut. Le timbre de l'horloge parlante et la clameur de la sirène - outre le geste d'allumer la lumière et d'arrêter le réveille-matin - ont marqué les deux parties de la vie humaine. Les ouvriers ont décrété des grèves, ont lancé des pierres, ont recouru à la dynamite pour déplacer une heure et la faire passer d'une catégorie à

une autre. Et le travail est devenu chaque fois plus pénible et plus détestable, et le jeu plus artificiel et plus fébrile."

Isherwood s'inquiète également de ce que les nouvelles générations se refusent à assimiler les connaissances du passé qu'il prétend leur transmettre. La bibliothèque, qu'il a préservée pour l'éducation des jeunes, reste déserte et close. De nouveaux mythes naissent pour expliquer un passé peuplé d'inconnues. Les "*Américains*" deviennent les "*antiques fondateurs*" du monde entier, un monde aux frontières très étroites. Isherwood lui-même, devenu vieux, occupe une position ambiguë. Les jeunes croient voir parfois en lui un être surnaturel, qui n'appartient pas totalement à la Terre. Mais ils oublient, en d'autres circonstances, leur respect car il devient "*le père, ou le grand-père, ou l'oncle Ish qu'ils avaient connu toute leur vie et qui s'était jadis mis à quatre pattes pour jouer avec eux*". Quoiqu'il en soit, les mêmes jeunes, qui le prennent occasionnellement pour un dieu, s'impatientent et le pincent afin qu'il réponde à leurs questions. Isherwood songe que c'est curieux d'être un vieux dieu. "*Ils te rendent hommage et ils te maltraitent. Si tu n'exauces pas aussitôt leurs prières, tes adorateurs emploient la violence*". Mais il comprend que ces attitudes contradictoires ne sont pas incompatibles ni ne manquent de précédents.

Un jour, arrive un étranger malade qui bouleverse l'existence de la Tribu et exerce une influence corruptrice sur les plus jeunes membres. Les patriarches délibèrent et décident de le condamner à la pendaison.

"Non, jamais il n'aimerait évoquer ce souvenir. C'était à la fois une fin et un commencement. La fin de ces vingt et une années de vie idyllique, dans un vieux paradis terrestre. Ils avaient connu quelques difficultés, c'était vrai ... Mais quelle simplicité et quelle paix ! C'était une fin et pourtant c'était aussi un début, et un long chemin s'ouvrait maintenant devant eux. Ils n'avaient été, dans le passé, qu'un petit groupe, à peine plus qu'une famille nombreuse. Ils formeraient, dans l'avenir, un Etat. Il y avait là une ironie paradoxale. L'Etat devait être une espèce de mère nourricière qui protégerait les individus et les aiderait à mener une vie plus remplie. Et voilà que le premier acte de l'Etat, son baptême pouvait-on dire, était une condamnation à mort. Mais, peut-être, dans le lointain passé, l'Etat était-il toujours né à une heure difficile, lorsque l'on avait éprouvé le besoin de recourir au pouvoir, et que le pouvoir primitif s'exprimait souvent par des sentences de mort."

Une peste éclate après l'exécution de l'étranger et, tandis que Isherwood s'imagine que cela a pu être un châtement divin, sa femme, qui avait toujours résisté aux tentatives d'introduire les cérémonies religieuses dans la Tribu, l'implore : *"Ne tente pas une autre fois le Dieu de la vengeance, le Dieu de la colère, celui qui nous apprend les règles du jeu et qui nous châtie ensuite si nous nous trompons"*. Et la Tribu ne reconnaît en fait plus d'autre Dieu que celui qui prend corps dans la silhouette vénérée de Isherwood.

Isherwood finit par renoncer à son intention de transmettre aux jeunes ces connaissances qui ne se conçoivent que dans le contexte d'une civilisation beaucoup plus évoluée. Mais il ne peut pas non plus permettre que les nouvelles générations se laissent entraîner par l'aboulie et perdent la capacité de créer, car cela signifiera tôt ou tard la mort du genre humain, terrassé par son impuissance. Il est nécessaire de reprendre tout au commencement. Il y a, dans les armureries abandonnées, des armes pour la chasse, mais les munitions peuvent s'épuiser et les fusils se détériorent. Isherwood fabrique un arc et une flèche. Les enfants s'enthousiasment pour le nouveau jouet-outil et apprennent à le reproduire et à l'utiliser. C'est là le précieux don que le vieil homme lègue à l'avenir, la semence qui germera pour inaugurer un nouveau cycle d'évolution sociale. L'arc et la flèche - qui, nous nous en souviendrons, devaient dans "*Demain les chiens*", de Simak, présager la résurrection de l'atavique instinct meurtrier de l'homme - deviennent, dans cet autre roman, les symboles prométhéiques de la survie de la race humaine.

Peu après, au cours de la marche vers un secteur lacustre où sa Tribu fusionnera avec une autre, Isherwood sent qu'il va mourir. Il se tourne alors vers les jeunes :

"Vous me rendrez à la terre - déclara-t-il -. Et moi aussi, je vous confie à la terre, mère des hommes. Les hommes vont et viennent, mais la terre demeure."

Le roman s'achève sur cette invocation, laissant au lecteur la certitude optimiste que, même placée au bord de l'abîme, l'humanité saura trouver le chemin qui la mènera à la réalisation de ses possibilités infinies sur la scène naturelle de ses exploits : la Terre, "*mère des hommes*".

Et, sur cette invocation, nous concluons également notre essai, où nous avons essayé de refléter les problèmes d'une SF adulte en rapport avec la réalité, vouée à l'exaltation de l'égalité, de la liberté et de la survie de l'homme, ce merveilleux et tenace artisan d'un monde plus heureux.

EDUARDO GOLIGORSKY

Notes :

(1) Jacques Sternberg, in "*Minotauro*" N°7, page 2.

(2) I. F. Stone, "*A Nuclear Warning Disregarded on Pearl Harbor Day*", dans "*The Nonconformers*", page 155 et suivantes.

(3) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 28 janvier 1966, pages 34-37 ; et Santiago Ferrari, "*Los centinelas del Norte*", in "*La Nación*" de Buenos Aires, 2 et 3 septembre 1967.

(4) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 25 septembre 1964, page 9.

(5) Renseignements tirés de : "*Time*" (édition latino-américaine), 25 septembre 1964, page 7 et suivantes.

(6) Docteur Benjamin Spock, "*The Children of Vietnam*", in "*Ramparts*", janvier 1967, page 44.

(7) Voir "*Pugwash : La responsabilité du savant devant les problèmes mondiaux*", dans "**Le Courrier**" de l'UNESCO, novembre 1964, page 20. On y lit : "*Les conférences Pugwash doivent leur curieux nom à la petite ville canadienne de la Nouvelle Ecosse où la première réunion a eu lieu le 6 juillet 1957. L'initiative de s'assembler ainsi naquit d'un mouvement spontané entre savants de nombreuses parties du monde, qui essayaient d'arriver à un échange d'idées sur la répercussion que le progrès de la science aurait sur les problèmes humains, et l'étincelle qu'il fallait pour que la première réunion se concrétisât fut la déclaration catégorique, au sujet des dangers d'une guerre au cours de l'ère atomique, signée par une série d'hommes de science internationalement réputés, à la tête desquels se trouvaient en cette circonstance Albert Einstein et Bertrand Russell.*"

(8) Linus Pauling, "L'enchère des mégatonnes", *ibid.*, page 7.

(9) Cette hypothèse extrême s'inspire également de la réalité. Dennis Gabor dit dans "***Inventing the Future***", page 59 : "*Un accident fatal, qui s'est produit dans le laboratoire de guerre bactériologique de Porton, Wilts, Angleterre, a récemment dévoilé l'existence de cet établissement ultra secret, à propos duquel le contribuable britannique était seulement autorisé à savoir qu'il avait coûté 20 millions de Livres. Il fut de notoriété publique que l'on travaillait dans cet institut sur les pestes bubonique et pneumonique, peut-être avec*

des intentions de défense, peut-être pour développer des souches encore plus virulentes pour l'attaque. "

Copyright, 1969, Eduardo GOLIGORSKY et Marie LANGER (« **Ciencia ficción, realidad y psicoanálisis**»). Pour la traduction française, agence littéraire « **Ides...et autres** » & Bernard GOORDEN, 1976 et 2009.